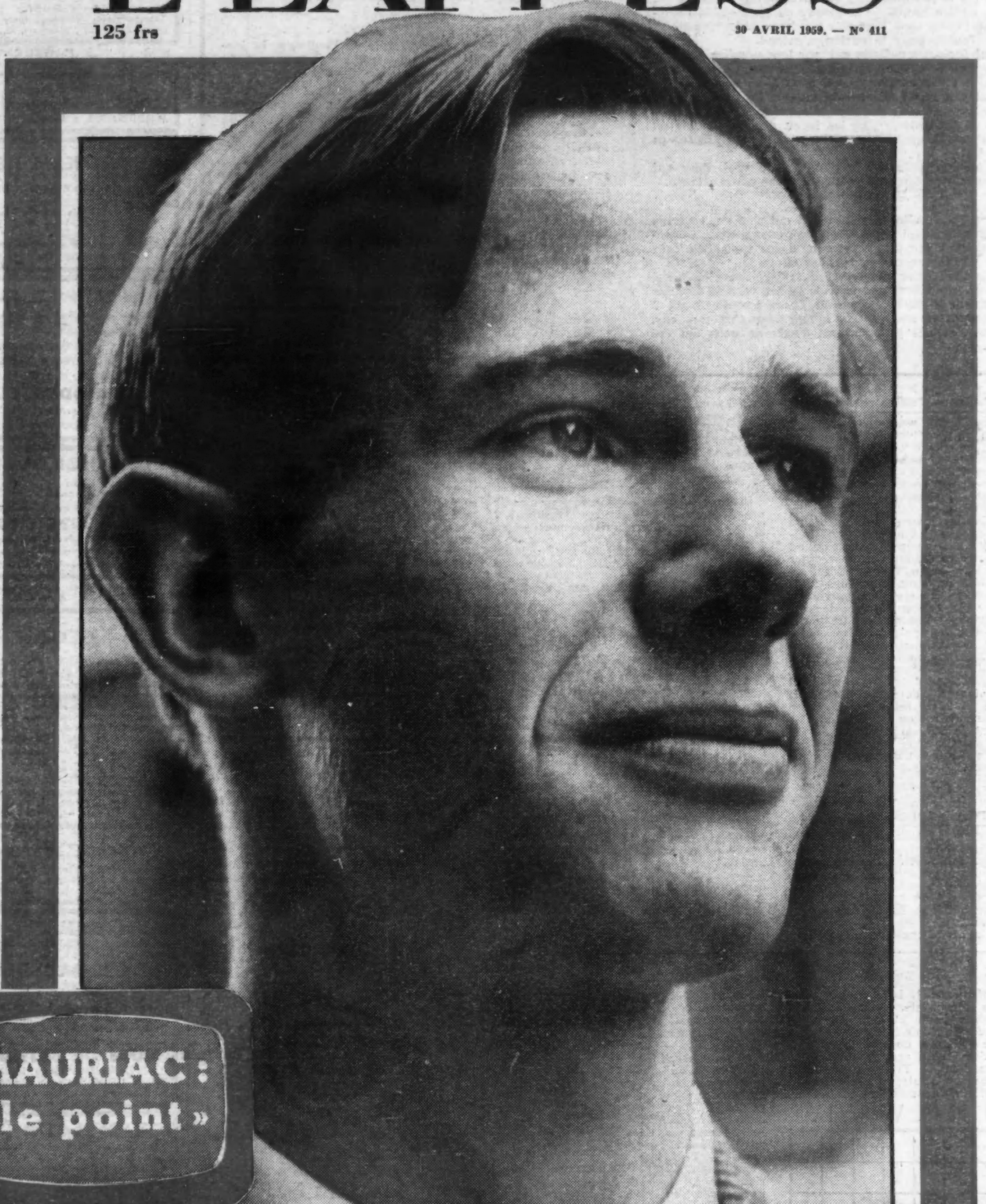
• **Premières images de « Hiroshima, mon amour »**

• **Deux heures avec Sekou Touré**

L'EXPRESS

125 frs **30 AVRIL 1959. — N° 411**



MAURIAC : « le point »

(Charpentier.)

DIX-SEPT ANS (*Voir « La Montée des Jeunes » - Pages 26, 27, 28.*)

« La victoire avant tout sera de bien voir au-delà, de tout voir, de près,
Et que tout ait un nom nouveau. » **(G. Apollinaire)**

B 6 ★★★★★

La lettre de « L'Express »

RIEN de plus réconfortant qu'Alfred Sauvy. Rien de plus encourageant que la science où il est maître — la démographie — quand il vous enseigne comme il le fait ici cette semaine, à en déchiffrer les signes.

Ainsi, vivre tiraillés entre des oreillons et les vacances d'hiver, entre des examens manqués et les vacances d'été, trembler devant la poliomyélite, frémir devant la perspective de « l'enfant accident » que l'on ne saurait où loger, gémir devant ces pieds qui grandissent encore plus vite que les chaussures ne s'usent, compter les mois qui séparent encore un fils de la guerre ou ceux qui le ramèneront au foyer, ainsi tout cela n'est pas rigoureusement inutile ? Inutile pour la nation, s'entend.

Ce sont donc nos enfants qui, par leur nombre, lui rendront sa jeunesse. Et non nos aînés par leurs discours.

Il y a là un élément concret, positif, vérifiable d'optimisme. Il y a aussi une raison valable de travailler, de s'entêter à construire une société capable d'accueillir ces enfants, de les instruire, de les loger, de leur fournir du travail. Faute de quoi, d'une inéluctable poussée, ils feront tout sauter.

Voilà bien du pain sur la planche. Du vrai. Pour qui se sent encore la force de pétrir, la tâche est exaltante.

DANS la génération qui s'en va, certains ont, chacun pour soi, des raisons de s'enorgueillir. Collectivement, elle a fait un gigantesque fiasco dont elle a tout loisir de vérifier en ce moment les effets.

Mais la génération qui forme charnière entre celle qui part et celle qui vient pourra voir de ses yeux le résultat de ses efforts, si elle les accomplit. Les accomplira-t-elle ? Les accomplirons-nous ? Il y a longtemps, en tout cas, que d'aussi solides justifications d'agir ne nous ont été fournies.

Dans un écrit récent, Jean Cocteau adjure les nouveaux venus de comprendre que « la jeunesse est un privilège fragile et non pas une race robuste qui s'oppose à la race croulante des vieux ».

Il se fait ainsi l'écho de l'irritation amusée ou solennelle que tout humain arrivé à maturité éprouve parfois devant l'assurance, la morgue, l'agitation, la faiblesse des jeunes gens. Entre un vieillard et un jeune homme, on peut choisir le vieillard, pour le plaisir de la conversation, ou pour puiser en lui, comme Kyo auprès du vieux Gisors de la « Condition Humaine », sagesse et sérénité.

Mais entre cinquante vieillards et cinquante jeunes gens, il y a tout ce qui sépare la nuit du jour.

PRIVILEGE fragile de l'individu, la jeunesse est bien, à l'échelle d'un pays, « une race robuste qui s'oppose à la race croulante des vieux ».

La sève de la nôtre commence à peine à irriguer la France. Ceux qui, parce qu'ils auront la supériorité du nombre, réinjecteront du dynamisme, de la force, de l'élan au pays sont encore des enfants ou des adolescents. Mais ils arrivent...

Alfred Sauvy nous en prévient : aussi polis soient-ils, pris un à un, ensemble ils ne déboucheront pas en rangs dociles pour se ranger à l'étroit dans la vieille boîte que nous occupons et que personne ne se soucie d'élargir.

Il y a des amateurs pour les contes de science-fiction. Qu'ils plongent donc dans ce conte de science-réalité. Ils y trouveront les meilleures raisons du monde pour se battre sur l'essentiel et pour laisser rêver les poètes sur les rives du passé.

Françoise Giroud.

Parlez-nous d'autre chose

Je suis tout à fait d'accord avec vous, sauf sur un point. Votre foi quasi surnaturelle en de Gaulle (...)

Pourquoi vous reprocher cela ? De quel droit ? Du seul droit d'un appelé qui vit avec ses copains la tragédie d'Algérie au long de mois interminables

Il y a dix mois, on croyait à de Gaulle, plus ou moins lucidement, plus ou moins naïvement, dans nos compagnies où, malgré notre jeunesse, nous avons quand même l'âge d'être électeur et de risquer notre peau. Maintenant, il est devenu, lui aussi, une tête de Turc, objet des plaisanteries irrespectueuses et vengeresses. Et ceci pour des raisons, malgré les apparences, sérieuses. Lorsque sur les murs, tous les murs, on peignait les « De Gaulle, c'est la paix », on répétait la promesse : « Dans six mois ce sera fini ». On y croyait, à ses promesses.

Le gars qui a peint les inscriptions il y a dix mois vient de se faire tuer. Il était de la 56 2 C, cette classe qu'en Conseil des ministres on avait promis de libérer avant le 20 mars (...)

Nous aimerions vous entendre parler de quelqu'un d'autre et d'autre chose que du gaullisme...

CAPORAL P...
Algérie.

Bien fait pour moi

L'article de Jean Cau sur de Geoffre m'a beaucoup intéressé, mais pas étonné. Ce de Geoffre fait partie des gens qui ne sont pas bons à grand-chose — sauf à faire des cadavres. L'embêtant c'est quand ils ne sont pas réduits à cet état de cadavre. S'ils survivent, ils sont gênants pour eux et les autres.

En 1914 j'avais 18 ans. L'infanterie jusqu'à l'armistice. Etudes, Sciences-po, mariage, enfants.

En 1939, très fatigué par la vie de tous les jours c'est une grande espérance — mais oui, je n'y peux rien, mais ça a été comme ça. Quel article on pourrait faire sur ces gens pour qui la guerre est apparue comme une issue !

1940 : se battre quand même pour n'avoir pas honte de soi — contre le fascisme ? On s'en foutait bien du fascisme — se battre contre l'envahisseur.

1945. Vivant mais pas un sou, raclé de fond en comble et vieilli. Calculez : 18 ans en 1914.

Des décorations, oui, comme de Geoffre.

Un ministère entrebâille une porte au vieux jeton et voilà.

Comme dirait Zazie : les anciens combattants ? Mon c... !!!

Xavier MARIAUX.
Paris.

Cerisier sans cerises

J'ai pris connaissance de l'article paru dans « L'Express », sous le titre « Cerisier sans cerises », et signé de M. Alfred Sauvy.

Je suis administrateur et président — en vertu de mandats exercés gratuitement — depuis 1925, et sauf une interruption, involontaire, de quatre années, de l'Office d'H.L.M. du département de la Seine, lequel gère environ le treizième des logements de tous les offices publics, soit 28.000.

Je suis donc l'un des grands barons de cette féodalité dénoncée par M. Sauvy et qui, tel Jean le Bon, duc de Bourgogne, se dresse, s'il faut en croire l'éminent statisticien, contre le pouvoir gouvernemental.

Je viens opposer les démentis les plus formels et les plus indignés aux assertions de M. Alfred Sauvy.

Dire dans les termes les plus généraux que les logements construits à l'intention des ouvriers ont été attribués peu à peu à d'autres catégories de mal logés mieux en cour, à des préfets et des généraux, à des familles aisées, c'est formuler une affirmation contraire à la vérité.

Dire que les logements H.L.M. sont devenus la grande prébende du régime, c'est formuler une affirmation contraire à la vérité...

Bien entendu, je n'ai le droit de parler qu'au nom de l'Office départemental de la Seine, qui n'a jamais logé aucun préfet, ni aucun général. Mais je crois savoir que la campagne furibonde, véritablement indigne d'un savant, que mène M. Alfred Sauvy depuis longtemps contre les offices publics d'H.L.M., ne repose que sur des allégations fausses en ce qui touche l'immense majorité des offices publics et à part quelques cas exceptionnels, que M. Sudreau a très justement qualifiés de scandaleux.

M. Sauvy, qui semble s'intéresser si vivement aux sociétés conventionnées menacées de perdre une clientèle sur laquelle elles comptent, se permet de parler, à propos des organismes d'H.L.M., de « groupes de pression ». C'est assez plaisant.

Je vous prie de bien vouloir noter que la présente lettre vous est adressée par moi en mon nom personnel et sans engager la responsabilité d'aucun des autres administrateurs de l'Office départemental de la Seine.

P. GRUNEBAUM-BALLIN,
Président de l'Office Public d'Habitation de la Seine.

[*Les organismes H.L.M. ont une façon bien simple de dissiper les critiques dont ils sont l'objet :*

1° Publier la répartition des attributaires (sans leur nom) par situation sociale précise, ainsi que la répartition analogue des exclus.

2° Affirmer qu'elles se soumettront désormais aux lois et décrets en vigueur, qui les concernent.

Ce qui serait un immense progrès, qui aurait en outre l'avantage d'épargner à un homme éminent, envers lequel je conserve une grande estime pour son œuvre passée, des écarts de langage et des allusions indélicates qui feront sourire ou exploser ceux qui me connaissent. La perte de sang-froid n'est jamais l'indice d'une pleine conscience. Alfred Sauvy.]

COMMUNIQUE

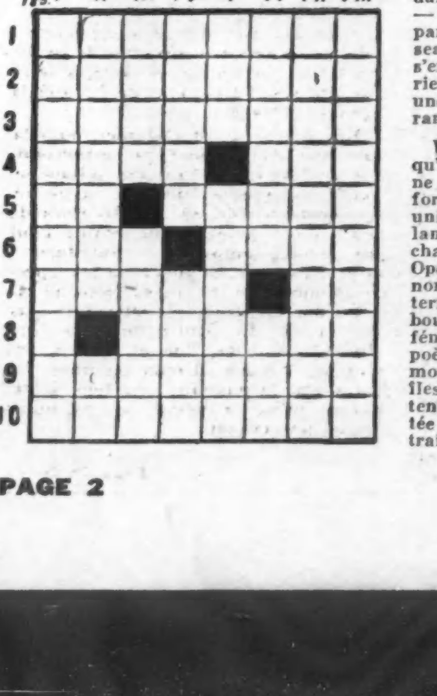
Jeudi 30 avril, de 20 h. 45 à l'aube, au Moulin de la Galette se déroulera la fête de l'U.G.S. Spectacle et bal avec le concours de Léo Ferré et de nombreuses vedettes du music-hall.

Mots croisés n° 185

Horizontalement : 1. Bête enviée, dans les périodes d'insomnie. — 2. Percé par un archer très jeune et très vieux. — 3. Champ de bataille de la Somme ou encore peintre d'histoire ou général en Vendée. — 4. Suivi d'un car, c'est un véhicule un peu démodé. Triangle classique. — 5. De part et d'autre d'une spirante. Partie mobile d'une machine électrique. — 6. En épelant : elle marcha sans but apparent. Ce que fit largement le père Poirier. — 7. Potage espagnol pour ceux qui ne font pas maigre. Dans Béziers, mais ni dans Uzès ni dans Carcassonne. — 8. Pierre sert de parrain à cet oiseau. — 9. L'une s'emploie à l'intérieur de la gorge, une autre à l'extérieur. — 10. Occupent un rang mal défini et désigné par une lettre.

Verticalement : I. C'est par son inertie qu'elle agit dans le mécanisme. — II. Qui ne va pas nécessairement jusqu'à être filiforme. Pronom qui sonne comme une unité. — III. Reviendra peut-être dans la langue, avec le franc lourd. Qualifie un chasseur généralement sans chien. — IV. Opération de caviste ou de général. Prénom d'une cinéaste qui fut en très bons termes avec Hitler. — V. Permet de faire bouillir la marmite norvégienne. Prénom féminin à ne pas confondre avec un petit poème. — VI. Préfixe qui s'applique aux monstres. Plus ou moins fort, vient des îles (ancienne orthographe). — VII. Ustensile culinaire dont la forme est adaptée à celle de l'animal qu'il permet de traiter. — VIII. Vraiment à rejeter.

185



184	I	II	III	IV	V	VI	VII	VIII
1	V	E	R	O	N	E	S	E
2	E	M	E	R	I	■	A	N
3	R	E	G	A	L	E	N	T
4	T	R	I	N	■	S	T	E
5	U	S	■	G	A	T	E	R
6	G	O	B	E	U	R	■	I
7	A	N	A	■	B	O	R	N
8	R	■	U	T	O	P	I	E
9	D	O	M	I	N	I	O	N
10	E	M	E	N	D	E	N	T

Solution du n° 184

Tirage des I.P.R.
Raymond Séguin
10, r. du Faub.-Montmartre.
PARIS
Composition de TYPO-ELYSEES
91, avenue des Champs-Elysées - PARIS
« L'EXPRESS » S. A. La Nouvelle Vague.
Le resp. de la publication : J.-J. Servan-Schreiber

PETITES ANNONCES
29, rue de Marignan • PARIS (8e)

OFFRES D'EMPLOIS

Recherche **AIDE-COMPTABLE** pour tenue livres auxiliaires, comptes clients, balances, facturation, dactylographie exigée. Ne pas se présenter. Ecrire en envoyant curriculum vitae à A.G.P.P., 2, Chaussée-d'Antin, PARIS-9e

Recherche pour Usine SAVOIE
SECRETAIRE STENO-DACTYLO
dynamique - expérimentée
maximum 40 ans
LOGEMENT ASSURE
Ecrire avec références et prétentions à S.P.I. (réf. 228) 6, rue Chanoinesse - PARIS (4e) qui transmettra

OFFRES COMMERCIALES

POSSEDANT CAPITAUX
Grande expérience affaires et beau bureau aux Champs-Elysées, étudierai toute proposition sérieuse. Ecr. n° 2973 L'Express, 29, r. Marignan (8e)

DIVERS

ACHETE à domicile DISQUES LIVRES anciens - modernes GRAVURES
J. HOUSSAIS, 5, r. Montfaucon (6e) - DAN. 75-11

ROUATHERM DE PARIS
le Hammam français
137 bis, bd Haussmann
PARIS-8e — ELY. 54-71
Sudation, massage, oxygéno-relax. Son nouveau traitement « Omer-Roua » vous redressera

N'ECRIVEZ PLUS :
SITOGRAPHIEZ !
EN UNE SEMAINE
AVEC 10 CLEFS
ECRIVEZ 10 FOIS PLUS VITE
METHODES EUREKA
17 ter, rue Leenhardt - MONTPELLLIER
Documentation contre deux timbres

ECHANGE DE DISQUES
3 contre 1 neuf | Bon état
2 contre 1 occasion | exigé
Achat et vente disques neufs
A LA FLUTE ENCHANTEE
32, avenue de la Motte-Picquet - PARIS (7e)
Métro Ecole Militaire - Tél. : INV. 23-30
Service spécial pour la province

LOCAUX COMMERCIAUX

GEORGE V
Très bel appartement mixte, 6 pièces principales, cuisine, salle de bains, chauffage central individuel, tout confort, installation téléphonique intérieure, état impeccable dans immeuble excellent standing. Surface totale 228 m2 plus chambre de service. Loyer raisonnable, charges minim. Bail 6 ans à courir, possibilité bail neuf. Peut convenir habitation profess. et commerc.
VIDAL - CEN. 39-81
21, RUE SAINT-FIACRE (Métro Montmartre)

APPARTEMENTS (Vente)

8e (près Champs-Elysées)
Appartement 3 pièces, cuisine, salle de bains, chambre bonne, propre, équipé, profession autorisée. Téléphoner jours ouvrables : LEC. 88-62

LUXEMBOURG RUE DE FLEURUS
DANS IMM. DIRECTOIRE, appart. de caract. 4e étage, sans asc., 5 p., cuis., bains, ch. centr.
ST-GERMAIN-DES-PRES
1° DANS IMMEUBLE ANCIEN XVIIe aménagé rez-de-chaussée sur cour fleurie, entrée, séjour, atelier vitré avec loggia, cuisine, office, bains, chauffage central, moquette
2° DANS IMMEUBLE 1880, 4e ét., sans asc., sur cour tranq., soleil, entrée, 3 pièces, cuis., bains.
QUAI DE BETHUNE
DANS IMMEUBLE classé XVIIIe, 1er ét., avec balcon, 135 m2, 5 pièces, cuisine, bains, ch. cent.
Renseignements H.B., 69, rue d'Amsterdam

QUART. LATIN (Près) Tout sur rue dans bel immeuble
Asc., coq. liv.-room + ch., s. de b., chauff. cent.
Sam., lundi, 14 à 19 h. Voir conc., 39, rue Pascal

ILE SAINT-LOUIS
68, rue Saint-Louis-en-l'Ile
Très belle construction en harmonie avec le site
10 appartements 3 à 5 pièces
Grand confort - Boxes
PRIMES ET PRETS POSSIBLES
A souscrire - début travaux
BOUGEROL ET DORMION, 17, rue de la Trémoille, ELY. 24-82
TESSIER ET BENTES, 2, square de l'Opéra, ANJ. 87-16

SUCCESSION VENTE AMIABLE
d'un immeuble en copropriété comprenant : appartements occupés de 3-4 pièces et libres à la vente, un appartement 4 pièces 4e étage et un 3 pièces rez-de-chaussée. Sur place samedi et lundi de 14 à 18 h., 2, rue Marius-Aufan, à LEVALLOIS - Tél. : PIG. 60-49

LA NATION

L'éditorial de J.-J. Servan-Schreiber.

C'est notre affaire

LES hommes, les événements et le mois de mai nous invitent à faire « le point » (1). Il est bon de ne pas esquiver l'occasion. Pourquoi luttons-nous ? Il faut essayer de cerner l'essentiel qui, nous le savons bien, est toujours simple.

Or, l'apparence des choses, ces jours-ci, est justement d'une particulière confusion. Un an après mai 58, les élections au Sénat, issues des élections municipales, font bien apparaître que la prétendue « révolution » n'a été, pour la métropole, qu'une révolte de palais, que la masse du pays a bronché à peine. Il n'y a pas davantage de fascisme, de mobilisation affective, de passion collective en France aujourd'hui que sous Bourgès ou Gaillard. Il y a la même indifférence.

Nous voyons aussi le gouvernement aller au-devant des désirs des activistes algérois et décréter officiellement la commémoration de l'anniversaire du 13 mai ; mais nous voyons les « associations patriotiques » — toujours les mêmes — bouder et insulter ce gouvernement, comme ceux de Mollet, de Bourgès et de Gaillard. Paris a beau se traîner aux pieds d'Alger et faire les déclarations les plus humiliantes (« *d'abord et avant tout mener la pacification à son terme* » ; « *les mesures de clémence sont une liquidation du passé...* », etc.), Alger n'y trouve, comme avant, que des raisons de renouveler sa pression pour bien s'assurer que la métropole ne bronchera pas sur l'essentiel : continuer la guerre.

Où est le nœud ?

Oui, en vérité, à travers ces branle-bas et ces changements de régime, le plus clair c'est que tout continue comme avant, à quelques formes extérieures près. Le pouvoir politique de Paris recule devant toute épreuve de force avec Alger. Il biaise, il s'ingénie à trouver des astuces qui dissimulent le conflit profond. D'autre part, il cherche, en cachette, un embryon de solution par des contacts indirects et dissimulés avec les nationalistes algériens (détestable méthode). Enfin, il n'ose pas utiliser la seule arme, décisive, dont il pourrait disposer et qui est l'opinion française si, au lieu de l'endormir par des fables — vieilles de quatre ans — sur « la victoire militaire imminente », on la galvanisait par la vérité, on la mobilisait pour imposer la volonté de la nation... Ainsi le « système » continue. C'est-à-dire ?

Ici cherchons l'essentiel. Qu'est-ce qui résume le drame français, celui de l'impuissance de l'Etat en Algérie ? Où est le nœud ? Par où faudrait-il commencer ?

Négocier avec le F.L.N. ? En cherchant à commencer par-là — qu'on soit le gouvernement Bourgès ou le gouvernement de Gaulle — en posant d'abord cette exigence-là, quand on est l'opposition, on se brise la tête. L'accord avec les nationalistes algériens n'est pas le vrai problème — il se fera seulement une fois que Paris aura soumis Alger au lieu de subir sa loi. Là est le centre de l'affaire. La paix avec les Algériens serait l'une des conséquences d'un tel retournement. La conséquence la plus importante serait de restaurer en France une vie politique nationale et les chances de construire l'avenir.

Le problème alors posé — continuons d'aller au plus court — est celui du rapport entre le pouvoir et l'Armée.

Les bureaux de la Guerre ont maté la IVe République, le « système », en lui faisant plier les genoux à chaque épreuve de force. L'interception de Ben Bella, l'affaire Bollardière et les tortures, Sakiet, enfin le 13 mai — autant de capitulations de l'Etat.

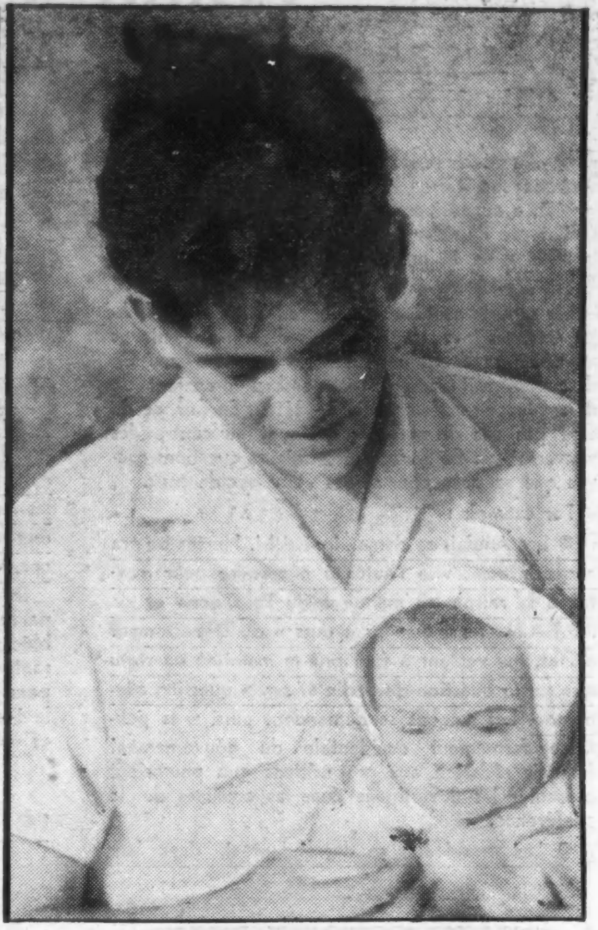
Pourquoi la guerre d'Algérie, traînant la France par les cheveux, continue-t-elle toujours sa course diabolique ? A cause des ultras ? Non. A cause du F.L.N. ? Non. Parce qu'entre l'Armée et l'Etat, la question n'a pas été tranchée et que cette question-là commande, et contient toutes les autres. Ni les activistes algérois, ni les chefs nationalistes rebelles ne bougeront de leurs positions tant que la volonté politique de la France, abandonnée aux militaires — qui, à l'époque, n'en demandaient pas tant — par le gouvernement lui-même depuis le 6 février 1956, et continuellement depuis, ne se sera pas imposée de nouveau clairement, publiquement, manifestement, à son armée. Comme elle doit l'être à tous les fonctionnaires si l'Etat veut exister et que sa politique soit exécutée.

Sur un seul point

S'agit-il de matraquer l'Armée, de la brimer, de la dénoncer, de l'humilier ? Absolument pas. Il s'agit, sur *un* point, n'importe lequel, un seul point — et il y en a des centaines, au choix — que le gouvernement, appuyé sur l'opinion, impose sa loi. Et plus l'exemple choisi sera clair, limité, concret et incontestable, mieux il vaudra, à la seule condition d'être mené jusqu'au bout et *publiquement*.

Prenons le plus connu — donc le préférable, politiquement : le cas de Maurice Audin.

ALFRED DREYFUS
Zola et Clemenceau devaient-ils...



MAURICE AUDIN
...se taire et « faire confiance » ?

L'affaire Audin, c'est l'affaire Dreyfus, exactement. D'un côté un réseau de complicités, à l'intérieur de l'Armée, qui couvrait résolument, par des mensonges et par des faux, une injustice, un crime. De l'autre, l'Etat qui n'osait pas pénétrer dans ce marais pour y aller chercher la vérité, qui n'osait surtout pas éclairer l'opinion par crainte de diminuer l'autorité de l'Etat-Major, auquel il était lié.

Si le gouvernement actuel décidait d'ouvrir le dossier Audin et d'aller jusqu'au bout, qui atteindrait-il ? Deux sous-officiers, un lieutenant, deux commandants, trois colonels et deux généraux. C'est tout. Mais ce tout, qui est bien peu, pourrait être la fin du cauchemar et la porte ouverte sur l'avenir. Si le gouvernement établissait *publiquement* (il en a tous les moyens, toutes les preuves) les responsabilités précises dans l'assassinat du jeune agrégé Maurice Audin, et surtout dans le camouflage honteux du crime, s'il exigeait le jugement public des coupables et des complices (encore une fois : dix personnes au maximum) l'abcès serait crevé, la paix serait possible, la nation pourrait revivre...

Car il ne s'agit pas de Maurice Audin, mort, ni même de sa famille, ni même de la justice comme principe, il s'agit de ce qu'il y a de plus grave, de plus profond, de plus décisif non pas moralement, mais *politiquement* — il s'agit du fondement de notre société. Comme dans l'affaire Dreyfus.

« *Qu'est-ce que ça peut bien vous faire que ce juif soit à l'île du Diable ?* », rétorquait, avec un solide bon sens, le chef d'Etat-Major à l'officier qui, le premier, tenta de soulever le cas de Dreyfus. Bien sûr. Et, plus encore aujourd'hui, puisque Audin est mort, qu'est-ce que ça peut bien nous faire, maintenant, de savoir où et comment il a été tué ?

Seulement là n'est pas du tout la question. Elle était, il y a soixante ans, *à travers* Dreyfus, elle est aujourd'hui à travers Audin — par exemple — de déterminer si l'Etat ou bien les bureaux de la Guerre commandent aux destinées de la nation. Elle était à l'époque, elle est aujourd'hui, elle sera toujours la question de savoir à qui est confiée la responsabilité de notre sort collectif.

L'avenir dépend, d'abord, de cela. Pas seulement la République à l'époque de Dreyfus, pas seulement la paix en Algérie (et la République) aujourd'hui, mais bien davantage. Savoir s'il y aura ou non des scientifiques français capables de développer l'industrie pétrochimique, par exemple, qui sera une des clefs de notre puissance dans dix ans ; savoir si les agriculteurs français seront en état, et en mesure, de rationaliser et de mécaniser leurs cultures ; savoir si la France tiendra debout, si les Français seront des hommes responsables ou des sujets indifférents — oui, les choses les plus concrètes dans l'ordre matériel, comme les plus hautes dans l'ordre de la conscience et de la liberté, sont *liées* à une question très limitée, aujourd'hui comme hier : celle, c'est très simple, du pouvoir. Quels en sont les maîtres, quel en est le contenu ? A cette question, il faut répondre tous les jours, sur cette question il faut tenter, à chaque instant, l'épreuve *publique* et, quand une crise arrive, avec éclat. Les Dreyfusards, parce qu'ils ont refusé tout compromis, toute « raison d'Etat », toute fausse sagesse, sur une seule affaire, étroite, mais qui contenait tout l'essentiel, ont sauvé la démocratie, gagné la guerre de 1914 malgré notre faiblesse démographique, industrialisé la France, refait la patrie.

A tous ces égards, et davantage encore, l'affaire Audin est notre affaire Dreyfus, aujourd'hui, maintenant.

C'est tout

Et voici notre exigence, la seule. Elle n'est pas de demander à de Gaulle de réaliser d'abord l'impossible et de négocier demain matin avec les nationalistes algériens. Qu'il fasse simplement déterrer le corps de Maurice Audin et qu'il fasse passer les quelques responsables connus en conseil de guerre, en audience publique. C'est tout, mais tout y est.

Parce qu'il n'a pas osé, comme Bourgès, comme Mollet, comme Gaillard, tenter une pareille épreuve — celle-là, ou toute autre de même nature — la France continue de perdre sa substance, son sang, sa jeunesse et son âme.

Et nous, que devons-nous faire ? Zola et Clemenceau devaient-ils rester spectateurs, attendre, se taire, « faire confiance » ? Oui ou non ? Voilà la ligne de partage.

Dire oui, ce serait abdiquer, pour la part que l'on détient, la responsabilité, la liberté, la fonction d'homme. Exiger l'enquête, l'épreuve, la vérité, le jugement, comme les Dreyfusards (une mince poignée, au début) l'ont fait en leur temps, c'est contribuer à assurer l'avenir. Et puis c'est se respecter soi-même, et les autres. Nous ne sacrifierons ce respect, et cet avenir, pas plus à un de Gaulle qu'à un Guy Mollet : ils sont, l'un et l'autre, des citoyens comme chacun de nous. Ils ont brigué le pouvoir, c'est leur droit. Exiger qu'ils l'exercent — c'est notre devoir permanent.

J.-J. S.-S.

(1) Voir « Le Point », par François Mauriac, page 40.

VOUS qui désirez un vêtement d'une coupe impeccable, qui affirme votre personnalité, adressez-vous au
bj tailleur
pour hommes ou pour dames.
Ses coupeurs de grande classe le réaliseront pour vous dans les plus beaux tissus anglais, italiens ou français.
belle Jardinière
2, RUE DU PONT-NEUF, PARIS
Métro : Pont-Neuf ou Châtelet

CORRESPONDANCES EXPRESS

M. HERTER A PARIS : QUATRE QUESTIONS POSEES

● Arrivé au début de la semaine à Paris, le nouveau secrétaire d'Etat américain, M. Christian Herter, a aussitôt commencé les conversations dont l'objet est d'unifier la politique occidentale avant la réunion, le 11 mai à Genève, des ministres des Affaires étrangères.

Les experts occidentaux, qui ont travaillé à Washington dans le courant du mois d'avril, avaient mis au point un document résumant leurs travaux. Ce document fait ressortir un nombre important de divergences sur des points de détail. En fait, ce ne sont pas ces divergences qui sont au centre des conversations de Paris, mais plusieurs questions graves que se pose chacun des alliés occidentaux.

Par exemple :

● Les Anglais se demandent si M. Herter pourra acquérir assez vite l'autorité nécessaire pour mettre à la raison les militaires du Pentagone et de l'O.T.A.N., ainsi que les « durs » du Département d'Etat, qui veulent à tout prix le maintien du statu quo sur la question de Berlin et sur la question allemande. Les Anglais se demandent aussi si la politique fermement occidentale du gouvernement français résistera aux propositions que pourraient présenter les Soviétiques dans les coulisses de la conférence.

● Les Américains se demandent si, dans leur désir d'obtenir à tout prix un accord diplomatique qui leur est nécessaire pour des raisons intérieures, les dirigeants anglais ne vont pas remettre en question le principe du « package deal » (par lequel les Occidentaux s'engagent à n'accepter aucun accord partiel avec les Russes si ceux-ci cherchent à morceler le plan général qui leur sera proposé).

● Les Français se demandent si la carte de l'alliance allemande jouée par Paris demeure un atout solide après la décision du chancelier Adenauer de prendre une demi-retraite comme président de la République.

● Les Allemands se demandent s'ils peuvent compter, jusqu'au bout, sur l'appui de la France ; si les Anglais ne réussiront pas à convaincre les Américains d'adopter une politique plus souple ; si les Américains, privés de M. Dulles, pourront assumer avec suffisamment de fermeté le leadership occidental face aux Russes.

De toute façon, si la réunion de Paris n'est pas parvenue à rassembler les alliés occidentaux en un bloc solide, une réunion aura lieu à Genève, quarante-huit heures avant l'ouverture de la conférence, pour mettre définitivement au point la stratégie et la tactique occidentales sur Berlin, sur l'Allemagne et sur la sécurité européenne.

LE MINISTERE DE L'INFORMATION POURRAIT ETRE SUPPRIME

● M. Jean Mamert, chef de cabinet de M. Michel Debré, met au point un projet au terme duquel serait supprimé le ministère de l'Information. M. Mamert — qui s'occupe des affaires de presse à Matignon — souhaiterait la création d'un secrétariat général à l'Information directement rattaché à la présidence du Conseil. Il serait prêt à en assumer la direction.

LA RENTREE PARLEMENTAIRE : DEBATS, MAIS PAS DE VOTE

● Les tribunes du public étaient à demi vides, mardi, pour la rentrée parlementaire. Les spectateurs savaient en effet qu'il s'agissait d'une simple formalité sans importance politique. Un autre indice montre que le public a compris, dans son ensemble, que les pouvoirs des députés étaient réduits à leur plus simple expression. Dans chaque secrétariat de groupe, il existe un préposé aux réponses à faire aux lettres d'électeurs. Sous la IVe, ils avaient à rédiger quotidiennement une quarantaine d' « éléments de réponse ». Aujourd'hui, ils en ont trois ou quatre.

Le gouvernement le comprend aussi. M. Frey déclarait, à l'issue du Conseil des ministres de lundi : « La rentrée de demain ? Il n'en a pas été question une seconde. »

Cette Assemblée va entendre, pendant trois mois, des communications sur les problèmes les plus importants : Communauté, Sahara, politique agricole, question scolaire, mais ces « discussions » ne seront sanctionnées par aucun vote. Ainsi doit-il en aller pour le « débat » sur la politique étrangère sur lequel s'est ouverte la session.

En n'acceptant pour mardi prochain que l'inscription des « questions orales sans débats », M. Michel Debré a clairement indiqué qu'il entendait interpréter de façon restrictive des textes qui limitent déjà sévèrement les prérogatives parlementaires.

On pouvait se demander s'il y aurait une offensive sur l'Algérie. Le danger est écarté pour le gouvernement. L'Assemblée s'est en effet contentée d'une promesse : un débat — sans vote — sur ce problème aura lieu à la fin de mai.

L'AFFAIRE : LE JUGE BATIGNE RECHERCHE UN DOSSIER

● L'instruction de l'affaire Walter-Guillaume-Lacaze ne marque le pas qu'en apparence. En réalité, à l'abri du secret de l'instruction, un rebondissement sensationnel est attendu. Le juge Batigne cherche actuellement une réponse aux questions suivantes :

1° Qui possède aujourd'hui les documents dérobés chez Mrs Biddle à l'époque de sa mort ? Et qui cherche à les récupérer ?

2° Est-il exact que des actions nominales des mines de Zellidja (établies au nom d'un membre de la famille Walter) aient fait l'objet d'une négociation irrégulière ?

3° Est-il exact qu'une menace de nationalisation du Zellidja par le gouvernement marocain ait été utilisée comme moyen de pression pour provoquer un changement de majorité au sein du conseil d'administration ?

La réponse à ces trois questions — qui sont au centre de l'affaire — est probablement contenue dans le dossier disparu de chez Mrs Biddle, dossier que le juge Batigne s'attend à récupérer incessamment.

L'IRAK VEUT ETRE L'ALLIÉ N° 1 DU F.L.N.

● A la suite du voyage de M. Ferhat Abbas à Bagdad, le gouvernement irakien a accordé au F.L.N. une aide immédiate d'un milliard sur le crédit de deux milliards huit cents millions de francs inscrit cette année au budget irakien pour l'aide à l'Algérie. Sept cents millions seront versés à la mi-juillet, et le reste en octobre. Les Irakiens se sont engagés en outre à fournir aux Algériens toutes les armes et munitions dont ils pourront disposer.

L'Irak cherche à apparaître dans le monde arabe comme l'allié n° 1 du F.L.N. Le communiqué rédigé à la suite des entretiens Kassem-Abbas stipule que l'Irak devra apporter une aide financière et militaire, ainsi qu'une aide internationale et diplomatique, au gouvernement algérien « jusqu'à ce que les Algériens aient obtenu l'indépendance ».

C'est en partie à la suite de cette surenchère que fut envisagée au Caire une entrevue Mohamed V-Nasser, dont il est possible qu'elle ait lieu avant le voyage du roi du Maroc à Paris.

LE SENAT, TRIBUNE POUR LA MINORITE

● Les élections sénatoriales de dimanche dernier ont été marquées par une grande stabilité. Dans trente-cinq départements, la représentation est restée exactement la même. Dans dix-sept autres, il n'y a pas eu modification de la couleur politique, mais seulement changement de titulaires.

Le Sénat de la Ve ressemble politiquement au Conseil de la République de la IVe, et la réélection de M. Gaston Monnerville prend à cet égard une valeur symbolique. Il y a néanmoins au Palais du Luxembourg plus d'un nouveau venu sur trois sénateurs. Il apparaît de surcroît que l'équilibre sera un peu modifié lorsque la Haute Assemblée se présentera sous sa forme définitive.

L'élection des trente-quatre sénateurs d'Algérie et du Sahara, le 31 mai, donnera des points à l'U.N.R. Les trente élus d'outre-mer ne resteront d'autre part en fonction que jusqu'à la réunion du Sénat de la Communauté. Leur disparition affaiblira le centre gauche, avec lequel ils votaient généralement.

Le Sénat, dominé par la droite classique, au lieu que l'Assemblée nationale l'est par l'U.N.R., pourra-t-il jouer un plus grand rôle politique ?

Il n'y a pas à attendre d'initiative précipitée : les nouveaux élus doivent s'installer et s'habituer aux usages de la maison. A plus long terme, le Sénat peut devenir la véritable Assemblée politique de la Ve République :

● Il échappe à la menace de la dissolution et peut se permettre plus de liberté.

● Les élections y ont fait entrer nombre de « ténors », parmi lesquels : MM. François Mitterrand, Gaston Defferre, Jacques Duclos, Edgar Faure.

L'opposition pourra s'exprimer au Luxembourg, où l'usage veut qu'on laisse parler les orateurs et où la majorité est moins massive et moins agressive qu'au Palais-Bourbon.

VOICI, enfin pour de bon, le Parlement qui rentre presque un an après être sorti. Lorsqu'on veut mettre les professeurs au pas, on réduit leurs vacances. Lorsqu'on veut mettre les députés au pas, on allonge leurs vacances. Curieux contraste, qui en dit long sur l'acharnement de nos élus au travail.

Quoi qu'il en soit, nous voici de nouveau en république, et ceux qui ont sorti les sortants rentrent à leur place.

Les rentrées se ressemblent toutes. Il y a les bizuths tout neufs, tout gauches, qui font les farauds, et puis il y a les anciens qui, reprenant leurs habitudes, cherchent en connaisseurs à savoir si le maître est vache et si l'on peut le chahuter.

Félicitons-nous que les bizuths soient en majorité dans le Parlement actuel : ils n'en prendront que plus aisément le style inédit que le new look républicain impose aux débats.

JADIS, députés et sénateurs perdaient un temps précieux en des scrutins inutiles qui, au mieux, gênaient le gouvernement et, au pire, le renversaient. Ce n'était pas leur rôle : un Parlement est fait pour parler, le nom l'indique.

Le programme prévu pour la session qui s'ouvre tient amplement compte de cette vocation à la parole : enseignement, affaires étrangères, Algérie, les parlementaires parleront de tout... et le gouvernement fera le reste.

Cela dit, si après ce reste il reste quelque chose, le Parlement sera libre de s'en occuper. A lui maintenant les entretiens de chemins vicinaux et les enlèvements d'ordures ménagères ! A lui les évacuations de clochards et les conservations de monuments historiques ! Toutes ces lois mineures dont le président bredouillait le texte en fin ou en début de séance et qu'un brelan de boîtiers adoptaient en bâillant, vont enfin recevoir un traitement digne de la majesté légale.

Conseil municipal de la commune France, le Parlement aura pleins pouvoirs pour organiser la fête patronale, avec les lampions, la retraite aux flambeaux, le mât de cocagne et l'éloquence agricole de M. le maire. Rien n'y manquera, ni les gardes champêtres bénévoles, ni les idiots de village. Il n'y a que la rosière qu'on aura du mal à trouver.

ROBERT ESCARPIT.

ALGÉRIE

Alger vous parle (suite)

● *Jean Cau a poursuivi sa tournée en Algérie. Après Pierre Lagaillarde et les professeurs d'Université, il a rencontré à Alger, puis dans le bled, les militaires, du général d'Armée-Jeunesse aux sous-lieutenants S.A.S. Voici son reportage :*

— *VOUS, Cau, vous êtes un drôle de falso !... Un sournois, oui, oui...*

— Et pourquoi ?

L'entrée en matière est abrupte. Pierre Lagaillarde, vers qui je me suis avancé, se carre dans son fauteuil (nous sommes au bar de l'hôtel Aletti) et me balaie d'un regard :

— *Vous êtes un falso parce que vous êtes allé interroger mes gars pour leur tirer les vers du nez. Je leur ai dit : « Il fallait le virer, le foutre à la porte ! » Pourquoi vous n'êtes pas venu directement me voir, moi, et me demander mon avis ?*

Je réponds à Lagaillarde — et je m'assieds — que j'ignorais sa présence à Alger et qu'il n'est jamais trop tard pour bien faire. Mais il est 23 h. 30 et le bar ferme. Nous nous dirigeons vers le « Méditerranée » tout en discutant à bâtons rompus.

— *Nous gagnerons ou nous perdrons*, dit « Pierrot » ; *la question est de savoir qui fera pendre l'autre dans quelques mois.*

Il rit de bon cœur. Je demande :

— Vous me pendrez ?

— *Les larmes aux yeux, mais je vous ferai pendre. Et vous aussi, hein ?*

— Non.

— *Vous me foutrez au moins dans un camp...*

On prend un verre. La conversation est désossée parce que l'heure du couvre-feu approche. Les derniers occupants du « Méditerranée » nous mitraillent en feu croisé de leurs regards éberlués. M. Kaouhah, député d'Alger et ancien boxeur, se profile à l'entrée du bar, augmenté de deux costauds, et fait signe à Lagaillarde qui (« *Je reviens...* », me dit-il) s'excuse. Il revient dix minutes plus tard en hochant la tête.

— *Ah ! Qu'ils sont cons ! Qu'ils sont cons ! Vous savez ce qu'ils voulaient faire ? Tout simplement vous casser la gueule à la sortie. Il ne vous porte pas dans son cœur, Kaouhah... Vous rentrez ? L'heure du couvre-feu est passée, mais si vous vous faites piquer vous demandez à téléphoner au colonel Godard ou au commissaire... et vous dites que vous étiez avec moi : ils vous relâcheront tout de suite. Donc, c'est entendu, vous venez chez moi après-demain manger le couscous. Je vous attendrai à la gare de Blida. D'accord. On discutera.*

Le couscous chez Lagaillarde

Le surlendemain, mon excellent ami Pierre Lagaillarde m'attend à la gare. Nous embarquons dans une voiture couleur de sable. Une villa tapie dans les fleurs : nous entrons. Je salue grand-mère, mère, épouse et tapote les deux têtes blondes des bambins Lagaillarde. Allons, à table ! De ce temps, M. Delouvrier parle à la radio pour porter à la connaissance des Algériens les dispositions prises par le gouvernement pour célébrer l'anniversaire du 13 mai. Lagaillarde écoute puis, excédé, tourne le bouton.

— *Pauvre Monlouvrier !* (1) *Il se fait des illusions s'il croit qu'on va lui fêter* son 13 *mai à la de Gaulle. Les gens sont trop mécontents pour accepter ça ; ils sont fous de rage. Une journée de deuil et le Forum désert, voilà ce qu'il risque d'avoir, Monlouvrier.*

Lagaillarde ravive devant moi ses souvenirs du 13 mai, déplore que Salan soit « *un zéro* », que Lacoste « *qui pouvait jouer une carte personnelle formidable* » ait préféré reprendre « *sa vieille maîtresse socialiste* ». De temps en temps, il bondit en repoussant son assiette, pour se précipiter vers l'un de ses bambins qui crie sur le balcon ou dans une autre pièce. Il revient en le couvrant de baisers. « *Car les cœurs de lion sont les vrais cœurs de mère* », disait déjà Victor Hugo.

— *Ils me foutent de ces trouilles. J'ai toujours peur qu'il leur arrive quelque chose... Soustelle, il attend, il flaire le vent.*

55 millions d'Algériens

Nous prenons café et digestifs dans le salon qui, comme toutes les autres pièces, marie dans son style des araberies (coussins, tapis, tables basses) au sage mobilier d'un intérieur de province français. Trois lieutenants de parachutistes, dont l'un est le frère de Lagaillarde — et qui resteront muets comme des carpes — dégustent avec nous un vieux rhum.

— *Si vous saviez la peine que je me donne pour empêcher ce baril de poudre d'exploser ! Hier soir encore, à Bal-el-Oued, il y a eu une réunion... A ce propos, il a mieux valu que vous ne trainiez pas dans le coin, sinon on aurait mangé du Cau en merguez pendant huit jours. Je leur dis :* « Attendez, attendez ! » *Alors ils me demandent :* « Qu'est-ce qu'on fait ? Qu'est-ce qu'on attend ? » *Et je suis obligé d'expliquer, d'organiser, de calmer. Dans mon genre, je suis un petit de Gaulle ultra qui essaie de tenir tous ces attelages fous. Le drame, voyez-vous, c'est que tout est accroché à de Gaulle, c'est-à-dire à quelque chose qui n'est rien et ne dit rien. De Gaulle rêve, il est inaccessible et ne se rend pas compte de l'incroyable, de l'extraordinaire, de l'invraisemblable tempête que peut déchainer l'Algérie... Le fait certain et irréversible, bien sûr, c'est que la démocratie est liquidée. Mondebré, Monlouvrier, zéro, des commis. La Constitution, sur le plan institutionnel et dans la mesure où elle liquide la démocratie, me satisfait, en gros. Le grave, c'est qu'il y a une terrible crise d'hommes et que, de Gaulle disparu ou emporté, qui le remplace ? Il n'y a personne ? Et qu'en attendant, que veut et que fait de Gaulle ? Rien. Pourquoi ? Parce que toute solution qui ne sera pas l'Algérie française, c'est certain, le balaiera comme elle a balayé les autres. L'intégration est évidemment ma solution, mais pas seulement d'Est en Ouest — de la frontière algéro-tunisienne à la frontière algéro-marocaine — mais également du Nord au Sud. Il ne s'agit pas d'intégrer* 1.200.000 *Européens à* 9 *millions de musulmans, mais* 9 *millions de musulmans à* 45 *millions de Français.*

Pierre Lagaillarde est détendu, pour une fois. Il parle calmement, sans fièvre. De temps en temps, il plaisante et rit.

— *J'ai dit « 55 millions d'Algériens, de Tamanrasset à Dunkerque ! » C'était une boutade, mais à peine... Lauriol et Marçais, qui doivent leur élection à de Gaulle, sont en train de monter leur grand machin, leur grand projet...* (Lagaillarde hausse les épaules.) *Tout ça risque de mourir avant d'être né.*

Puis le député d'Alger se frotte la barbe et rêve tout haut. Il me dit son avis sur le communisme totalitaire dont il admire autant l'efficacité des moyens qu'il en déteste les fins.

— *Ils sont forts, très forts. Peut-être triompheront-ils un jour sur toute la ligne ? Que leur opposer ? Le fascisme ? Un ordre « français » à instaurer ? De Gaulle avait dit que toutes les structures de l'Etat devaient être réformées de la base au sommet... Et qu'a-t-il fait ? Des réformettes !*

→

(1) C'est ainsi que, depuis le 13 mai, « Le Canard Enchaîné » désigne tous les collaborateurs du général de Gaulle : Monlouvrier, Mondebré, Monentourage, etc.

Votre téléphone

à portée de la main !
CATALOGUE ET RENSEIGNEMENTS
GENASTAR . 62 rue Legendre
PARIS . XVII . TEL : CAR 58-61

HOLMES
La classe anglaise et la fantaisie italienne adaptées au bon goût français.
Inaugure sa collection de Printemps. vêtements masculins de luxe
22, AV. VICTOR-HUGO - PARIS - PAS. 57-03

Martial le cadeau idéal !..

Le POUSSINET, modèle de poche à TRANSISTORS
Dim. : 16 × 9 × 5. Poids 800 gr. PO - GO
Prise pour casque ou HP supplémentaire.
Six teintes au choix. Sacoche cuir.
Prix : 27.950 fr. + t. l.
Autres portatifs à lampes ou transistors dont le POSTE SANS CHANGEMENT DE PILE.
Commutation sur antenne auto. Postes coloniaux à gammes O.C. Electrophones à transistors (durée de la pile-ampli 200 h.) ou à lampes.
Démonstration chez tous nos Agents
Documentation sur demande
Construct. C.E.R.T., 34, rue des Bourdonnais
PARIS-1er , LOU. 56-47
FOIRE DE PARIS - Stand n° 5361

Curieux type que ce Lagaillarde. Le voilà qui cherche. Le voilà qui tourne et se prend les pieds dans ses admirations et ses contradictions. Il continue de rêver tout haut :

— *Alors, quoi ? La guerre totale ? L'autonomie qui fatalement avec un peuple jeune et sous-développé conduirait au départ et à l'éviction totale des Français ? La sécession ?*

Je lui propose de lui poser une série de questions bien précises auxquelles il me donnera des réponses nettes au lieu que nous nous promenions dans un labyrinthe d'interrogations. Il me dit :

— *Non, je ne peux pas vous répondre. Je n'accepte pas parce qu'en ce moment je ne peux pas. Tout ce que je sais, c'est qu'à mon avis il y aura un conflit et que l'Armée jouera un gros rôle. On va vers un sport terrible !*

Il se lève et, tout en soulevant bien haut un bambin rieur, s'écrie à la fois sur un ton théâtral et plaisantin :

— *L'Algérie française ? Ou bien alors, verrons-nous les harkis de l'Apocalypse descendre des monts de la Djelfa ?*

« De vieux épouvantails »

A toute allure, nous filons vers Boufarik. Des croix de Lorraine peintes sur tous les murs. Des inscriptions : « Vive de Gaulle ! »

— *Regardez tout ça. Ça se délave. C'est fini...*

Il me montre des croix de Lorraine en bois, branlantes, au sommet des maisons.

— *Ça s'écroule. Moi, ça me fait penser à de vieux épouvantails.*

A Boufarik, arrêt dans une petite maison. Lagaillarde en ressort avec un superbe pistolet à canon long qu'il glisse dans la boîte à gants de la voiture et nous filons vers Alger. La radio encastrée dans le panneau de bord joue un be-bop échevelé.

— *Tenez, écoutez-ça : c'est l'affaire algérienne. C'est exactement ça l'affaire algérienne.*

Et Lagaillarde tourne le bouton amplificateur à son maximum.

— *Ça gueule, hein ?*

∴

J'ai demandé au capitaine Barbier, qui s'occupe des contacts avec la presse, de me ménager des rencontres avec des officiers :

— *« L'Express », « L'Express » ! Et vous croyez que je ne vous connais pas ? Vous êtes des perfides, des rusés. Vous tournez les trucs, vous y allez par la bande. Comment voulez-vous après cela que je vous ménage des contacts personnels avec des officiers ?*

Bref, le capitaine n'est pas prêt à m'aider de tous ses pouvoirs. C'est donc à moi de me débrouiller. Par certaine bande, j'obtiens un rendez-vous avec le commandant B..., précédemment attaché à l'état-major du général Allard, et adjoint du colonel G..., chef des services psychologiques de l'Armée.

Il y a donc, dans cette merveilleuse maison blanche aux voûtes basses dont la terrasse domine la baie d'Alger étalée à nos pieds en cinémascope, le commandant B..., un deuxième commandant aux yeux bleus et qui a « une belle tête d'officier », deux professeurs agrégés, un journaliste algérois et l'honorable représentant de « L'Express ». On débouche en mon honneur le vin blanc de la discussion et on déballe les petits fours du dialogue.

L'atmosphère est poliment tendue et règne une étrange urbanité comme si nous étions convenus — d'accord tacite — de respecter les règles d'un jeu qui, violées, feraient s'écrouler la maison sur nos têtes. Le commandant B... est chauve, petit et fort animé. Il dit, il crie parfois :

— *Nous devrions offrir contre le F.L.N. des thèmes révolutionnaires. A cette idée d'indépendance, idée-force, idée ter-ri-ble et dynamique, nous devrions opposer une autre idée : la France !*

— Et l'intégration ?

— *L'intégration, elle se fait. Nous la faisons.*

Je demande au commandant si les services psychologiques de l'Armée ont l'autorisation d'employer *le mot* qui, selon les ultras, est le seul que l'on puisse opposer, « en force », au *mot* indépendance.

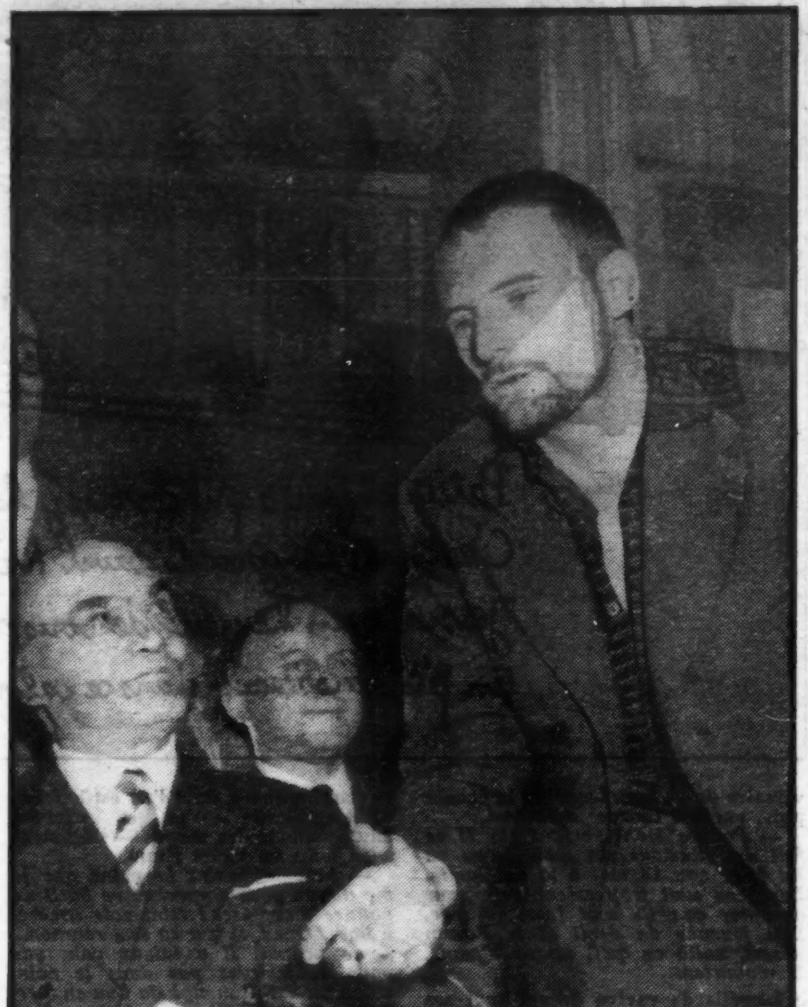
— *Nous ne pouvons prononcer* le mot *et j'avoue que cela est désastreux du point de vue psychologique, mais nous devons considérer le dessein du général de Gaulle et ce que lui estime devoir être l'intérêt supérieur de la France. Qu'en savons-nous ? Qui vous dit que le général, par exemple, n'a pas l'intention de « récupérer » le Maroc et la Tunisie et que son désir n'est pas d'abord d'assurer la colonne vertébrale nord-sud — France-Algérie — afin que tout le reste suive ? Qui vous dit que cela ne s'insère pas dans le dessein d'un combat plus général de l'Occident ? L'intégration nous la faisons, elle est une réalité concrète et vivante : le plan de Constantine, et ces routes, ces écoles, ces hôpitaux...*

— Oui, mais *le mot* ?

— *Je vous parlerai par parabole : nous en sommes aux fiançailles. La France a jeté dans la corbeille de fiançailles le plan de Constantine avec le complexe de Bône, le plan de scolarisation, etc. Comment, après de pareils cadeaux, douter du mariage ?*

— Il y a des fiançailles qui se brisent, mon commandant.

— *Pas celles-là ! L'Armée y veille: elle veut passionnément que le mariage se fasse.*



(A. P.)

M. Pierre Lagaillarde
« Hier encore à Bab-el-Oued, il y a eu une réunion... »

Un « ordre » nécessaire

Je demande au commandant B... s'il ne croit pas que l'intégration — quelle que soit la forme qu'elle utilisera pour devenir effective — ne conduira pas la France à un régime autoritaire liquidant tout vestige de démocratie. J'évoque la conversation avec l'un des deux professeurs agrégés qui me déclarait :

— *Ceci posé que l'indépendance est impossible, car l'Armée ne l'acceptera jamais non plus que les civils européens, il reste l'intégration. Il est évident qu'il ne peut s'agir en aucun cas d'une intégration à un système démocratique français, car les byzantinismes politiques d'un tel système ne peuvent pas se répercuter sur 9 millions de musulmans. Intégrer 9 millions de musulmans « démocrates » — les uns disciples de M. Guy Mollet, les autres de M. Pinay, d'autres de M. Pflimlin, etc. — à la France serait simplement ubuesque. L'intégration ou l'Algérie française ou la souveraineté française en Algérie — ou ce que vous voudrez, mais dans ce cadre — cela suppose l'instauration en France d'un ordre liquidant définitivement l'abominable jacobinisme décadent dans lequel nous vivions.*

De Gaulle le sait, bien qu'il ait éprouvé le besoin de s'entourer pour rire d'une Assemblée et d'un Sénat de fantômes. Bien sûr, il ne va pas jusqu'au bout, mais l'Algérie le forcera, lui ou un autre, à y aller. Il ne peut pas s'en tirer autrement. L'Algérie française, c'est-à-dire tout net l'Algérie non indépendante, ne peut avoir pour réplique que la France française.

Or, comme vous n'aurez jamais l'indépendance, vous aurez nécessairement — et quelle que soit la nature des liens qui seront établis avec la métropole — besoin d'un ordre sans lequel l'Algérie dériverait de nouveau vers le rêve d'indépendance. Donc, posez pour établi que la démocratie en France est morte bien que son cadavre n'ait pas encore été porté en terre.

Ah ! j'oubliais... Même si l'Algérie obtenait son indépendance — supposons par exemple que les Etats-Unis frappent sur la table !... — votre démocratie ne s'en relèverait pas pour cela. L'Armée, chassée d'Algérie, voudrait alors au moins conserver la France et les Européens, en exode massif, l'y aideraient.

Je demande au commandant B... s'il croit obligatoirement à la montée d'un « ordre » en France pour garantir cette Algérie française ou « unie » à la France dans une perspective Lauriol ou etc. Le commandant B... me répond que le génie français n'est jamais à court de solutions. Le deuxième officier me répond :

— *Pour ma part, je n'y vois aucun inconvénient.*

Nous passons sur la terrasse admirer le clair de lune sur la baie. Il est fort beau et nous en convenons à l'unanimité.

— *Vous voyez*, me dit aimablement

● Le plan Mendès France sur le désengagement
(critique et réponses)
est publié par le numéro 4
du
Courrier de la République
8, rue Henner - PARIS (9e)
Demandez un exemplaire gratuit

— AVEZ-VOUS DEJA LU UNE ANALYSE COMPLETE DU
MARCHÉ COMMUN ?
— CONNAISSEZ-VOUS BIEN LE PROBLEME DU
PÉTROLE ?
LE NUMERO SPECIAL DOUBLE DE MARS-AVRIL D'
ECONOMIE ET POLITIQUE
REVUE MARXISTE D'ECONOMIE
ETUDIE CES DEUX SUJETS D'UNE GRANDE ACTUALITE
VENTE ET COMMANDES (500 FRANCS) :
51, rue Cambon - OPE. 79-20
C.C.P. 17.480.09 et librairies
UNE SOMME D'INFORMATIONS CLAIRES ET CONCRETES

Cette semaine
DANS
« LES LETTRES FRANÇAISES »
ARAGON
« Il faut appeler les choses par leur nom »
★
En vente partout. Le numéro : 100 francs

mandant B..., *qu'un envoyé de* *press » peut rencontrer des s et avoir avec eux une libre ion que nous ne refusons pas.*

Chez le général Gribius

évale les escaliers du Forum. utenant m'introduit dans les x du siège Armée-Jeunesse.

e général vous attend.

énéral Gribius est grand, très Il a l'air doux, la joue droite e d'une profonde balafre, et en maniant une règle en ma- plastique. Vieille habitude de e, sans doute... Le général Gri- ui me dira plus tard ses regrets pas commander une zone, pe de la jeunesse musulmane. Il tout un réseau de foyers spor- yers de jeunes et centres de ion de la jeunesse qui groupent lus de 100.000 jeunes musul- Des officiers animent et diri- s divers cercles. Après que le m'eut expliqué son activité, assons à des considérations de dre.

es dernières élections... Quelle terie ! Vous avez vu le chiffre ntions ? Que voulez-vous, née a pris de la hauteur » ! *la place de Massu, lorsqu'on i' donné l'ordre d'envoyer les oter, j'aurais répondu :* « Je r la hauteur ! » *Et ils seraient avec leurs 85 % d'abstentions! énéral de Gaulle ignore son larité en ce pays où se joue n de la France. On dit :* « C'est tourage... » *Moi, je crois que t faux et que de Gaulle décide ne. Des élections, ici, doivent ligatoirement dirigées ou orien- r l'Armée. Tout le reste est terie. Ne sont-elles pas d'ail- rientées en France ? Les pré- reçoivent-ils pas des consi- Tel maire socialiste ne se dé- e-t-il pas pour favoriser sa ne et sa liste avec l'appareil ité — et parfois l'argent — dispose ? Alors, à plus forte ici...*

ce qui est du problème algé- est évident qu'en cas de solu- tre que l'Algérie française, ça Et de Gaulle avec... Je ne dis attention ! — qu'il serait sou- e que de Gaulle saute, mais...

énéral s'interrompt, trace des ques sur un dossier de la pointe règle :

'Armée n'acceptera en aucune une solution négociée et il faut nprendre. L'élan du 13 mai repris. Ici, voyez-vous, on n'a été gaulliste profondément, étainiste. On dit : « Les musul- ont gaullistes », *mais cela aussi uivoque. Car enfin, et si cela dire qu'ils considèrent de comme « leur homme », qu'en aient les Européens et l'Armée e équivoque était ainsi levée ? il y aura un moment où le jeu itra. Je suis certain qu'à ce t, l'Armée se retrouvera una- Pour ma part, je m'opposerai tes mes forces à toute autre n que l'Algérie française... Et, la force. Ici est la France.*

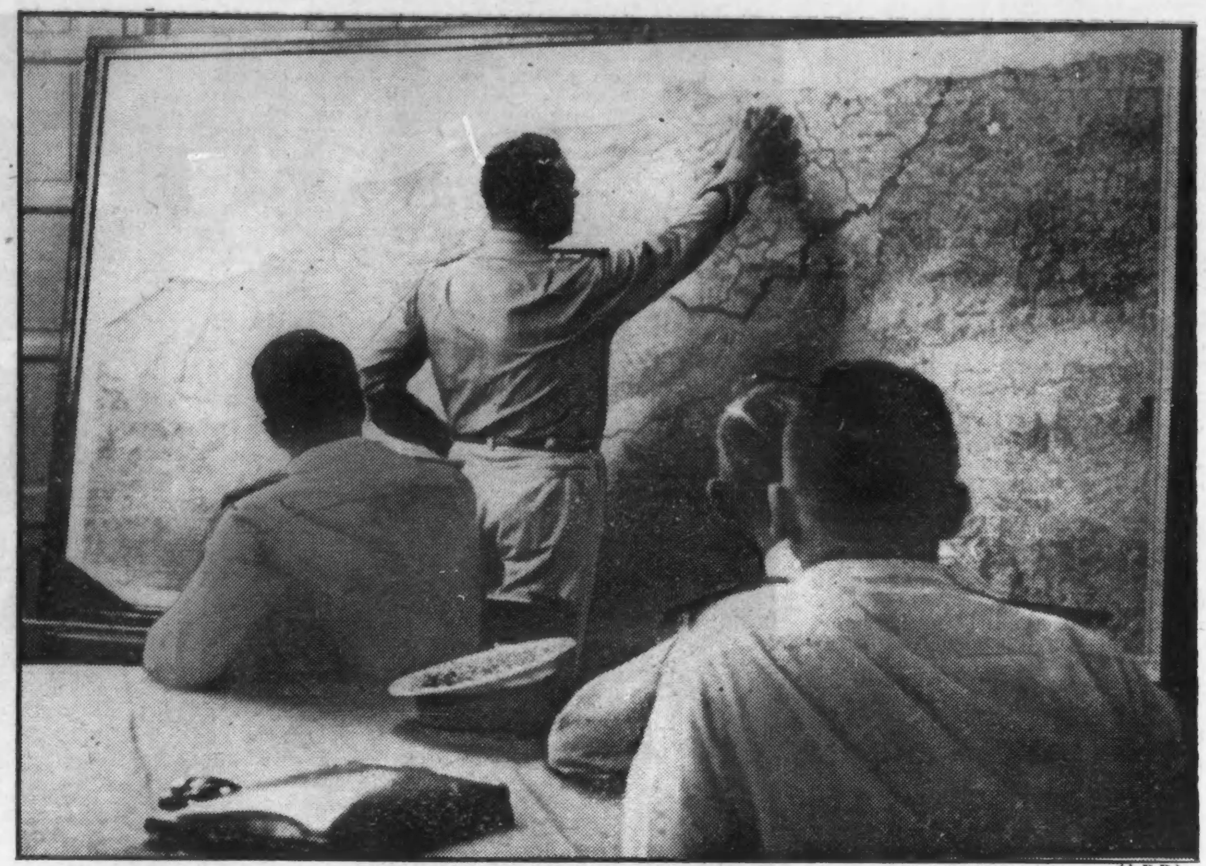
— S'agirait-il donc dans votre sprit, mon général, de faire que 'esprit qui règne en Algérie asse la Méditerranée ? Qu'on « algérianise » en quelque sorte a métropole ?

lgérianiser, très bien. Très bien. ime, bien qu'ancien de la ., je n'ai jamais été gaulliste F.L....

emande au général Gribius s'il i, comme on l'a écrit (2) qu'il hargé en mai 58 de donner t sur Paris à la tête des blin- dés stationnés à Fontainebleau au cas où la IVe République continuerait à s'accrocher au pouvoir :

— *Parfaitement exact !*

(2) Serge et Merry Bromberger : Les 13 complots du 13 mai ».



UNE CONFÉRENCE D'ÉTAT-MAJOR A X...
Des punaises roses, des vertes, des blanches...

(A.D.P.)

Un camp de regroupement

Le bureau était rempli d'officiers. Au mur, une carte de la région piquetée de punaises multicolores. Aux punaises roses correspondent les « quarantaines » ; rouges, les foyers sportifs ; vertes, les foyers de jeunesse ; noires, les écoles ; blanches avec un triangle rouge, les centres S.A.S. Ici, une zone cerclée d'une bande rouge.

— Et ceci, mon capitaine ?

— *Ça, c'est une zone interdite.*

— Et qu'est-ce qu'une zone interdite ?

— *Une zone que nous vidons et déclarons interdite. Là, nous tirons sur tout ce qui bouge, puisqu'en principe tout ce qui y reste est du fellagha.*

— Et les punaises bleues correspondant aux villages de regroupement ?

— *Oui...*

Le capitaine P... qui m'a pris en charge est avenant. De sa personne émane la tranquillité que respirent certains costauds aux yeux bleus, au teint frais et à la santé de fer. Il ne rechigne devant aucune explication et connaît son sujet sur le bout des doigts. Fait remarquable : de tous ces officiers que j'ai eu l'occasion de rencontrer et dont certains s'occupent d'une multiplicité de tâches fort diverses, aucun ne bafouille, n'hésite, ne cherche ses mots. L'Armée française pense vite et s'exprime de même.

— *Notre secteur est en flèche pour les regroupements qui, ici, vous le constaterez tout à l'heure, sont une réussite.*

— On a fait de très vives critiques à l'adresse de certains regroupements. Ceux de l'Ouarsenis, notamment...

— *Je ne saurais vous parler des autres secteurs. Peut-être l'erreur est-elle venue de ce qu'on a voulu effectuer de grands regroupements de 15.000 à 20.000 personnes. Il est forcé que loger, abriter, protéger, éduquer des masses pareilles doit poser des problèmes qui ne peuvent aller sans bavures. Ici, nous avons regroupé par villages ne dépassant jamais 1.200 personnes. Les regroupements obéissent à un double but :*

1) *L'enjeu de cette guerre est la population. Il s'agit de savoir de quel côté elle bascule. Eparpillée, elle est incontrôlable en même temps qu'elle fournit au F.L.N. un soutien logistique.*

2) *Il s'agit d'éduquer, d'initier à la vie communautaire, de répandre des habitudes rationnelles de travail, d'hygiène, d'organisation... Venez !*

Un saut dans la jeep. Nous prenons la route et sortons de la ville. Nous laissons à notre gauche un village qui s'appelle « La Colonisation ». A l'entrée d'Ameur-El-Aïn, chicanes et postes militaires. La jeep roule. Derrière moi, un soldat, pistolet-mitrailleur sur les genoux. Au volant, le capitaine P...

Au poste de X..., nous ramassons trois commandants qui montent dans une jeep et nous accompagnent au village de regroupement. Celui-ci est situé au pied du massif montagneux. Un jeune sous-lieutenant l'administre. Le village est neuf : ici, les écoles ; là les boutiques ; là le café maure. Trois tours de protection sont en train d'être construites.

Un missionnaire

Le sous-lieutenant explique :

« *Nous avons regroupé ici toutes les mechtas environnantes qui étaient plantées sur le djebel et dont les occupants vivaient dans des conditions moyenâgeuses. Ils vivent maintenant ici, mais les hommes, dans la journée, vont comme autrefois travailler leurs champs parfois situés à deux kilomètres. Le soir, ils rentrent et le village se boucle pour la nuit, défendu par une section d'autodéfense.* »

Je regarde le sous-lieutenant. Il est jeune, il a un beau visage pétri de foi et de bonté. Il explique, donne des chiffres, fait admirer la fontaine, l'école où les cahiers des enfants sont alignés sur le bureau, l'intérieur des petites maisons, l'infirmerie minuscule où trône un énorme sergent hilare qui ne céderait pas sa place pour un siège à l'Académie de Médecine. Les habitants l'entourent, viennent nous serrer la main, lui sourient ; les enfants se disputent le privilège de nous escorter dans notre visite.

« *C'est un saint,* me souffle un commandant, *un vrai missionnaire. Admirable !* »

Et c'est vrai. J'ai entendu et j'ai vu quelque chose qui ressemblait à un saint au pied de ce djebel où la nuit, paraît-il, rôde le « fellouze ». Un saint en uniforme kaki, manches retroussées et dont la croix était ce revolver qui lui battait la cuisse. Un saint entouré d'ouailles arrachées à la crasse, à la misère et à la peur.

Par la forêt de Bali où, me dit le capitaine P..., les « méchants cons » (c'est ainsi qu'il appelle les fellagha depuis qu'il a décidé de libérer son langage en ma présence) essaient encore de passer pour effectuer la liaison entre la plaine et la montagne, nous gagnons le village de regroupement d'Oued-El-Hoad, dont s'occupe un jeune officier S.A.S. Même propreté, même activité des habitants, même hygiène. Et l'école, neuve et claire. Et la fontaine où coule l'eau miraculeuse dont les femmes remplissent leurs seaux.

L'officier S.A.S. marche à mes côtés. Je lui dis que je viens de voir son collègue, « le saint », le missionnaire. Il sourit.

— Mais s'il est un saint, quelle est sa foi ? Quelle est la vôtre ?

— *Justement,* dit-il, *c'est que nous ne savons pas. Nous faisons de l'empirisme, au jour le jour. Ce qu'il y a de déchirant* (et il désigne le village), *c'est que nous ne savons pas quel est l'avenir de tout cela : celui de ces gens et le nôtre...*

Je lui dis que sur ce coin de terre, il a réussi *quelque chose,* mais que l'Algérie est grande, est immense. Et que l'Armée ne sera pas toujours tissée à ce pays, comme une trame tenace.

— *Je sais, je sais... Le drame est là: pas d'avenir. On essaie de travailler sans se poser ces questions-là, d'aider les gens, de construire un îlot de paix.*

— Pourquoi et pour qui l'avez-vous construit ?

Il me lance un regard étonné. Je lui dis :

→

Collection Printemps 59
Modèles exclusifs de costumes
VESTES - BLAZERS
IMPERMÉABLES
GARY
73, Champs-Élysées

Où en sont les affaires ?
De l'inédit sur les Ballets roses...
A chacun sa vérité avec :
Mlle Maïté, le commandant Rayon et M. Armand Magescas,
Et toute l'actualité
POLITIQUE
ALGERIE, BERLIN
LITTÉRAIRE
MM. Jules ROMAIN, André MAUROIS
dans le numéro 4 du
Temps que nous vivons
Grand Prix du Disque 1959 de l'Académie « Charles Cros » qui vient de paraître (Période du 1er janvier 1959 au 31 mars 1959)
LE PREMIER MAGAZINE SONORE DU MONDE
En vente chez les disquaires et chez les libraires au prix de 2.900 francs
Echantillon sonore sur demande contre 50 francs en timbres
Production PRETORIA
50, rue Croix-des-Petits-Champs
PARIS (1er) - GUT. 45-16
Déjà parus : n° 1 du 1er janvier au 31 mai 1958 « La fin d'un régime ». N° 2 du 1er juin au 30 septembre 1958 « De l'investiture au référendum ». N° 3 du 1er octobre au 31 décembre 1958 « Les débuts de la Ve ».

→

— Parce que les fellagha sont là, peut-être, à deux cents mètres et pour qu'ils le regardent.

— *Pas seulement pour cela...*

Nous reprenons la route vers Cheria et parlons « politique ».

Le lieutenant m'avoue pour sa part, être en panne idéologique. Il cherche quelque chose à quoi s'accrocher :

— *Vous avez entendu parler de « Patrie et Progrès » ? C'est un mouvement qui m'intéresse et dont les idées me séduisent... J'en suis curieux.*

Je suis rentré à Alger à la nuit tombée. La ville, toujours soulevée par l'annonce des mesures de clémence, bouillonnait de fureur. Les commentaires, les colères, l'opinion de tel général, la confidence de tel homme politique, toutes les nouvelles s'y croisaient en éclairs.

Un monde vivant

J'ai eu comme une joie soudain énorme, physique, d'être là, plongé dans le bain, dans ce pays où se dessine, où se fait l'avenir — quel qu'il soit — des Français de France. J'étais, en Algérie, dans un pays emporté par tous les dynamismes, projeté tête baissée vers des buts qu'il ne voit pas — un pays *vivant*. Cette armée brassée en pâte à ce pays, ces Européens déchaînés, ces musulmans tirés à hue et à dia, là secourus par grappes, là écrasés en paquets, sollicités par leurs « frères combattants » ou par l'Armée française (tel l'enfant que se disputaient devant le roi Salomon (de Gaulle en l'occurrence) deux femmes qui prétendaient chacune en être la mère), oui, ce monde était *vivant*. D'une vie tout entière en sursis, mais exacerbée, volcanique.

En m'envolant vers Paris, j'avais l'impression de *m'arracher* à quelque chose qui était un mélange de guerre, de prospérité fiévreuse, de construction, d'idées désordonnées, de passions redoutables. Et tout cela, comme une marée montante, s'avançait vers une immense plage garnie de dormeurs : vers la France.

JEAN CAU.

(A. P.)

M. MICHEL DEBRÉ EN ALGÉRIE (1)
Qui faut-il apaiser ?

L'opinion des maquis

● ***Les ultras font peur au gouvernement Debré : ils jugent que la guerre n'est pas terminée. Un rapport le confirme.***

M. MICHEL DEBRE a pu vérifier, au cours de son voyage, qu'Alger n'était pas toute l'Algérie. A Oran, il a été reçu par un maire qui venait de vaincre les ultras et par un général républicain. Malgré ce climat, et ne pensant qu'à Alger, le premier ministre a cru devoir prononcer des paroles dites « d'apaisement ». Parlant des mesures de grâce que le général de Gaulle vient de prendre en faveur de trente combattants algériens condamnés à mort, il a déclaré qu'elles constituaient « *une liquidation du passé* ».

Qui s'agissait-il donc d'apaiser ? L'armée ? Elle n'est pas hostile à la clémence. L'ensemble des Européens d'Algérie ? Les populations d'Oranie prouvent le contraire et ce, au moment où une famille vient d'être victime du plus odieux et du moins excusable des attentats. Mais non : il ne s'agit que des organisations ultras du Grand Alger. Entre la popularité suscitée chez les musulmans par les mesures de grâce du Président de la République et la peur des ultras, le premier ministre n'hésite pas. Il choisit d'affaiblir l'autorité de son gouvernement. Avec ce recul, il perd sur les deux tableaux : il compromet la signification du geste du général de Gaulle et il n'apaise pas, au contraire, ceux devant lesquels il accepte de se justifier.

« La clémence de César »

Parmi les réactions à ces mesures de clémence, il en est une, révélatrice. C'est celle du Mouvement universitaire, dont les animateurs ont déclaré:

« *La clémence de César vainqueur force l'admiration lorsque l'ennemi est à genoux : voudrait-on nous persuader de la victoire acquise ? Les attentats, les enlèvements, les égorgements suffiraient à eux seuls à prouver chaque jour le contraire.* »

Donc, la situation est si grave que des gestes individuels de clémence, des actes de charité pure peuvent être interprétés comme des faiblesses ? Voilà qui est bien nouveau. On croyait la guerre terminée depuis le 13 mai, en tout cas la solution militaire très proche et le dernier quart d'heure avancé jusqu'aux dernières minutes. Il n'en est rien : ce sont les ultras qui l'affirment. L'ennemi serait loin d'être « à genoux ». Cela est intéressant à souligner, au moment où la presse la plus sceptique sur la pacification a mis en valeur les succès militaires français.

Où en est cet ennemi ? Un rapport confié par les autorités militaires d'Alger aux envoyés spéciaux du « Figaro » et de « Paris-Presse », fait le point. C'est un document d'une extrême importance et que les services de renseignement français considèrent comme le premier témoignage sur « la rébellion vue par elle-même ». Ce rapport est le procès-verbal de la réunion des chefs des willayas I, III, IV et VI au cours de laquelle le fameux colonel Amirouche recueillit pendant six jours les observations de ses camarades pour les transmettre au gouvernement de Tunis. Le document a été découvert sur le terrain des combats de Tsameur où Amirouche et Si Haoues, chefs des willayas III et VI, trouvèrent la mort le 29 mars dernier.

Avec une objectivité qui révèle une certaine force, mais aussi un certain oubli de leur propagande récente, les autorités militaires ont autorisé la publication de passages essentiels de ce rapport.

En effet, le procès-verbal met en relief les difficultés intérieures dans les maquis, le succès partiel des services psychologiques français (« *la main de la France s'est infiltrée dans notre armée...* »), le manque « *cruel* » de munitions dans certaines willayas. (« *Si cette carence en munitions gagnait toutes les willayas, notre potentiel militaire s'en ressentirait considérablement* ») etc.

Mais quels remèdes sont suggérés à cet état de choses ? L'acceptation de la paix des braves ? La reconversion politique ? L'action diplomatique ? Non pas. Purement et simplement : l'extension de la guerre à la Tunisie et au Maroc :

« *L'unité maghrébine n'est pas tangible tant qu'elle n'est pas réalisée sur le plan militaire. Nous n'avons pas à ménager à tout prix la Tunisie. Un effort doit être entrepris contre la ligne Morice. Des attaques constantes contre cette ligne entraîneraient sa destruction et pousseraient les Français à entrer en Tunisie, étendant ainsi le conflit.* Mieux que de tâtonner en politique, il serait préférable d'étendre la guerre. »

Bien plus, protestant avec vigueur contre certaines déclarations du président Ferhat Abbas, les chefs de willayas déclarent selon ce rapport :

« *Le gouvernement est seul juge de la politique à suivre et des méthodes à employer, mais il ne doit pas oublier que l'intérieur continue à combattre avec pour seule idée l'indépendance totale sans conditions. Lorsque, brutalement, une déclaration n'est pas conforme à ce but, les combattants désorientés sont enclins à penser qu'il y a trahison.* »

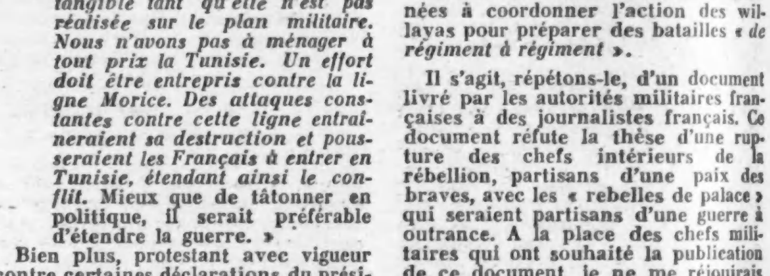
Suit un ensemble de mesures destinées à coordonner l'action des willayas pour préparer des batailles « *de régiment à régiment* ».

Il s'agit, répétons-le, d'un document livré par les autorités militaires françaises à des journalistes français. Ce document réfute la thèse d'une rupture des chefs intérieurs de la rébellion, partisans d'une paix des braves, avec les « rebelles de palace » qui seraient partisans d'une guerre à outrance. A la place des chefs militaires qui ont souhaité la publication de ce document, je ne me réjouirais pas, en tant que Français, de ce qu'il contient. Mais enfin, il est bon que la vérité soit connue de tous. La guerre n'est pas terminée et la solution dépend, aussi, de la manière dont les autorités algériennes de Tunis sauront faire accepter à leurs maquis l'idée d'une discussion avec le général de Gaulle.

JEAN DANIEL.

(1) On reconnaît à ses côtés M. Delouvrier, délégué général du gouvernement en Algérie. Derrière : le général Challe (en tenue d'aviateur), commandant en chef, et à l'extrême droite, M. Guillaumat, ministre de la Défense nationale.

PONT-L'ÉVÊQUE
☆
LEVASSEUR
toujours
LE MEILLEUR



pour le vrai plaisir de fumer :
CHESTERFIELD
VOTRE AMÉRICAINE

DÉMOCRATIE

Deux trajets très différents

Parmi les milliers de réponses que nous avons reçues à notre enquête «Croyez-vous à la démocratie ? » et qui continuent à nous parvenir à un rythme tel que le dépouillement est loin d'en être achevé, deux textes ont retenu cette semaine notre attention.

Le premier constitue la réponse de Jean-Marie Domenach, directeur d' « Esprit », que nos lecteurs connaissent bien. Il a été rédigé par Colette Audry, au cours d'une conversation avec J.-M. Domenach.

Le second nous a été envoyé par Dominique Desanti. Nous en publions de très larges extraits.

J.-M. Domenach et Dominique Desanti appartiennent sensiblement à la même génération, mais ils ont accompli, on le verra, des trajets très différents.

Non seulement chacune de ces réponses a une valeur intrinsèque, mais la confrontation de deux expériences aussi éloignées l'une de l'autre offre, nous semble-t-il, le plus grand intérêt. Les voici.

● J.-M. DOMENACH : *« J'ai une intime connaissance du fascisme. La Démocratie vivra si... »*

J'AI 37 ans. A l'âge de 12 ans, renfermé dans ma classe sociale et dans une école libre où la quasi-totalité des élèves étaient de jeunes bourgeois réactionnaires, porté par mon tempérament vers les extrêmes, je lus avec enthousiasme dans un journal de droite lyonnais le récit des émeutes du 6 février. J'ai vécu alors, de 1934 à 1939, d'une manière enfantine et intense la vague fasciste qui secouait l'Europe. Je participais aux manifestations des jeunes ligues, je pensais lutter contre une société injuste, bavarde, figée, corrompue, qui refusait les vraies valeurs. J'admirais beaucoup un camarade plus âgé qui se prétendait inscrit au parti national-socialiste allemand. Je l'admirais d'être allé jusqu'au bout de ses idées.

C'est pourtant lui qui fut l'occasion de ma seconde prise de conscience. L'annonce, en effet, de l'entrée des Allemands à Prague me bouleversa en ce sens qu'elle dévoilait la volonté de l'impérialisme hitlérien de dominer le monde. J'apportai à ce garçon le journal qui en faisait le récit : il manifesta la joie la plus cynique.

C'est donc en partant du nationalisme et en constatant la trahison de ceux qui s'en réclamaient, puis aidé par Guéhenno qui fut mon professeur de Khâgne, que je trouvais Michelet, la tradition française révolutionnaire et une conception du peuple de style jacobin.

La Résistance et mes lectures ont fait le reste en me conduisant sur des positions socialistes et internationalistes, mais les années de jeunesse m'ont donné une intime connaissance du fascisme.

Il me semble d'ailleurs que tout bon démocrate doit conquérir sa conviction démocratique sinon sur le doute, du moins sur des contradictions permanentes. La démocratie en nous est quelque chose de fragile et doit être perpétuellement réaffirmée. Elle n'est pas la conclusion d'une expérience mais la conséquence d'un acte de foi. Comme nous le disait Michel Alexandre en mai 1940 (et la date est significative) pour conclure son cours sur *la substance* :

« Il n'y a qu'une substance, c'est l'humanité, et elle est rigoureusement de foi. »

Il est difficile à un intellectuel de parler de sa situation dans une société qui lui refuse une situation véritable.

Cette situation, je la trouve bonne pour autant qu'elle nous laisse la possibilité de parler et d'écrire, mais mauvaise pour autant que la communication entre les hommes et la participation de tous aux biens de la culture ne sont jamais assurées que d'une manière provisoire.

Nous souffrons de parler sur les marges de la société. A l'exception de la Résistance, notre « travail » ne rejoint pas celui des autres, le travail de ceux qui créent les objets. Notre tristesse est de n'avoir pu trouver ce contact que dans la guerre, c'est-à-dire dans l'opposition et la destruction.

Quant à notre situation matérielle, nous sommes de ceux qui vivent le plus difficilement parmi les couches dites supérieures de la société. Mais cela même me paraît bénéfique dans la mesure où cela nous empêche de perdre le contact.

JEAN-MARIE DOMENACH
En partant du nationalisme...

(Charpentier.)

DOMINIQUE DESANTI.
En partant du communisme...

Le capitalisme a eu de l'estomac

Après ce que je vous ai dit tout à l'heure, vous devinez que le Front Populaire m'est apparu à l'époque comme le triomphe de l'anti-France. Je le vois aujourd'hui comme une échappée vers l'avenir, vers la joie et la liberté, d'un certain nombre d'hommes et de femmes qui avaient toujours vécu sur les marges. Je le revis comme une victoire bien précaire.

Je ne crois pas en tout cas que ce soit la fixation de notre société qui s'oppose à son retour. Et même, je retourne la question : si la société était figée, j'aurais confiance dans une explosion de cette espèce. Mais ce qui empêche la reproduction de cette insurrection des masses travailleuses, en plus des *raisons purement politiques*, c'est surtout que, la société française s'étant remise en mouvement, une explosion de ce genre paraît s'écarter.

Pendant les quarante premières années du siècle, le capitalisme français a été malthusien à tous les points de vue. Depuis 1945, une partie du retard a été rapidement rattrapée, notre société s'américanise, la production est en expansion. Certaines idées du bien commun et de planification se répandent. Il se crée, comme aux U.S.A., un bain culturel commun qui réduit les frontières entre les groupes sociaux et désamorce la colère révolutionnaire. La prolifération des automobiles est certainement un fait plus important que tout ce qui a pu se passer dans des sphères socialistes. Le néo-capitalisme qui modifie les structures sociales rend ainsi beaucoup plus difficile la coalition d'une gauche inspirée par les mythes révolutionnaires sur lesquels nous avons vécu.

Depuis quinze ans, le capitalisme a eu plus d'estomac que nous ne pensions. C'est dans une société transformée que se repose le problème d'une coalition de la gauche. Se fixer sur un mythe du Front Populaire, c'est faire un peu comme ceux qui vont chercher dans Verdun les raisons de leur politique.

Il ne s'agit pas pour autant de renoncer à nos traditions, mais enfin, *ce n'est pas la société qui est figée, ce sont les idées politiques, en particulier les idées de la gauche.*

Je suis convaincu que des transformations qui affecteraient la culture et les rapports entre les hommes ne sont possibles que dans le cadre d'une transformation radicale du cadre économique et social.

Faut-il en parler en termes de violence ? Je crois dangereux d'évoquer la violence avant qu'elle ne soit nécessaire : parler de violence, c'est souvent une façon de se décharger de ses responsabilités. Les révolutionnaires doivent être prêts à la violence mais ne pas en parler.

Cela dit, la politique française s'étant engagée comme elle s'est engagée, je crois que nous n'échapperons pas à une explication violente. La violence dans les périodes étales est du reste plus difficile à percevoir mais souvent plus réelle que celle des époques révolutionnaires. Et à ce propos, nous ne dénoncerons jamais assez le moralisme d'une droite qui reproche aux hommes de gauche d'être des adeptes de la violence alors que, pour nous, la violence c'est la discrimination par l'argent, la misère d'un prolétariat interne ou externe, l'avilissement quotidien de l'homme. En un mot *la violence muette.*

Sous une apparence de bénignité et de paternalisme, nous vivons donc une des périodes de violence les plus caractérisées, puisque *une partie de la nation, qui a précisément les moyens de la violence, fait pression sur la démocratie d'une manière souterraine et d'autant plus efficace.* Le chantage de l'armée sur le pouvoir est un chantage dans lequel les Français semblent s'installer.

Plus que jamais donc, la démocratie doit être reconquise. Elle ne le sera que si les démocrates sont décidés à affronter la violence. En mai-juin dernier ils n'ont pas voulu courir ce « *risque de mort* » dont parle Hegel. On ne peut regagner le terrain perdu que si on est décidé à courir ce risque. Jusqu'à affronter l'insurrection armée.

Il faut pour cela du courage. Il faut aussi des moyens, l'unité, la cohérence avec soi-même, la force politique, et c'est sur ces points que la gauche me paraît le plus faible.

La IVe République a été détruite parce qu'elle a renié ses principes, en laissant par exemple appliquer la torture. Et le système parlementaire classique me paraît condamné, *mais toute forme nouvelle de société devra être liée à une représentation démocratique, c'est-à-dire à un régime comportant la discussion publique des grandes questions nationales.*

Le communisme garde quelque chose de créateur

Certes, le régime tchèque et le régime espagnol sont deux régimes dans lesquels le peuple est également frustré de sa participation au pouvoir, mais en Tchécoslovaquie ce régime imposé garde un sens au-delà des persécutions et des aliénations actuelles.

1. C'est le sens même que le communisme tient de sa tradition intellectuelle et de l'expérience ouvrière dans laquelle il s'est formé. Au-delà du stalinisme le communisme garde

→

→

quelque chose de créateur : l'idée hégélienne que le socialisme est une construction rationnelle qui doit servir à la totalité des hommes et qui vise à l'égalisation des hommes.

2. C'est ainsi que le régime tchèque est lié au développement d'un ensemble mondial dont *le sens actuel* (quels que soient les crimes commis) est le développement technique harmonieux d'une totalité.

En Espagne, la tyrannie, si elle est peut-être en un sens moins contraignante, a le grave inconvénient de ne déboucher sur rien, sinon sur l'appel à une tyrannie opposée.

Les chevaliers de la démocratie

— Ceux qui composent l'élite d'un peuple sont d'abord ceux qui acceptent une amputation de leurs facilités matérielles pour le service d'une cause à laquelle ils sont dévoués. Ceux qui vivent autant que possible en dehors de la tyrannie de l'argent et *forment un commencement de société où les hommes sont reconnus en fonction de leur valeur véritable.* Ceux qui sont prêts à sacrifier la totalité d'eux-mêmes si besoin est.

— Plus mobiles que les autres parties de la société, ils sont donc ceux qui préparent l'avenir, par la facilité qui est la leur de se porter sur les points les plus menacés.

— La démocratie, étant le régime le plus difficile, ne peut vivre que si elle est portée par des élites (telles qu'à certaines époques, le corps enseignant, les anti-dreyfusards, la classe ouvrière). Régime du plus grand nombre, elle ne peut être sauvée que par un petit nombre d'hommes qui luttent pour elle par un souci de moralité, de dignité, de correction. *Afin de ne pas être complices d'une entreprise de corruption de l'humanité.* La Résistance en est un exemple. La démocratie doit donc être sauvée comme une possibilité pour le plus grand nombre, mais elle ne vivra que si elle est d'abord un idéal pour un petit nombre d'hommes décidés.

Cette chevalerie de la démocratie est ce qui est le plus menacé. Les intellectuels ont cru qu'ils pourraient en tenir lieu, mais ils n'y parviennent pas parce qu'ils sont de plus en plus limités dans leurs moyens d'expression, de plus en plus décrochés. On peut craindre à la limite qu'ils ne soient mis dans des réserves.

Ainsi, au moment même où la démocratie est tout près de se réaliser par l'accession du plus grand nombre à la consommation des biens matériels et intellectuels, cette élite militante se trouve coupée, un peu écœurée, sans audience auprès d'une société qui a pris des revendications démocratiques tout ce qui était acquisition individuelle pour laisser tout ce qui était solidarité humaine, conquête collective. On s'isole dans le confort, confort de la vie privée, confort des pays satisfaits.

Péguy disait: « *Ce qui est important pour quelque chose, c'est d'être aimé.* »

La République l'est-elle encore ?

Il y a un paradoxe de la démocratie, que Saint-Just et Robespierre ont vécu jusqu'à la mort : ce régime exige du plus grand nombre des vertus qui sont ordinairement l'apanage de quelques-uns. La démocratie demande trop aux hommes, c'est sa faiblesse et sa grandeur.

Les valeurs et les vertus qu'elle consomme lui viennent d'ailleurs : d'un fonds civique, presque religieux, d'une espèce d'âme commune qui tolère la discussion. Il faut le dire à l'intention de ceux qui rabâchent que la crise française est une crise de l'Etat : c'est d'abord une crise morale. « *Ce qui fait un pays libre,* disait Bernanos, *c'est une certaine proportion d'hommes libres.* » Si l'on veut sauver la démocratie dans ce pays, il faut travailler à ce que la proportion soit suffisante.

J.-M. D.

(Keystone.)

UN MEETING PRÉSIDÉ PAR LÉON DAUDET (AU PREMIER PLAN)
« Je participais aux manifestations des jeunes ligues... »

● Dominique DESANTI:

« J'ai suivi le Parti. Ai-je vécu seize ans pour rien? Je ne crois pas. »

QUELQUES mots de votre enquête ont mis fin pour moi à trois années de silencieuse réflexion : « ... *Un examen sincère, complet, de nos convictions profondes... La révision fût-elle déchirante...* »

Il faut avoir le courage de dire «je».

Le tournant de la quarantaine est pris. Il importe de dire que mon père, d'origine russe, étudiant révolutionnaire de 1905, découvrit en France son idéal démocratique. La laïcité, le suffrage universel et « Liberté-Egalité-Fraternité » me servirent de « credo ».

La révolte adolescente me poussa, dès mon deuxième bachot, vers l'« Union Fédérale des Etudiants », dominée (disait mon père indigné), par des « bolcheviks ». Etudiante, j'épousai un Normalien révolutionnaire. Je dus gagner ma vie. Avant d'entrer par la petite porte dans le groupe « Paris-Soir », je fis dix métiers et même je m'embauchai dans une usine.

A l'automne de 1940 nous avons formé l'un de ces groupes d'étudiants résistants qui jaillissaient alors dans toute la France. Le nôtre, centré sur l'Ecole Normale Supérieure, tirait son bulletin, « Sous la Botte », dans les caves de la rue d'Ulm. Il comprenait des socialistes, des trotskystes, des gens de gauche sans étiquette et ceux que nous appelions « des staliniens ». Dès que Sartre rentra de captivité, nous avons travaillé avec lui. La plus parfaite démocratie régnait entre nous, impliquant d'interminables conciliabules avant toute action, ce qui n'empêchait pas des camarades de se faire arrêter.

En 1942, en zone « non occupée », le hasard nous mit en contact avec le « Front National ». Ces militants organisés, précis, dont les discussions se limitaient aux détails tactiques, nous éblouirent. Nous avons donc adhéré au F.N., puis aux F.T.P., puis au P.C. clandestin, apaisés de nous battre de façon efficace et d'être liés, pensions-nous, avec « ceux de Stalingrad ». Dès le 31 décembre 1941, réunis imprudemment et buvant le gros rouge des rations, nous avions porté un toast à Staline, acte pour nous plus hardi que de distribuer des tracts dans le métro. Un seul (une seule plutôt) refusa le toast : nous la jugeâmes imperméable aux leçons de l'Histoire. Tout ce que je savais de Staline, des procès, s'était effacé : de toute manière, notre liberté était liée au triomphe du monde antihitlérien.

Des raisons de vivre

A la Libération, nous étions sûrs que personne ne voulait revenir au vieil état de choses, l.. III° République étant morte d'avoir voulu freiner les forces neuves du prolétariat.

Journaliste formée dans la presse « bourgeoise », je collaborais à des quotidiens sortis de la résistance et à « Action », hebdomadaire dirigé par des communistes, tous mes vieux amis. Je me considérais comme une rescapée : nos plus proches camarades, et mon père, avaient péri. Mon avenir personnel me semblait fondu dans la masse. Je suivais le parti avec une sorte de rage. Dès octobre 1945, j'atterris en Pologne. Ce pays dévasté, ces gens plus dépouillés que je ne l'étais par la tourmente et qui reconstruisaient une vie sur des bases neuves répondaient parfaitement à mon exigence, à mon désarroi intérieurs. En Pologne, les mots « constructeur du socialisme » prenaient un sens matériel qui effaçait toutes mes réticences.

Petite bourgeoise individualiste, n'ayant jusqu'alors rien souhaité, sinon écrire tranquillement, je me conçus destinée à me battre « aux côtés du prolétariat mondial ». J'avais trouvé, affirmais-je à mes amis d'autrefois, des raisons de vivre rationnelles, vérifiables, « démythifiées ».

Cette certitude exaltante me porta à travers des déceptions nombreuses, mais en somme secondaires, jusqu'en 1948. Mes valeurs (le langage, les voies nouvelles du roman, de la peinture, de l'amour et de l'amitié) n'avaient pas cours dans mon nouveau milieu. Tout dépendait des « rapport de production » et des « forces productives », et tout s'arrangerait une fois « l'infrastructure économique » changée. Au nom de ces idées qui prenaient sur moi une emprise gr..ndissante, j'acceptais de dépouiller « le vieil homme » (encore un mot-clé). Je niais avec force d'appartenir encore à la couche sociale dont j'étais issue : les intellectuels.

Ce refus humilié d'être soi-même, toute cette évolution ne m'est pas personnelle : à des degrés différents tout un groupe y fut soumis.

Mon métier m'aidait. Dès l'occupation, les ouvriers avaient cessé de m'être « extérieurs ». A présent ils devenaient à la fois l'objet et le sujet de mon travail : j'écrivais sur et pour eux. Je m'étais orgueilleusement « dégagée » de la presse bourgeoise : ce sacrifice matériel me semblait un gage indispensable de fidélité.

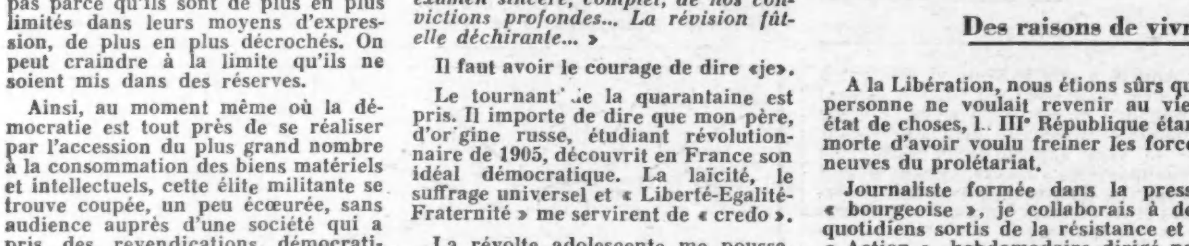
Les grèves de 1947 et 1948, le fait aussi que je vivais avec très peu d'argent me permirent de croire que j'étais « intégrée » à la classe ouvrière. La solidarité devant la répression policière, la fuite, ensemble, sous les matraques et les balles des C.R.S. (rappelez-vous cette époque), la veillée mortuaire d'un mineur tué dans la bataille me soulevaient effectivement hors de moi-même ; je voyais un lien romantique entre l'abatteur de charbon du Pas-de-Calais et le maçon reconstruisant Varsovie ou Stalingrad par —30°. J'étais parfaitement adaptée.

Sartre, ce chacal...

A cette époque je souhaitais l'interdiction des journaux qui donnaient des luttes ouvrières une image délibérément fausse ; je les nommais « fascistes ». Le monde prenait une simplicité manichéenne. Deux camps, celui du combat pour la démocratie réelle, le mien, et celui du capitalisme que rejoignaient plus ou moins consciemment les intellectuels aveugles ou « traîtres à la classe ouvrière ».

La première fêlure eut lieu en août 1948, à Wroclaw, au premier Congrès des Intellectuels pour la Paix. Le premier jour inaugura une extraordinaire conférence au sommet de l'esprit : Julian Huxley présidait avec Irène Joliot-Curie, devant Eluard, Picasso, Fernand Léger, Césaire, Vercors. La Hongrie était représentée par George Lukacs, Tibor Déry et Losonczy ; l'Amérique par le sculpteur Davidson, le juriste John Rogge, ami de Roosevelt, un ami d'Einstein. Bref, l'idylle de la bonne volonté avec, du côté soviétique, Cholokhov, Ehrenbourg, Fadeev, Korneitchouk...

Premier orateur soviétique parlant, depuis la guerre, devant des intellectuels de tout l'Occident, Fadeev se leva. J'entendis : « *Sartre, cette hyène dactylographe, ce chacal muni d'un stylo...* » Picasso, écouteurs aux oreilles, eut dans les yeux un mélange



de colère incrédule et de féroce ironie. Eluard arracha ses écouteurs. Mon univers privé s'écroulait. Depuis avant la guerre, Sartre représentait pour nous l'entière réussite humaine, la compréhension généreuse sans niaiserie, l'impitoyable bienveillance. Plus encore qu'à penser, il nous avait appris à vivre. Pour la première fois depuis 1942, je me demandai si je ne m'étais pas trompée.

Le soir, avec Eluard et Picasso déchaînés et Borejsza, l'organisateur polonais du Congrès, atterré, nous avons tout exorcisé dans une énorme fureur contre « *les barbares* ». Nous avons conclu que « *ça passerait* », que « *les révolutions n'ont jamais eu besoin de savants* », etc. Eluard et Picasso pouvaient se permettre cette magnanimité: leur œuvre même niait Fadeev. Moi, je m'engageais dans la seule négation de moi-même, acceptant de penser sur ordre. Ayant besoin de motifs objectifs, j'en trouvai un : après tout, Sartre avait écrit « Les Mains sales » !

Fait presque incroyable : la résolution du Kominform sur la Yougoslavie, publiée depuis deux mois, n'avait pas encore pris pour moi son relief.

L'affaire Tito se mit à exister tragiquement avec le procès Rajk. Au risque de donner contre moi de nouvelles armes, j'avoue n'avoir pas un instant mis en doute la culpabilité de l'ancien ministre de l'Intérieur hongrois. Tout ce que mon père et mes amis d'autrefois avaient dit des procès de Moscou se trouvait effacé pour moi par la guerre. Dirai-je que, très littéralement, je ne m'en « souvenais » plus? A présent, j'expliquais les procès de Moscou par le fait historique qu'il n'y avait jamais eu de révolution sans traîtres (et Mirabeau ? et Danton ?), parce qu'il n'y avait pas révolution sans Bonaparte. La lutte contre le bonapartisme à l'intérieur était (disait-on et pensais-je), l'une des tâches essentielles de la direction afin, précisément, de préserver la démocratie dans le parti.

Le style P.P.D.

Staline, depuis la guerre, nous paraissait incontestable : ayant construit une Union Soviétique capable de vaincre le nazisme, il connaissait « les voies de l'édification socialiste »; il avait fait ses preuves. Nous admirions d'ailleurs beaucoup ses écrits; le personnage nous semblait puissant et pittoresque. Incarnation du mythe du père ? Sans doute, mais une fois de plus, les motivations ne nous manquaient pas. La Constitution soviétique, la structure de ce pays où chacun, à sa naissance, jouit de chances égales, ne garantissaient-elles pas la « vraie démocratie » ?

Ce qui me choquait ou me déplaisait en U.R.S.S. venait du passé de la Russie, de l'imperfection des hommes et surtout, me disais-je, des nécessités de la guerre froide.

A partir de ces axiomes Tito, quittant le camp du socialisme, trahissait indubitablement. Rajk, voulant le rejoindre, trahissait de même. Et si j'avais toujours été adversaire de la peine de mort, n'était-elle pas de règle pour les traîtres dans tous les pays ? Seule me heurtait, dans les aveux de Rajk, l'invraisemblance de son langage. Mais (expliquais-je à mon entourage) les dirigeants communistes sont si accoutumés au « style P.P.D. » (abréviation de « Pour une Paix durable, pour une Démocratie populaire », titre de l'organe du Kominform) qu'ils le gardent même quand ils ne croient plus aux principes.

Si elle ne posait pas un problème « en soi », l'affaire Rajk me submergeait de problèmes personnels : beaucoup de mes amis quittèrent le parti. Je me désolais et me révoltais. Comment pouvaient-ils se laisser à ce point entamer par la propagande de l'adversaire ? Ah ! ces « noms de Dieu d'intellectuels » et leur peur de perdre la face !

Au parti, pour des raisons que j'ignorai alors (mésentente Tito-Thorez, attaque de Tito contre le P.C.F. au Kominform), l'affaire Tito devint le centre de la bataille. Les dirigeants m'en expliquaient la gravité d'une manière qui me semblait lumineuse, me parlant des trahisons d'autrefois à l'intérieur du parti français, du « groupe Barbé-Célor », de l'inspecteur de police Gitton devenu secrétaire du parti, moments historiques que j'ignorais. Je me sentis « initiée ».

Quand on me demanda, à la « section idéologique », un long reportage commenté, une plaquette montrant les voies de la trahison du « bonapartisme dans le parti », j'hésitai 48 heures.

« *Peur de te couler auprès de tes petits copains ?* » me demanda un dirigeant ouvrier.

Tergal :
PANTALONS
COSTUMES
IMPERS
capel
74, BOUL. DE SÉBASTOPOL PARIS (3e)

(Keystone.)

LAZLO RAJK, PENDANT SON PROCÈS
« *Je n'ai pas mis en doute sa culpabilité...* »

Lukacs m'avait dit un jour en riant: « *L'intellectuel est une « anima naturaliter troktsyana* » Eh bien non ! je n'étais pas, moi, un « esprit naturellement trotskyste », c'est-à-dire ergoteur, criticailleur, protestataire.

J'écrivis la plaquette de 125 pages en quinze jours. Un membre du Bureau politique l'examina. Elle était sous presse quand le procès Kostov fut annoncé en Bulgarie : j'exposai hâtivement l'affaire Kostov au moyen de l'acte d'accusation avec ses documents reproduits en fac-similé et qui contenait les aveux complets de l'accusé.

Je m'évanouis...

Puis je partis. A Sofia, on suffoquait: mes amis des précédents voyages étaient ou déchus de leurs fonctions ou exclus du parti. Ignorant le savoir-vivre des périodes d'épuration, j'accumulai les gaffes. Avec Kostov on jugeait l'ancien ministre des Finances, Ivan Stefanov, autrefois émigré en France et marié à une Française. Je le connaissais et avais failli ne pas partir pour cette raison. Failli seulement; qui aurait compris cette reculade ?

A la tribune de la presse nous étions deux Français : Pierre Hervé et moi. Les journalistes étaient relégués au balcon. De très loin nous avons brusquement vu Kostov se lever, se tourner face au public. J'arrachai mes écouteurs silencieux et compris vaguement les mots bulgares signifiant à peu près: « *Je suis innocent, mes aveux ont été extorqués.* » L'audience fut suspendue. Je voulus entrer au lavabo; une femme y sanglotait : Mme Stefanov.

Le soir, pour la première fois de ma vie, je m'évanouis dans la cabine téléphonique au moment de dicter un article non préparé. Je ne redemandai pas la communication.

La nuit ne porta pas conseil. Le dilemme subsistait : où Kostov avait voulu, par vengeance, porter un dernier coup à ce parti dont il n'avait pu s'emparer. Où il était innocent. En ce cas le mouvement ouvrier international tout entier se trompait. Or si, dans un pareil procès, préparé (je n'en doutais pas) à Moscou, il pouvait y avoir une erreur judiciaire. la démocratie qui abolissait l'exploitation de l'homme par l'homme et donc l'injustice n'existait pas. Je ne m'arrêtai à cette idée que pour la fuir ; elle revint.

Le lendemain, le tribunal montra une lettre manuscrite par laquelle Kostov se reconnaissait coupable et convenait d'avoir voulu nuire au parti. L'accusé n'était plus là. Ivan Stefanov déclara qu'il avait été, depuis des années, entre les mains des services secrets occidentaux. Des larmes coulaient sur son pur visage de vieil intellectuel slave.

Jamais depuis la libération je n'avais autant souffert. Hervé haussait les épaules, bougonnant contre « ces sauvages ». Les journalistes non communistes ricanaient. Les journalistes communistes parlaient d'autre chose. J'envoyai un article informatif.

Dans un procès occidental, j'aurais aussitôt envisagé des aveux extorqués par la torture. Je n'y pensai même pas (Kœstler non plus, d'ailleurs).

Le surlendemain, le Polonais qui organisa le Congrès de Wroclaw me téléphona. Il avait reçu par avion ma brochure contre Tito, voulait la faire traduire. et me demandait de passer par Varsovie pour écrire un avant-propos. J'eus le souffle coupé. Le livre était sorti, avec ma tranquille appréciation de l'affaire Kostov? Que faire? J'avais en mon interlocuteur, militant passé par les prisons des colonels polonais et par l'armée soviétique, une confiance totale.

« *Tu sais ce qui s'est passé ici ? — Oui. Quelle histoire, hein ? A quoi ça lui servait ? Alors, à bientôt.* »

J'arrivai à Varsovie surexcitée. Je n'étais plus sûre de mon livre. Je ne doutais pas de la trahison de Tito ni, par conséquent, de celle de Rajk (je me raccrochais au contraire à ces certitudes); mais si Kostov était innocent ?

Le Polonais haussa les épaules : « *Que peux-tu faire ? Retirer ton livre de la vente ? Tu imagines l'utilisation qu'en fera l'ennemi ? Que seras-tu ? Une communiste repentie ? Kravchenko bis ?* » (Kravchenko, ce primate hystérique ? Je frémis) « *N'oublie pas qu'il y a deux camps, pas trois. Avec le mouvement ouvrier ou contre lui. Froide ou chaude, la guerre c'est la guerre.* »

Comment avait-il pu trahir ?

Mon ami polonais me fit rencontrer un des chefs de la police politique, sorte de Mephisto dialecticien et amer, qui me démontra qu'une erreur judiciaire était impossible pour des marxistes, ajoutant : « *Je sais, je fais horreur aux intellectuels : ils méprisent la police. Les communistes qui l'assument sont la poubelle des démocraties populaires. Croyez-moi, sans police, ces salauds de fascistes auraient balayé depuis longtemps tout le camp du socialisme.* »

Je me sentis incurablement petite-bourgeoise avec ma flicophobie. Cinq ans plus tard, je sus les moyens « dialectiques » de ces « interrogatoires marxistes »; encore la Pologne fut-elle, indubitablement, la démocratie populaire la plus modérée.

Le retour à Paris marqua la fin d'amitiés qui m'avaient été chères. Les discussions dégénéraient en brouilles.

Je me fis un point d'honneur de défendre les positions de plus en plus tranchées du parti sur le « titisme ».

Contradictions, tumultes, bagarres physiques dont j'avais horreur...

Jamais on ne m'interrogea sur Kostov, mon point faible.

Mes doutes ressuscitèrent lors du procès Slansky à Prague (auquel, par besoin de confort intellectuel, je refusai d'aller). Je connaissais deux des comparses accusés : l'écrivain André Simone (Otto Katz), et surtout Arthur London, qui milita longtemps au parti français et fut déporté à Mauthausen. Tous deux plaidèrent coupable : le premier fut pendu, l'autre condamné à la prison. London avait passé en héros par les camps de la mort. Il n'était donc pas susceptible d'avoir cédé à la violence. Comment, pourquoi avait-il pu trahir ? Je commençais à me demander si je n'étais pas, moi-même, capable de trahison. Je posai la question à un vieux militant, membre du P.C. Il rit : « *Je ne crois pas, mais sait-on jamais ? On ne peut se*

→

le seul CADEAU
qui fait vraiment plaisir

Offrir est un plaisir, parfois une nécessité... mais dans tous les cas, c'est un souci. Il faut découvrir les goûts des intéressés, courir les magasins pour chercher l'objet désiré... qui, finalement, ne plaît pas toujours.

Pourquoi ne pas offrir tout simplement de l'argent ? Mais oui ! Avec de l'argent, le bénéficiaire peut choisir exactement ce qu'il veut, n'est-ce pas merveilleux pour lui !

Mais, jusqu'ici, offrir de l'argent était chose très délicate.

Maintenant, il existe une manière élégante de donner de l'argent en cadeau : vous envoyez un Chèque-Cadeau de la SOCIETE MARSEILLAISE DE CREDIT. Artistement décoré, encarté dans une plaquette de bon goût, le Chèque-Cadeau S.M.C. donne à une somme même modeste l'allure d'un cadeau de valeur.

Et pour vous qui offrez, quel moyen facile de faire plaisir ! Il vous suffit de choisir l'un des 7 modèles de Chèques-Cadeaux, et de déposer la somme d'argent que vous désirez offrir. Le Chèque-Cadeau correspondant vous sera remis immédiatement.

Chèques Cadeaux

Pour tous renseignements écrivez
SOCIÉTÉ MARSEILLAISE DE CRÉDIT
75, rue Paradis - Marseille
4, rue Auber - Paris

fier entièrement à personne, pas même à soi »... C'était torturant.

Heureusement pour ma tranquillité d'esprit, la lutte pour la paix au Viet-Nam, le procès d'Henri Martin, de nombreux « mouvements sociaux », des manifestations où un Algérien fut tué à deux rangs de Roger Vailland et de moi (le 28 mai 1952) me montraient où était l'essentiel. Jacques Duclos fut arrêté. Je m'éloignai définitivement des problèmes difficiles en entrant à «L'Humanité» où, si l'atmosphère de la rédaction me surprit, le travail me passionna. Au « Front du Travail » j'étais en contact constant avec les luttes ouvrières. Mes tourments cessèrent : j'étais avec ceux qui se battaient pour leur « dû », sans cesse remis en question. A les fréquenter quotidiennement, je cessai d'idéaliser les ouvriers. Je sus que leur classe comporte des couches et des stades de conscience aussi différenciés que la bourgeoisie.

Delly et Zola

A ce moment, à l'intérieur, la direction du P.C. luttait pour un « art de parti », c'est-à-dire une littérature et une peinture abordant le thème des luttes communistes. J'écrivis un roman à l'occasion duquel je retournai travailler en usine. Je savais que les ouvriers les plus combatifs n'admettent d'eux-mêmes qu'une image « exemplaire ».

J'écrivis un roman réaliste, document sur les militants communistes des usines, et leurs conflits. J'éprouvai le besoin d'enrober le tout dans l'idylle d'un beau métallo et d'une fille du XVI[e] arrondissement. Ce fut ma seule concession consciente au conformisme ouvrier.

Claude Roy releva ce « bizarre accouplement de Delly et de Zola » ; sa lucide méchanceté m'atteignit au vif.

Le roman eut du succès dans les milieux ouvriers à cause de ses défauts mêmes. Je recevais des lettres, des confidences. J'étais contente. Je me sentais à l'aise dans ma peau de « romancier populaire ».

Toutes mes objections contre « L'Humanité » n'empêchaient pas ce journal d'aller, seul, « dans le sens de l'Histoire ». D'ailleurs, jusqu'en 1956, je n'aurais jamais cru possible de collaborer à un organe de presse non contrôlé par le parti. Ce n'était pas seulement interdit; c'était impensable.

L'inconvénient de mon « roman de parti », c'est qu'il me fallait désormais défendre mes coéquipiers dans l'art-de-parti, et notamment les tableaux de Fougeron. Tout cela me semblait une « transition » sans gravité.

Au Congrès des Peuples, à Vienne en 1953, je revis Sartre et eus l'intense jubilation de servir d'interprète à sa prise de contact avec Fadeev et Korneitchouk. Un grand rire expiatoire et des flots de vodka balayèrent l'histoire de la « hyène dactylographe ».

A partir de la mort de Staline, je commençai à me poser des questions sur la démocratie, les procès, l'U.R.S.S.

En 1955, en Pologne, je trouvai en bourgeon tout ce qui explosa un an et demi plus tard. Le fameux « Méphisto dostoïevskien » était arrêté. Des amis de dix ans m'avouèrent ce qu'ils m'avaient caché : leur emprisonnement en U.R.S.S. Les fameux camps soviétiques, que nous avions niés parce qu'ils contredisaient notre conception même d'une démocratie réelle, existaient. Je passai l'été de 1955 en U.R.S.S., avec mon amie Catherine Varlin, nous circulions seules, sans interprète. C'était le dégel, un dégel mesuré et nous apprenions en même temps nos raisons de désespérer et nos raisons d'espérer.

Le rapport Kroutchev

Au retour d'U.R.S.S. (comme, au printemps, au retour de Pologne), les reportages furent jugés « démobilisateurs ». Après quelques dialogues tragico-burlesques avec le rédacteur en chef, les articles passèrent, édulcorés. Demi-défaite. Mais on en discuta jusque dans les cellules. Demi-victoire. J'avais promis à mes amis polonais et soviétiques de *« lutter à l'intérieur pour la démocratisation du parti »*.

En somme, le rapport secret de Kroutchev n'aurait pas dû nous porter un tel coup : nous connaissions à présent les maladies honteuses du socialisme. Mais précisément, nous pensions savoir le pire, porter le poids des seuls moments tragiques de la construction du monde nouveau. Le rapport secret modifia les propositions. Ce que nous prenions pour les tragédies individuelles engendrées par la construction d'un monde neuf ressortissait donc à une politique délibérée et se trouvait multiplié par des millions ? A ce degré de mystification, Koestler y avait vu à peine plus clair que nous. La terreur policière régnait sur le pays même qui avait jeté les bases d'une démocratie économique. Nous avons tous failli en devenir fous.

Pourtant aucun de nous, en février 1956, n'envisagea de changer sa conception du monde. La révélation des crimes montrait qu'on ne voulait plus en commettre ; nous étions horrifiés « après coup ».

Notre stupéfaction fut totale en voyant la direction du P.C.F. déterminée à ignorer purement et simplement le plus grand tournant du mouvement ouvrier depuis 1917. Pas d'autocritique sur la propagande, ni sur Tito, ni sur Rajk. Tout continuait. Mieux : le rapport intérieur de Kroutchev était tranquillement nié. Dans mon milieu, on parlait de « mésentente Thorez-Kroutchev ». Que m'importaient ces révolutions de palais ? Notre vie entière était en jeu. Puisque la direction du parti n'osait pas (je ne pensais pas encore « ne voulait pas ») faire son autocritique, moi, en tout cas, je ferais la mienne. Je le devais à la fois comme mystifiée et comme mystificatrice. Qui sait, peut-être d'autres me suivraient-ils ?

Ma conférence de section de juin 1956 vit d'autres camarades intervenir courageusement. Je me contentai d'expliquer sincèrement comment et pourquoi j'avais écrit ma plaquette antititiste, pourquoi et comment la mystification dont nous avions tous été et les victimes et les acteurs devait finir. Je conclus qu'il fallait retrouver notre esprit critique, examiner les problèmes par nous-mêmes et cesser de faire aveuglément confiance à la direction. Les camarades de base parurent soulagés.

Le lendemain, notre conférence fut présentée au Comité central, par un de ses membres (intellectuel, et même intellectuel brillant) comme une menace contre l'unité du parti. Il fut décidé que les camarades coupables n'écriraient plus dans la presse du parti. Pour moi, le changement était mince: depuis février, et aussi depuis la grotesque campagne contre le « birth control », j'écrivais très peu dans la presse.

La moitié ont repris leur carte

Octobre et novembre 1956 et les réactions bien connues du P.C.F. réduisirent à néant mon espoir en la démocratisation. Sans le déchaînement de ceux qui, tous les mois, versaient plus de sang en Algérie qu'il n'en coula à Budapest, nous aurions sans doute été nombreux à partir. En mai 1958, je n'avais plus de timbres sur ma carte du parti ; le 13 mai me les fit reprendre tous d'un coup et me précipita tête la première dans tous les comités antifascistes imaginables. Une semaine plus tard, l'assassinat absolument gratuit de Nagy me démontra que les dirigeants actuels des partis communistes étaient, à peu d'exceptions près, déformés par quarante ans de stalinisme.

Malgré ces tragiques retours en arrière, une période semble révolue : en U.R.S.S. et en Pologne on n'arrête, on ne fusille plus. Mais moi, personnellement, maintenant que je suis lucide, je ne peux plus assumer (même pour une part minime) la responsabilité d'une politique à la détermination de laquelle les membres du parti n'ont, en fait, aucune part.

Ai-je donc vécu seize ans pour rien? Je ne pense pas; sans doute, du dehors, n'aurais-je pas acquis ma connaissance des ouvriers, ni des militants de base, si souvent héroïques. Ma conception du monde n'a guère changé, d'ailleurs. Je pense à mes intimes, à la vingtaine de couples de communistes restés amis depuis la Résistance : leur jugement sur les événements concorde avec le mien, à quelques variantes près. Parmi eux la moitié environ ont repris leur carte; l'autre moitié, ne pouvant plus accepter les nécessaires restrictions mentales, y a, douloureusement, renoncé comme moi; la ligne de démarcation passe parfois à l'intérieur des couples.

Espagne ou Tchécoslovaquie ? Dilemme pour moi inacceptable. La démocratie, à mes yeux, exige un régime économique qui égalise les chances au départ, et un régime politique qui garantisse effectivement les libertés. Mais où donc ce régime a-t-il existé ?

Un jour peut-être leur « maturation en zigzag », et l'alliance avec d'autres groupements de gauche, amèneront les partis ouvriers à mettre leurs principes démocratiques en action. Alors les centaines de milliers de communistes qui, depuis la Libération, se sont éloignés ou ont été éloignés du parti pourront reprendre espoir.

D. D.

Franck et Fils

80, rue de Passy à Paris — magasin climatisé

Des imperméables qui n'en ont pas l'air...

De l'élégance, des idées à foison,
des tissus exclusifs :
c'est le secret de Franck et Fils
pour présenter la plus jolie collection
d'imperméables de Paris.

Des imperméables qui ne méritent pas leur nom,
tant ils ressemblent à des manteaux,
jolis par tous les temps.
Popeline, Gabardine, Tergal Comtal
se transforment en manteaux " trotteurs "
tandis que Nylon Verglas et soie imperméabilisée
deviennent de ravissants manteaux habillés.

Celui que nous vous présentons
est en Nylon Verglas de Bucol.

HOMMES

Fidel Castro à New York

Le chef de la révolution cubaine a été pour les autorités américaines un invité encombrant. Mais avec sa barbe, ses gros cigares, sa jeunesse et son insouciance, il a fini par séduire tous les Américains... sauf les policiers attachés à sa personne.

« L'*ETE, New York est un festival permanent* », annoncent les affiches publicitaires. Cette année, le festival a commencé dès le printemps avec la visite d'un des personnages les plus spectaculaires et les plus pittoresques que la ville ait reçus depuis longtemps : le Dr Fidel Castro, premier ministre de Cuba.

Tout le monde sait que le symbole le plus apparent de la révolution castriste est la barbe (généralement accompagnée d'un long cigare de La Havane) et jamais New York n'avait vu une telle concentration de barbes en un même lieu. Les grands magasins de Broadway ont mis en vente avec succès un ensemble casquette et barbe postiche que les enfants se sont arraché, mais ce déploiement pileux a posé des problèmes difficiles aux policiers chargés d'assurer la sécurité de Fidel Castro.

« Les tigres ne le savent pas »

Quelques minutes avant l'arrivée du train qui devait amener le nouveau premier ministre de trente et un ans à Pennsylvania Station, où l'attendait une foule de 25.000 personnes, les inspecteurs remarquèrent un individu barbu qui rôdait près de l'ascenseur que devait utiliser Fidel Castro. Ils l'appréhendèrent, le fouillèrent, découvrirent sur lui un pistolet automatique de gros calibre et l'entraînèrent de force jusqu'au poste de police le plus proche. Quelques heures plus tard, ils apprenaient que leur prisonnier était bien — comme il le prétendait — le capitaine Pedro Garcia, chef de la garde personnelle de Castro.

(U.P.)

M. FIDEL CASTRO, PREMIER MINISTRE DE CUBA.
« Je dors très bien et je n'ai aucune inquiétude. »

Les précautions policières pouvaient cependant paraître inutiles tant le premier ministre mettait d'obstination à déranger les programmes qu'on lui avait établis pour courir sans préavis aux quatre coins de la ville. Entre ses visites organisées aux Nations Unies, à l'Université Columbia et au Club de la Presse d'Outre-Mer, il réussit à rendre visite à plusieurs anciens amis et partisans, ainsi qu'au jardin zoologique du Bronx. Là, il terrorisa son escorte en caressant un tigre du Bengale à travers les barreaux de sa cage. « *Ils sont comme en prison,* remarqua-t-il. *J'ai été en prison moi aussi, mais je savais pourquoi j'y étais. Les tigres ne le savent pas.* »

Le soir où Castro s'adressa en espagnol à plus de 35.000 personnes, d'une estrade dressée dans Central Park, un jeune homme fut arrêté au moment où il s'approchait de l'orateur avec une bombe de fabrication artisanale. Il déclara qu'il n'avait rien contre Castro mais qu'il avait jugé plus amusant de faire exploser sa bombe dans une foule plutôt que sur une plage déserte.

Informé de l'incident, Castro ne manifesta aucune émotion : « *S'il m'arrive quoi que ce soit,* dit-il, *la révolution en sera renforcée. Mais j'ai une confiance totale dans le peuple de New York. A Cuba, l'ennemi avait des avions, des tanks, des canons et il s'est enfui. Que pourrait-il faire ici ? Je dors très bien et je n'ai aucune inquiétude.* »

Dissiper la méfiance

Et la ronde continua : foules en délire, cortèges pétaradants, déploiements policiers, discours prévus ou improvisés. Il était presque stupéfiant de voir 2.000 journalistes et personnalités de toutes sortes s'écraser dans les salons de l'Hôtel Astor au cours d'un lunch indescriptible pour avoir une chance de voir et d'entendre Castro.

Celui-ci était manifestement heureux et fier d'avoir pu renverser par son dynamisme et son charme, la barrière de méfiance qui s'était dressée entre les Etats-Unis et la révolution cubaine.

Aux questions qui lui sont posées sur les exécutions, Fidel Castro répond avec violence : « *Nous n'avons exécuté que des tortionnaires et des meurtriers et leurs procès ont été parfaitement corrects. Les Américains ne savent pas ce que c'est que de vivre sous une tyrannie. S'ils avaient vécu ce que nous avons vécu, ils auraient châtié leurs criminels de guerre beaucoup plus sévèrement que nous ne l'avons fait.* » Il a affirmé que les exécutions cesseraient bientôt.

Castro a répondu aussi nettement sur le communisme : « *S'il se trouve des communistes dans mon gouvernement, leur influence est nulle.* » Il a également nié que son frère Raul soit communiste, comme on l'avait prétendu. Sur le plan international, il a laissé entendre que Cuba ne serait pas neutre et soutiendrait l'Occident dans tout conflit avec l'Union Soviétique.

Un symbole du passé

Dans le domaine économique, Castro a déclaré que l'intérêt de Cuba n'était pas de réduire ses importations mais de modifier l'équilibre de son commerce extérieur. Son objectif est de développer l'industrie locale et de réduire la part disproportionnée qu'occupe la production du sucre dans l'économie de l'île. A toutes les questions qui lui ont été posées sur son désir d'accueillir les investissements étrangers, il a répondu énergiquement « oui », laissant entendre qu'il continuerait à accorder aux capitaux étrangers les avantages fiscaux substantiels dont ils bénéficient depuis 1945.

Malgré l'optimisme de Castro et de son ministre des Finances, M. Lopez Fresquet, sur l'avenir économique de Cuba, les experts de Washington estiment qu'une crise est inévitable à brève échéance et qu'elle éclatera peut-être dès l'automne prochain. A cette date, les réserves en or et en dollars seront épuisées, le chômage augmentera et Castro devra prendre des mesures rigoureuses pour sauver l'économie. Selon les Américains, seule une politique d'austérité appuyée par une aide américaine pourrait rétablir la situation. Si cette aide n'est pas demandée, il appartiendra aux Etats-Unis de l'offrir. Pour le moment, en tout cas, l'administration américaine juge le gouvernement de Castro infiniment préférable à une dictature d'extrême droite ou à un régime communiste. Et après la visite spectaculaire du nouveau premier ministre, la plupart des Américains souhaitent le voir rester au pouvoir pour quelque temps. Il est devenu pour eux le symbole d'un passé idéaliste auquel ils se réfèrent constamment mais qu'ils ont rarement l'occasion de retrouver dans la réalité.

SYDNEY G. COOPER.

Des correspondants de « L'Express » dans le monde

ÉTATS-UNIS

● Une émission de T.V. américaine tournée en France déclenche la grève des techniciens.

NEW YORK. — (*De notre correspondant particulier Sydney G. Cooper.*)

LES programmes de télévision de la National Broadcasting Company ont été interrompus lundi dernier pendant trois heures en raison d'une grève-surprise des techniciens américains qui refusaient d'utiliser le premier d'une série de films tournés à Paris par le metteur en scène de la N.B.C. Dave Garroway. Motif : Dave Garroway avait utilisé, pour le tournage, des techniciens français payés en dessous des tarifs syndicaux américains. Vedette de l'émission : Brigitte Bardot.

« *Nous n'accepterons jamais cela,* a déclaré M. Tyler Byrne, président du Syndicat des employés de la Télévision. *Les techniciens étrangers acceptent des salaires de coolies et si la N.B.C. découvre qu'il est plus économique de tourner des films à l'étranger, il en résultera une augmentation du chômage chez nous.* »

La première émission de Dave Garroway comportait un plan de Brigitte Bardot déclamant des vers au sommet de la Tour Eiffel. D'autres séquences ont déjà été tournées sur les Champs-Elysées, au Lido, à la Tour d'Argent et à Saint-Germain-des-Prés — où le romancier américain Irvin Shaw a commenté devant les caméras les changements qui s'étaient produits à Saint-Germain-des-Prés depuis la dernière guerre. Mardi, les dirigeants de la N.B.C. durent remplacer des techniciens en grève pour diffuser l'émission qui avait bénéficié, ainsi, d'une publicité énorme et remporta un grand succès. Mais le conflit demeure.

● Le Mississippi en tête de la statistique des lynchages.

(*De notre correspondant particulier*)

ACCUSE d'avoir violé une femme blanche dans une voiture en panne, un noir américain de 23 ans, Mack Parker, a été enlevé samedi dernier de la prison de Poplarville (Mississippi) par un groupe d'une vingtaine d'hommes masqués

« *En entendant les hommes crier son nom dans le couloir,* a raconté son voisin de cellule, *Parker s'est caché dans la douche. Quand ils sont entrés, il leur a jeté une cuvette d'eau à la tête, mais ils se sont précipités sur lui et ont commencé à le frapper à coup de crosse et à coups de matraque. Il avait la figure en sang. Finalement, ils l'ont traîné dehors par les pieds. Sa tête cognait sur les marches de l'escalier et il hurlait sans arrêt. Par la fenêtre, nous les avons vus hisser Parker dans une voiture. Il criait et se débattait encore.* »

Le shériff de la ville et le F.B.I. estiment qu'il y a peu de chances de retrouver rapidement le corps de Parker.

Depuis 1882, 4.733 personnes ont été lynchées aux Etats-Unis, dont 3.437 noirs. Le Mississippi vient en tête avec 574 lynchages. L'année record : 1892, avec 231 victimes. La plus forte pointe de l'entre-deux-guerres : 1926, avec 30 victimes.

(A.F.D.)

MM. MAO TSÉ TOUNG ET LIOU CHAO-TCHI
Contre « le père de l'armée ».

CHINE

● Liesse populaire pour l'élection du remplaçant de Mao Tsé-Toung.

HONG-KONG. — (*D'un correspondant.*)

DES cortèges avec fanfares et drapeaux rouges se sont formés spontanément dimanche soir sur la place de la Paix-Sacrée, à Pékin, pour célébrer l'élection de M. Liou Chao-Tchi au poste de Président de la République populaire chinoise. Ces

EST-OUEST

● *Que faut-il attendre des grandes réunions diplomatiques qui débuteront le 11 mai par la rencontre de Genève au niveau des ministres des Affaires étrangères? Aneurin Bevan répond:*

IL ne faut rien espérer de spectaculaire des rencontres qui auront lieu cet été. La responsabilité en incombe davantage à l'Occident qu'à l'U.R.S.S., car rien n'indique que les hommes d'Etat occidentaux s'appliquent à élaborer une politique de paix plus positive. Certains milieux s'indignent même à la seule idée d'un changement de politique.

Le Dr Adenauer, par exemple, semble considérer que l'Occident doit continuer à renforcer tranquillement sa puissance en évitant toute initiative diplomatique. Ce fut sans aucun doute pour mettre fin à cette évolution que M. Kroutchev a adressé aux Occidentaux sa note sur Berlin.

La volonté d'aboutir

Si la situation n'était pas tragique, on pourrait sourire de l'étonnement et même de la colère manifestés par certains commentateurs devant cette initiative soviétique. M. Kroutchev disait en substance : « Discutons pour voir si nous ne pouvons pas arriver à un accord sur l'avenir de Berlin et, si vous le désirez, sur des questions plus générales. Si vous refusez, nous agirons seuls. » Il est vrai qu'il fixait pour l'aboutissement de ces négociations un délai de six mois qui pouvait passer pour un ultimatum. Mais il a précisé par la suite que ce délai n'était qu'indicatif. Il pourrait patienter plus longtemps si l'Occident engageait la discussion avec une volonté réelle d'aboutir.

Je doute cependant que les Russes soient prêts à patienter indéfiniment, surtout si les premières négociations ne font apparaître chez les Occidentaux aucun désir réel de faire des progrès. Ils risquent, dans ce cas, de négocier un traité de paix séparé avec l'Allemagne de l'Est.

Certains ont prétendu que ce serait là, de la part des Russes, un acte agressif. En aucune façon. On peut déplorer la division de l'Allemagne et regretter — je l'ai fait plusieurs fois — que les armées russes se soient avancées trop loin vers l'ouest à la fin de la dernière guerre, mais le fait est là. Et nous ne pourrons modifier cette situation que par la négociation, en renonçant à l'espoir chimérique de libérer les « Etats asservis » par la force des armes ou en fomentant des révoltes intérieures.

Une opération pacifique

Dans la situation actuelle, la Russie a parfaitement le droit de négocier un traité de paix avec l'Allemagne de l'Est. Elle n'aura pas à déplacer un seul soldat pour cela. Il lui suffira de signer un document par lequel elle transmettra tous ses pouvoirs de puissance occupante à l'Etat est-allemand, reconnaissant ainsi sa souveraineté. Cela serait une opération pacifique et sans aucune conséquence importante pour l'un ou l'autre camp.

La situation, évidemment, n'en serait pas plus satisfaisante ni plus stable. L'Allemagne resterait divisée et la ville de Berlin mutilée. Les habitants de Berlin-Ouest préféreraient cette solution — ils l'ont prouvé par leur dernier vote — à l'incorporation de leur secteur dans l'Allemagne de l'Est, mais leurs souhaits ne doivent pas nous faire oublier qu'une solution infiniment préférable consisterait à réunifier l'Allemagne et à rendre à Berlin son ancienne position de capitale.

Les Russes n'accepteront jamais la réunification de l'Allemagne si elle doit ajouter le potentiel de toute l'Allemagne à la puissance occidentale. Ils n'accepteront pas non plus que les réalisations révolutionnaires de l'Allemagne de l'Est soient remises en question.

Une froideur déplorable

Plus le temps passe, plus les positions se « gèlent » et plus la solution devient difficile. Aujourd'hui, la réunification de l'Allemagne est un objectif que certains Allemands eux-mêmes désespèrent d'atteindre. Et pourtant, la paix ne pourra être assurée en Europe que si l'on élimine ce cancer qui lui ronge le cœur.

Dans ces conditions, la froideur avec laquelle les gouvernements occidentaux ont accueilli la proposition polonaise d'une zone de limitation des armements comprenant l'ensemble de l'Allemagne, la Pologne et la Tchécoslovaquie, est proprement déplorable.

Sans doute les Polonais n'ont-ils pas inscrit la réunification de l'Allemagne dans leurs plans. Ils ont tant souffert des Allemands qu'ils considèrent la division de leur ancien ennemi comme la meilleure des garanties. Je suis convaincu qu'ils se trompent et qu'une réunification, si elle intervenait après la démilitarisation de la zone prévue par les Polonais, ne constituerait aucune menace pour la Pologne.

Cette solution résoudrait trois problèmes. Elle réglerait la question de Berlin, elle rendrait à l'Allemagne l'unité à laquelle elle a droit, et elle créerait en Europe une zone démilitarisée protégée par la garantie des grandes puissances.

Il est lamentable, si l'on songe aux rêves de désarmement général que les gouvernements prétendaient nourrir il y a quelques années seulement, de les voir considérer aujourd'hui le projet limité que je viens d'exposer comme trop ambitieux.

ANEURIN BEVAN

manifestations et la publicité que leur ont donnée la presse et la radio de Pékin ont souligné l'importance — assez inattendue — que les Chinois attachent à l'événement.

La présidence du Congrès national populaire — équivalent du Soviet Suprême soviétique — était considérée jusqu'ici comme un poste surtout honorifique. Après la démission de Mao Tsé-Toung, à l'automne dernier, on pensait généralement qu'il serait remplacé par le vieux maréchal Chu-Teh, « père de l'armée populaire », qui eût été un digne équivalent du maréchal Vorochilov, président de l'U.R.S.S. depuis plusieurs années.

Mais les dirigeants du parti et les députés chinois en ont décidé autrement. Après une bataille de coulisse de plusieurs mois, le « clan des jeunes » a réussi à l'emporter sur les partisans de Chu-Teh et à imposer la candidature de Liou Chao-Tchi.

Agé de 58 ans, Liou Chao-Tchi a fait ses premières armes comme leader syndicaliste pendant les grèves et les émeutes tragiques de 1927, notamment à Hankow. Il quitta ensuite la Chine (son nom ne figure pas dans la liste des organisateurs de la « Longue Marche »), vraisemblablement pour aller parachever à Moscou sa formation marxiste. Il revint en Chine pendant la dernière guerre et dirigea des « groupes blancs » qui opéraient à l'arrière des lignes japonaises.

Après la victoire de 1949, il devint le bras droit de Mao Tsé-Toung à la tête de l'appareil du parti et l'un des principaux théoriciens du communisme chinois.

De tous les dirigeants actuels, il est sans doute celui qui a séjourné le plus longtemps en U.R.S.S. et qui connaît le mieux les Russes. (Mao Tsé-Toung n'a pratiquement jamais quitté la Chine et Chou En-Lai est plutôt de formation occidentale.)

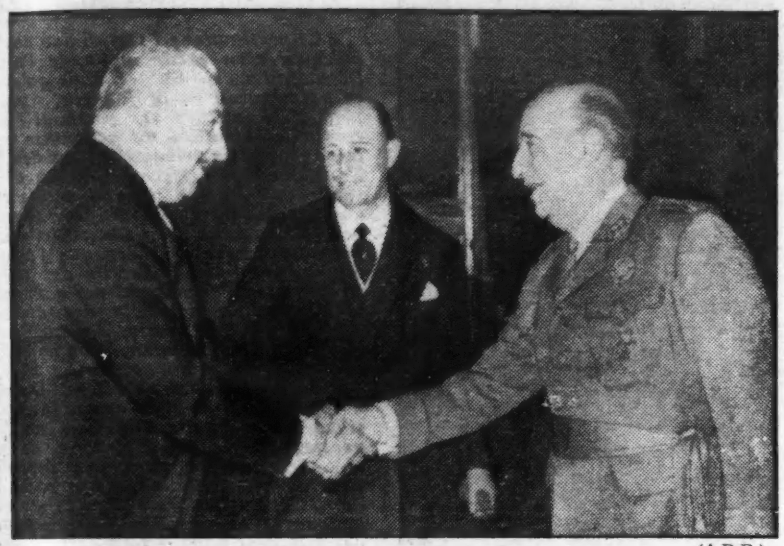
ESPAGNE

● Le « maire » de Paris célèbre l'identité des régimes français et franquiste.

MADRID. — (*D'un correspondant particulier.*)

DEPUIS la naissance de la Vᵉ République, la presse espagnole a souvent fait état d'une identité entre les principes du gouvernement franquiste et ceux de l'actuel gouvernement français. Pour la première fois, cette affirmation vient de trouver un écho du côté français.

Accueillie avec la plus grande joie dans les milieux officiels espagnols, cette déclaration a été reproduite par toute la presse.



(A.D.P.)

LE DR DEVRAIGNE ET LE GÉNÉRAL FRANCO
« Des hommes identiques. »

Au cours d'une visite officielle à Madrid, quatre membres du Conseil municipal de Paris — son président, M. Pierre Devraigne, et MM. Jacques Féron, Pierre Ruais et Champetier de Ribes — se sont vu décorer de l'Ordre d'Isabelle la Catholique. A cette occasion, le ministre de l'Intérieur espagnol, M. Camilo Alonso, a exalté « *l'étroite amitié qui unit les actuels gouvernements français et espagnol, après une longue période d'incompréhension* ».

M. Pierre Devraigne lui a répondu :

« *Nous vivons des heures historiques. Si la France et l'Espagne ne s'unissent pas dès maintenant, l'avenir de l'Occident pourrait être compromis. Mais à partir du moment où l'on trouve dans le gouvernement de votre pays des hommes comme vous-même et comme votre ministre des Affaires étrangères, M. Castiella, et où, de l'autre côté des Pyrénées, se trouvent des hommes identiques dans le gouvernement français, non seulement l'amitié franco-espagnole est en bonne voie, mais on peut dire qu'elle est déjà réalisée.* »

U. R. S. S.

● Le compte rendu officiel du XXIᵉ Congrès contient un inédit : la confession de Sabourov.

MOSCOU. — (*De notre correspondant particulier Philippe Tusince.*)

LE compte rendu sténographique des débats du XXIᵉ Congrès du P.C. de l'U.R.S.S., qui s'était tenu au mois de janvier dernier, vient d'être publié à Moscou en deux gros volumes de 600 pages. La principale nouveauté de ce texte, par rapport aux comptes rendus déjà publiés par la presse, est la confession complète de M. Sabourov, ancien membre du Præsidium du Comité central, qui expie aujourd'hui à la tête d'une usine de la Volga les fautes politiques que lui avait reprochées à la tribune du Congrès M. Spiridinov, secrétaire de la section de Léningrad.

« *Dans les années 1956-57,* raconte M. Sabourov, *les discussions au sein du Præsidium étaient si vives que les décisions devaient très souvent être reportées à une date ultérieure. Malenkov et les autres s'opposaient notamment au développement de l'aide économique non seulement aux pays sous-développés, mais même aux pays frères du camp socialiste.*

« *Ils se conduisaient comme des gens aveuglés par un cercle de préoccupations étroitement nationales.* »

Sabourov reconnaît que sa grande faute a été de soutenir le groupe anti-parti pendant les séances dramatiques de la première quinzaine de juin 1957, lorsque celui-ci cherchait à obtenir le limogeage de M. Kroutchev. Mais il affirme qu'au plenum du Comité central qui suivit, il suivit les bons conseils de Mikoyan et Kiritchenko, qui représentaient la « partie saine » du Præsidium, et dénonça ses erreurs devant ses pairs :

« *La confession honnête de ma faute,* conclut Sabourov, *me donne l'espoir que les délégués du XXIᵉ Congrès sauront me pardonner et me donner la possibilité de continuer à travailler à la construction du communisme.* »

Lu dans la presse étrangère

● Depuis 1949, un décret du Vatican excommuniait tout catholique romain qui donnerait son vote aux communistes. « Time Magazine » révèle que pour combattre le leader sicilien Silvio Malazzo, qui a mis sur pied une alliance démocrate-chrétienne-communiste-socialiste et fasciste, le cardinal de Sicile a fait appel au Vatican. Résultat : la loi de 1919 a été modifiée de la façon suivante : « Il est interdit aux catholiques de donner leurs votes aux partis ou aux candidats qui, bien qu'ils ne professent pas de principes contraires à la doctrine catholique, s'unissent néanmoins avec les communistes et favorisent ainsi leur action. »

● L'hebdomadaire américain « Newsweek » publie un rapport scientifique sur la surpopulation qui menace le globe. Le remède à ce grave problème ne peut être que la fameuse pilule qui provoque une stérilité temporaire. On sait maintenant qu'il faudra attendre encore vingt ans pour connaître ses effets à long terme et autoriser sa mise en circulation. D'ici là, plus d'un milliard d'enfants seront nés...

● Selon Arnold Gingrich, directeur du magazine américain « Esquire », « la France — leader du monde en matière de mœurs (bonnes ou mauvaises) — sera influencée par l'austérité du Président Charles de Gaulle, qui jouera le rôle d'une nouvelle reine Victoria, et les bonnes mœurs seront de nouveau à la mode. D'ailleurs, dit-il, l'ère du sexe en littérature est terminée. Personne ne désire ce qu'on obtient trop facilement. En Amérique, le public demandera des romans pudiques tout comme il a délaissé les voitures fastueuses pour les petites voitures. »

● Le seul journal « libre » du Tibet, le « Tibetan Mirror », est passé en fraude à travers les montagnes du Tibet depuis qu'il a été interdit par les communistes en 1956. Les lamas le font circuler de monastère en monastère. On peut y lire l'histoire de la lutte contre les oppresseurs chinois en bandes dessinées. Exemple : un ministre tibétain considéré comme traître acceptant de l'argent des mains d'un soldat chinois, tandis qu'un autre soldat tenant d'une main un revolver et de l'autre des menottes, symbolise son destin futur

● Le « News Chronicle » annonce que « Les Contes de Noël », de Charles Dickens, vont être portés à l'écran sous la forme d'un dessin animé de long métrage. C'est le dramaturge Christopher Fry qui en réalisera l'adaptation. Ronald Searle, le célèbre dessinateur humoristique, dessinera les personnages auxquels deux grands acteurs britanniques, sir Alec Guinness et sir John Gielgud, prêteront leur voix. On prévoit déjà un aussi grand succès que « Blanche-Neige ».

● Le dixième anniversaire du blocus de Berlin sera commémoré le 12 mai par un timbre spécial publié par « The Observer », dont le dessin symbolise le pont aérien qui permit de faire parvenir 2.500.000 tonnes d'approvisionnement à la capitale pendant les onze mois du siège.

jack Romoli

EXCLUSIVITES MASCULINES

COSTUMES LÉGERS

ALPAGE, SHANTUNG, LAINE et SOIE

38, av. Victor-Hugo - POI. 36-72

GUINÉE

Sekou Touré parle

● *A Conakry, deuxième étape de son voyage africain (1), l'envoyé spécial de « L'Express » Claude Krief a eu une longue conversation avec le président de la République Guinéenne, M. Sekou Touré.*

« POURQUOI avez-vous choisi le « non » ? M. Sekou Touré, président de la République de Guinée, me reçoit à Conakry, sa capitale, dans son bureau de travail, au premier étage de l'ancien Palais des gouverneurs, puis des hauts-commissaires français, devenu aujourd'hui le siège du gouvernement de la Guinée indépendante. Sous les fenêtres on aperçoit, au-delà d'un admirable boulevard bordé de cocotiers, de fromagers, de flamboyants, l'océan et les îles de Loos toutes roses de la bauxite que l'on exploite à ciel ouvert.

— *Le référendum ? Comme c'est loin... D'abord ce n'est pas moi, Sekou Touré, qui ai répondu « non » mais notre parti, nos organisations politiques ou syndicales. Les raisons ? Elles ont été clairement exposées, à l'époque, dans nos discours, nos résolutions.*

« Nous voulions surtout le maintien de l'unité africaine. Toutes nos propositions, nos suggestions sont restées lettre morte : réunion des vice-présidents de conseil africains et des autorités françaises, référendum proprement africain qui aurait permis aux populations de se prononcer souverainement pour ou contre l'unité africaine...

« Le gouvernement français n'a tenu aucun compte des principes essentiels affirmés avec plus ou moins de force par tous les partis africains. Nous avons préféré l'indépendance à une situation équivoque, incompatible avec notre dignité.

« Mais nous avons été clairs. Nous avons dit « non ». Pas contre la France mais contre la balkanisation, contre ce que les textes contiennent de dangereux pour l'avenir de l'Afrique. Nous avons immédiatement souhaité bénéficier de l'article 88 de la Constitution française qui prévoit des accords d'association, nous avons demandé à la France de nous parrainer à l'O.N.U....

« Le gouvernement français n'a pas cru bon de devoir donner à ce moment à nos rapports la qualité et la nature que nous souhaitions... »

D'abord des Africains

Pendant quelques instants M. Sekou Touré semble évoquer des souvenirs maussades. Les premières semaines de l'indépendance guinéenne n'ont pas été faciles. Aux notes de Sekou Touré, la France répondait sur papier sans en-tête, sans signature ou par de simples accusés de réception. On déroutait un bateau de riz destiné à la Guinée. On bloquait à Dakar des professeurs français engagés par le gouvernement guinéen. A Conakry on assistait à des scènes pénibles. Le palais était vidé de ses meubles, le téléphone même arraché. Le préposé au coffre « oubliait » de donner le chiffre. Certaines administrations passées aux Guinéens se retrouvaient sans archives...

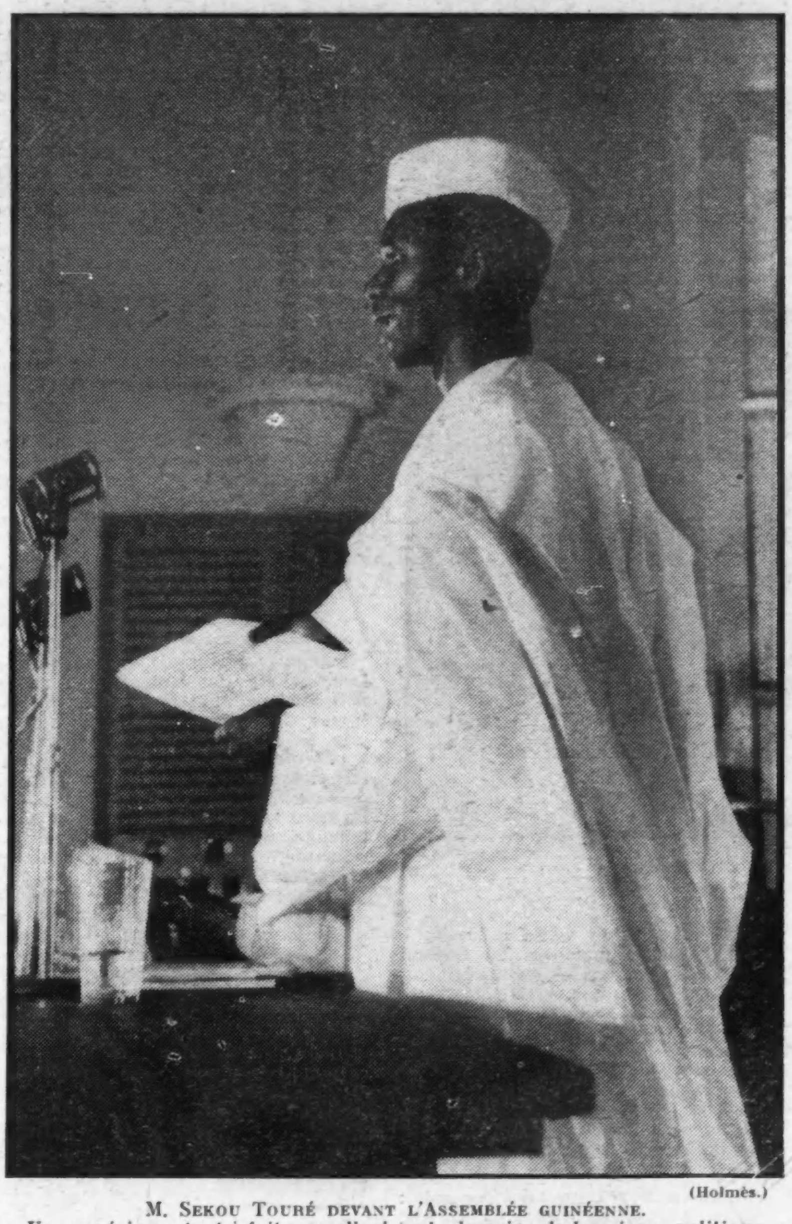
« Pariait-on sur l'effondrement de la Guinée ? Sur l'anarchie, sur une reconquête ? Nous n'étions même pas sûrs de rester dans la zone franc. D'où, pour survivre, les accords que nous avons passés avec l'Est, que nous passerons avec quiconque dans l'intérêt de notre pays...

« La France, depuis, n'a pas défini les modalités de l'association prévue à l'article 88. C'est maintenant du passé. Nous restons prêts cependant à appliquer de la manière la plus large les accords signés, à Paris, au mois de janvier, et cela sur tous les plans techniques et culturels. »

— On vous reproche d'être un marxiste orthodoxe et de tendre à faire de la Guinée la première démocratie populaire africaine. Est-ce exact ?

— *C'est d'abord à vous de voir ce qui se passe ici. Vous pouvez aller partout, interroger qui vous voudrez... mais je n'éluderai pas votre question,* me répond Sekou Touré en souriant. D'un geste large il porte la main à son front, comme pour essuyer une imperceptible gouttelette de sueur, agitant un instant le boubou blanc dont il est revêtu. Puis s'appuyant des deux avant-bras sur son bureau, il enchaîne :

« Nous sommes d'abord des Africains. Personne n'a encore compris ou voulu comprendre ce que cela veut dire. L'apport humain ou politique des autres peuples du monde, des autres cultures n'est pour nous qu'un facteur, qu'un complément, qu'un moyen, ce n'est ni une fin ni un modèle. Il nous faut choisir dans toutes les autres expériences humaines, qu'elles soient françaises ou chinoises, américaines ou russes, ce qui peut être adapté à nos propres réalités, ce qui permettra de les épanouir, de révéler l'homme africain dans tous les domaines.



(Holmès.)

M. SEKOU TOURÉ DEVANT L'ASSEMBLÉE GUINÉENNE.
« Une expérience tout à fait nouvelle dans le domaine de la science politique. »

« Le marxisme, comme le cartésianisme, ce sont pour nous des procédés d'analyse, des méthodes d'action. Nous n'avons pas à copier mais à utiliser ce qui nous paraît bon pour le développement, la promotion totale de l'Afrique dans une voie qui lui soit propre. Or qu'est-ce que l'Afrique ? Un pays où 85 à 90 % de la population est paysanne, où il existe de profonds sentiments communautaires, où la propriété privée existe rarement en tant que telle, où la solidarité vivante caractérise les rapports humains. Il n'y a pas à proprement parler de « lutte de classes »...

« Cela ne veut pas dire qu'il n'y ait pas d'oppositions internes. D'abord dans les structures économiques, sociales, politiques, psychologiques héritées de la colonisation. L'économie moderne par exemple est plaquée sur l'Afrique. L'indépendance politique est justement le moyen qui nous permettra de faire disparaître ces hiatus. Et si l'évolution, le progrès eux-mêmes risquent de faire apparaître de nouvelles contradictions, c'est le rôle des dirigeants de les prévoir et de les faire disparaître dans l'intérêt de la nation entière, de la révolution entreprise.

Une expérience nouvelle

« Voyez-vous, si nous réussissons, et nous voulons réussir, c'est que l'Afrique aura fait la preuve de sa capacité à s'intégrer dans la vie universelle et moderne en apportant au monde une expérience tout à fait nouvelle dans le domaine de la science politique. L'Afrique peut apporter au monde un nouvel humanisme social, l'exemple d'une promotion radicale, en faisant l'économie des soubresauts sanglants de la lutte des classes, des dictatures, bref de la route difficile par laquelle passera ou est déjà passée une partie de l'humanité... »

La main de Sekou Touré glisse sur l'épaisse vitre qui recouvre son bureau. Sous ses yeux une reproduction d'une sculpture africaine, une tête d'ivoire ciselé rendue célèbre par Malraux qui l'a fait figurer dans son Musée imaginaire. Il reprend :

« Oui, bien sûr, il ne faut pas fermer les yeux sur les premiers risques de « cristallisation » de la société africaine, du moins de certaines de ses couches. D'abord les élites risquent d'être déracinées, d'être arrachées de leur milieu d'origine. Le régime colonial a créé ses privilégiés parmi les Africains eux-mêmes ; c'est, du reste, de cette façon qu'il a réussi aussi à se maintenir. On peut craindre parallèlement la formation d'une bourgeoisie, de ce que l'on pourrait appeler un néo-féodalisme des évolués, des possédants.

« C'est le danger le plus grave. Il consisterait politiquement à confisquer l'indépendance qui appartient à tout le peuple au bénéfice de quelques-uns, hommes politiques, fonctionnaires, cadres, privilégiés du commerce ou de l'agriculture. On aboutirait alors à une substitution de domination, une dictature ou un paternalisme noirs. La révolution devrait alors reprendre un jour, sanglante...

« C'est contre cela que nous luttons. En nous appuyant sur tout le peuple, sur les paysans, sur les plus démunis. Les dirigeants d'un pays évolué peuvent tromper leurs administrés. Le degré du niveau de vie, les contradictions d'intérêts des différentes couches, des classes donnent à ces dirigeants une large marge de sécurité. Mais ici aucun dirigeant africain ne pourra tromper longtemps son peuple, même en usant de la force, de la dictature. Il y a trop de besoins urgents, trop d'aspirations. La lutte anticoloniale a fait naître trop d'espoirs.

« Actuellement nous disposons d'un large crédit. C'est le fruit de treize années de lutte et d'efforts. Il nous faut maintenir ce crédit intact et si possible l'accroître. Comment ? En ne reniant aucune promesse, en ne détournant du peuple aucun des bénéfices réels qu'il attend de sa libération, de l'indépendance. Nous voulons surtout que le peuple soit le véritable moteur de sa propre révolution, qu'il la sente sienne : nous l'associons pleinement à toutes nos décisions.

« Il y a en Guinée 4.123 conseils de village élus et ayant la charge réelle des intérêts communaux, il y a 25 conseils de circonscription également élus au suffrage universel. Tous les problèmes, toutes les options sont publiquement débattus. Nous voulons que chacun se sente responsable réellement de l'évolution du pays, de toute l'évolution.

Le parti unique

« Le parti unique ? Oui, si l'on veut, puisqu'il n'en existe qu'un, le Parti Démocratique de Guinée. Mais qu'est-ce qui séparait en profondeur, sur le plan africain, tous nos partis si l'on écarte les rivalités de personnes ou les oppositions tribales et raciales ? Nous avons été les premiers à dissoudre en Guinée, il y a plusieurs années, au sein du R.D.A., les regroupements raciaux, religieux ou tribaux pour ne laisser subsister que l'association politique. L'identité des vues au moment de l'indépendance a amené la disparition naturelle des autres partis dont, du reste, les anciens leaders siègent maintenant au gouvernement.

« Sur quelles bases existerait-il une « opposition » de style européen classique quand l'unité s'est faite sur la nécessité de la décolonisation, de la reconversion des structures archaïques ou d'exploitation, de la révolution ? Sur quelles bases sociales, sociologiques ? Sur quelles forces positives ? Il peut y avoir tout au plus des divergences sur le rythme, les moyens mais non sur les buts, au niveau des masses.

« Là justement il y a le parti où toutes les positions, tous les intérêts se confrontent. C'est pour cela que le parti a la prééminence absolue sur le gouvernement. Le gouvernement codifie, met en forme les décisions, veille à leur application mais c'est le parti qui dirige en prise directe, à tous les échelons, avec le peuple. Pour nous la meilleure forme de décolonisation, cela a été d'inverser le circuit de l'autorité du sommet à la base.

« Dans les pays européens, ceux-là mêmes où existent plusieurs partis, il n'y a pas de contacts aussi étroits avec le peuple. La démocratie n'apparaît souvent qu'en période électorale et toutes les décisions sont entre les mains de spécialistes, de groupes d'intérêts, de lobbies qui agissent souvent contre la volonté et les vrais intérêts des masses.

Le « travail forcé »

« Nous voulons de plus que le peuple soit l'acteur de sa révolution, non l'objet. On a parlé d'une manière mal-

(Suite page 25.)

(1) Voir « L'Express » du 16 avril.

PRÉFÉREZ TOUJOURS UN GRAND TAILLEUR
GENTLEY
"Sur mesures"
COSTUME
tissus anglais
50.000 f.
"Prêt à porter"
VESTES sport
14.900 f.
PANTALONS
Tergal 7.800 f.
20, AV. FRANKLIN-ROOSEVELT
ELY. 46-58
OUVERT Samedi 2 MAI

Supplément 8 pages pratique

MADAME EXPRESS

Cette semaine

Madame Express a vu:

● ***Une pâte à détacher*** très pratique qui ne dissout pas les taches chimiquement mais les enlève par absorption. On « masse » la tache avec le « K2 r », on laisse sécher ; la pâte se transforme en poudre blanche, on brosse, c'est fini — et il n'y a vraiment pas d'auréole. Le « K2 r » peut s'employer même sur les papiers peints et les tapis, mais jamais sur la rayonne, les étoffes imperméabilisées, le cuir et le daim. (En vente au Printemps et chez les marchands de couleurs : 300 francs le tube.)

● ***La place d'un village provençal*** avec sa fontaine, ses érables, les façades colorées de ses maisons, reconstituée dans un grand magasin parisien. Pour fêter le centenaire de « Mireille » (Frédéric Mistral achevait son œuvre au printemps 1859) la Provence a envoyé ses produits traditionnels et modernes, de la céramique aux corn-flakes marseillais. Un des plus jolis stands : celui des balais multicolores de Courthézon, à partir de 450 fr. (« Au pays de Mireille », au Louvre, jusqu'au 31 mai.)

Attention

● Le « Service-Vacances » de Madame Express, qui est à votre disposition depuis un mois, est actuellement en pleine expansion. N'attendez pas la dernière minute pour organiser votre départ : nous pouvons vous rendre service, nous ne pouvons pas faire des miracles. Posez-nous dès maintenant les questions qui vous préoccupent en écrivant à : Madame Express « Service-Vacances », 29, rue de Marignan. (Préciser le numéro d'abonnement ou joindre un chèque de 5.000 francs pour le montant de l'abonnement. C.C.P. 73-78-19.)

● ***Une « tondeuse de nuit »*** pour ceux qui ont la chance de posséder des pelouses et envie de passer quelques soirées de printemps à tondre leur gazon ! Cet accessoire pour heureux propriétaire est équipé d'un petit moteur à essence et de deux phares éclairant à dix mètres. (La Luciole, au B.H.V., 69.000 fr.)

● ***Le Guide Emer*** (édition 1959-60) où sont rassemblées les adresses des antiquaires, brocanteurs, galeries et librairies d'art en France et en Europe. Madame Express a eu l'occasion de « tester » ce guide sur un département qu'elle connaît bien. Elle a constaté que même des brocanteurs « hors des sentiers battus » (et chez qui on fait souvent de vraies trouvailles) sont cités. (Guide de l'Antiquaire et de l'Amateur d'Art, 10, rue Saint-Louis-en-l'Ile, Paris-5e ; 1.450 francs sur place ou 1.600 fr. franco.)

● ***Des «poupées a peindre»*** Ce sont de petits mannequins stylisés (12 cm. de hauteur environ) en cellulose blanche comprimée, vendus avec des bras de carton que l'on peut coller. Les enfants les décorent et les « habillent » selon leur inspiration et peuvent même en faire collection (145 fr. pièce ou 1.200 fr. la boîte de dix. Librairie des Méthodes Actives, 6 bis, rue de l'Abbaye, Paris-6e).

Qui est-ce ?
Et qui êtes-vous ?
(Voir pp. IV, V et VI.)

(A. P.)

● ***La directrice*** du centre psycho-pédagogique avec lequel elle a pris accord et qui fait passer des tests aux enfants en difficulté scolaire ou psychologique. Elle lui a précisé que le Centre resterait ouvert pendant tous les congés scolaires du mois de mai, sauf les dimanches. Il suffit de téléphoner pour prendre rendez-vous à EUR. 39-49.

● ***Un lait de beauté*** à utiliser le matin avant de se maquiller. Le principe : hydrater et nourrir la peau dans la journée, mais également faire tenir le maquillage. La peau, absorbant le lait, ne « mange » pas le fond de teint ou la crème de base. A l'usage il s'est révélé efficace sur ce deuxième point, mais Madame Express ne peut savoir, en quelques jours, s'il a réellement des effets miraculeux sur la douceur et la fraîcheur du teint. (Total Skin Milk d'Harriett Hubbard Ayer : 1.400 fr.)

CRÉATION
BRUNSWICK-SPORT
62, BOUL. DE STRASBOURG
Grand parking dans l'immeuble
Catalogue gratuit

Viley
HABILLEMENT MASCULIN
EXCLUSIVITÉS
Importés d'Italie
Vestons - Pantalons
Bonneterie
Polos fil
Imperméables
Nylon, Tergal
Chemises luxe
etc...
25 RUE LA BOÉTIE
(Angle Miromesnil)

IMPERIAL PRESENTE
le mitoufle

LIBRE ★ SVELTE
GAINEE JUSQU'A LA TAILLE AVEC
le mitoufle
SLIP MOUSSE HELANCA
BAS ULTRA-FINS 11 DENIERS/2
SOLIDITE PAR DOUBLE TISSAGE
REMMAILLAGE TRES FACILE
En vente dans toute la France. Pats : 1.133584/584.808

ASSURANCES

Les « deux-roues »

Deux sortes de contrat.

L'ASSURANCE est obligatoire pour tous les véhicules à moteur depuis le 1er avril. Cette décision n'a pas posé de problèmes aux automobilistes, plus de 95 % des voitures étant déjà assurées. Mais beaucoup de propriétaires de « deux-roues » se sont inquiétés : « Comment paieraient-ils la prime ? » Sur sept millions de véhicules à deux roues (vélomoteurs, scooters, motos) qui circulent en France, près de deux millions n'avaient encore souscrit aucune assurance ; or, les revenus des usagers de « deux-roues » sont souvent modestes. C'est justement pour cette raison que le gouvernement a déclaré l'assurance obligatoire. Si l'on cause un accident et que l'on dispose de forts revenus, on peut assumer la responsabilité souvent très lourde d'une indemnité. Si l'on dispose de revenus faibles, le paiement de « dommages et intérêts » représente toujours une catastrophe.

Deux sortes de contrats peuvent être souscrits par les « deux-roues » :

1) Le contrat d'assurance de responsabilité civile, c'est-à-dire « au tiers », qui prévoit une garantie jusqu'à concurrence de 50 millions si la responsabilité de l'assuré à l'égard d'une victime est prouvée ;

2) Un contrat similaire, mais dont la prime est un peu moins élevée, donne la même garantie à l'assuré, mais ne protège pas les personnes transportées. Ce contrat est intéressant pour les vélomoteurs sur lesquels il est interdit de transporter des « passagers ». L'infraction à cette loi est d'ailleurs punie d'une amende de 10.000 francs à 5 millions et même de 10 jours à 6 mois de prison !

En six zones

La France a été séparée en six zones (plus ou moins peuplées) ; plus la zone est habitée, plus la prime est élevée (...et plus les risques d'accidents sont grands). Paris est donc la région la plus « chère » de France.

Voici quelques montants de primes pour « deux roues » :

- PROVINCE (région assez peu habitée) : 2.600 fr. par an + 10,75 % d'impôts pour les véhicules de moins de 50 cc ; 3.100 fr. + 10,75 % pour les véhicules modèle « sport ».
- PARIS : 4.400 fr. + 10,75 % (véhicules de moins de 50 cc) ; 5.300 fr. + 10,75 % (modèle « sport »).

Ces prix ne comprennent pas le risque « personnes transportées ». Dans les deux cas, une surprime de 10 % accorde une garantie illimitée (au-delà de 50 millions éventuellement) et une surprime de 20 % assure les personnes transportées.

Pour ceux qui sont déjà en relations avec une compagnie d'assurances, le problème est simple : il suffit de demander à votre assureur de vous envoyer quelqu'un, voire de régler le problème par lettre ou par téléphone. Pour ceux — et c'est le cas d'un grand nombre d'utilisateurs de « deux-roues » — qui n'ont aucune sorte d'assurance, deux solutions : 1) demander à un parent, un ami, un employeur, l'adresse de sa compagnie et solliciter de cette compagnie l'envoi d'un courtier ; 2) ouvrir l'annuaire de votre région et choisir l'une des compagnies « d'assurances générales » qui y figurent.

Les compagnies d'assurances ont montré devant la nouvelle loi un enthousiasme tout relatif. Déranger un courtier, établir des polices pour d'aussi faibles primes... Mais elles sont tenues de signer des contrats aux propriétaires de « deux-roues ». Si un différend s'élève entre un postulant à l'assurance et une compagnie (sur le montant de la prime, l'évaluation des risques, etc.), le « candidat-assuré » peut s'adresser au « Bureau central de tarification », 37, avenue de l'Opéra, Paris. Cet organisme examinera son cas et fixera les conditions dans lesquelles la compagnie lui signera son contrat.

FLORALIES

Pitié pour les fleurs

Quelques conseils de spécialiste pour faire mentir Ronsard.

LA célèbre voûte du Palais de la Défense abrite depuis une semaine la plus extraordinaire exposition qui soit : les Floralies internationales, dont rien ne saurait décrire la magnificence.

L'horticulture française y est à l'honneur. En pleine expansion, faisant un chiffre d'affaires annuel de 100 milliards environ, elle fait vivre 110.000 personnes et exporte tous les ans 50.000 quintaux de fleurs représentant plus de 2 milliards de francs.

A l'intention de ceux qui succomberont à la tentation de fleurir leur appartement après leur visite aux Floralies, Mme Express a demandé conseil à un spécialiste, Mme Renée Jean-Claude, célèbre à Paris pour ses compositions florales, sur les soins à leur apporter.

Avez-vous les doigts verts ?

Les Anglais prétendent que les personnes qui ont « the green finger » non seulement aiment les plantes, mais comprennent instinctivement leurs besoins et savent comment les conserver heureuses longtemps.

Que celles qui n'ont pas les « doigts verts » se rassurent, l'observation leur sera d'un grand prix dans le délicat commerce qu'elles entretiendront avec les plantes et les fleurs.

Les plantes vertes ou fleuries

Quelques règles générales concernant les soins des plantes :

- PLACEZ toujours vos plantes à l'abri des courants d'air, mais évitez la proximité d'une source de chaleur. Les brusques changements de température leur sont néfastes.

(Y. Colleau.)

TROIS...

Equipez les radiateurs de saturateurs, afin d'humidifier l'air en hiver.

- LAISSEZ une fois pour toutes la plante à l'endroit qui semble lui convenir. Elle a un grand besoin de calme et craint les changements d'ambiance qui l'empêchent de s'accoutumer à son milieu.
- ACHETEZ de préférence des plantes jeunes que vous ferez croître et qui s'accommoderont plus facilement à votre appartement que des plantes adultes.
- ARROSEZ vos plantes avec de l'eau à la température de la pièce. L'eau glacée leur fait du mal.
- EVITEZ aussi bien les noyades que la sécheresse. L'arrosage est la question essentielle, c'est lui qui régularise l'assimilation de la nourriture que la plante prend dans la terre.

RECETTES

CORDON BLANC

Surprises

250 gr. de farine. — 2 œufs. — 1 paquet de levure. — 1/2 tasse de crème (crème de lait bouilli ou crème fraîche). — Sel. — 1 tasse de sucre (selon les cas).
Préparation : 15 minutes. Cuisson : 10 minutes environ.

Ce plat peut se servir chaud, tiède, refroidi ou rassis, au dessert, au goûter ou aux repas.

Vous faites une pâte avec la farine, les œufs, la levure, la crème, plus ou moins de sel ou de sucre, selon les cas. Vous l'étendez au rouleau. Vous pouvez :

1) Couper des carrés très minces que vous mettez frire à l'huile bouillante. Dès qu'ils sont dorés, vous les sortez, vous les égouttez et vous les saupoudrez de sucre.

2) Couper des carrés très minces sur lesquels vous mettez un peu de confiture, ou de crème, ou de fromage râpé, ou de jambon, ou de hachis, ou un morceau de fruit. Vous recouvrez avec un autre carré. Puis vous mouillez les bords pour bien souder les deux ensemble. Vous jetez dans la friture bouillante.

CORDON BLEU

Crêpes fourrées

Pâte à crêpes. — 250 gr. de farine. — 2 œufs. — 1/2 litre de lait coupé d'eau (ou de l'eau seule). — 1 cuillerée à bouche d'huile. — 1 demi-cuillerée à café de sel. — Un peu d'huile (ou de graisse). — Une béchamel épaisse. — 100 gr. de crevettes décortiquées (ou bien trois tranches de jambon). — 150 gr. de champignons. — 50 gr. de gruyère râpé. — 50 gr. de beurre. — Un peu de noix muscade râpée. — Sel.
Préparation : 30 minutes. Cuisson : environ 45 minutes.

Vous faites une pâte à crêpes. Dans une terrine, vous mettez la farine et au milieu vous creusez une fontaine.

Vous battez les œufs, le lait coupé, l'huile, le sel. Puis vous versez ce mélange dans la fontaine et peu à peu vous incorporez la farine. Vous devez obtenir une pâte lisse et assez liquide. Vous la laissez reposer deux ou trois heures. Au bout de ce temps, si elle a trop épaissi, vous l'éclaircissez avec de l'eau.

Vous faites chauffer un peu d'huile dans la poêle. Quand elle fume, vous y jetez une demi-poche de pâte (ou moins), afin d'avoir des crêpes très fines. Vous faites sauter la crêpe et vous la retournez dès qu'elle est dorée d'un côté.

D'autre part, vous avez préparé une béchamel épaisse parfumée à la noix muscade. Vous incorporez à la moitié de cette sauce les crevettes (ou le jambon coupé en petits morceaux) et les champignons. Vous mettez un peu de ce mélange sur chaque crêpe, vous la roulez et vous l'alignez avec les autres sur un plat à gratin.

Vous éclaircissez votre béchamel avec un peu d'eau chaude, vous vérifiez l'assaisonnement et vous la versez sur les crêpes. Vous saupoudrez le tout de gruyère râpé, vous parsemez quelques noisettes de beurre et vous mettez à four moyen pendant environ 15 minutes.

SUZANNE ET HENRIETTE.

● Remplissez d'eau deux fois l'espace compris entre la surface de la terre et le bord du pot, ceci pour toutes les fougères, capillaires, ptéris, etc.

● Posez le pot sur une soucoupe ou dans un cache-pot destiné à recevoir l'excédent d'eau qui servira de réserve dans laquelle la plante se désaltérera dans la journée.

● Baignez les plantes genre fougères une fois par semaine, l'eau devant recouvrir la partie supérieure du pot. Retirez la plante de l'eau lorsque les bulles d'air qui s'échappent de la terre n'apparaîtront plus. C'est-à-dire deux ou trois minutes après l'immersion. Un bain prolongé est nuisible.

● Augmentez l'arrosage des philodendrons, caoutchoucs, cissus, cocos, clivias, etc, pendant la saison chaude ou lorsque le chauffage central est allumé.

● Organisez les besoins d'eau des plantes en posant le pot sur une coupe garnie de cailloux et d'eau, ceci pour éviter que le fond

(Y. Colleau.)
...BOUQUETS

du pot trempe dans l'eau, l'ascension du liquide par capillarité serait alors trop dense.

Seules les plantes à bulbe aiment reposer directement dans un récipient contenant de l'eau (jacinthes).

● Tournez la plante deux fois par semaine de façon que chaque face bénéficie des bienfaits de la lumière, mais attention au soleil qui, dans certains cas (hortensias, bégonias, etc.) est néfaste.

● Nettoyez les feuilles toutes les semaines, c'est par elles que la plante respire et la poussière qui s'y accumule est sa plus grande ennemie.

Lorsque les feuilles sont larges : les essuyer avec un chiffon très doux pour enlever la poussière (voire les brosser avec une brosse d'enfant), puis les laver légèrement avec un coton humidifié avec de l'eau à la température de la pièce.

Les frondaisons très fines : tremper le feuillage une fois par semaine en le remuant dans l'eau quelques minutes.

Des études très poussées ont été faites concernant la croissance des plantes sous la lumière artificielle. Il en résulte qu'en cas d'insuffisance de lumière naturelle, un apport d'éclairage fluorescent facilite le développement de la plante.

Les fleurs coupées

Comment soigner les fleurs coupées pour les conserver longtemps, l'art des bouquets, voici ce que nous allons étudier. D'abord les soins :

● Disposez les fleurs dans un vase à l'endroit même où il doit être posé et non pas à la cuisine, ce qui oblige à le transporter en risquant d'abîmer les fleurs, et en tout cas à recommencer le travail.

Servez-vous d'un sécateur ou de ciseaux à fleurs et munissez-vous d'un grand papier ou d'un plateau, ou mieux : d'une corbeille plate pour y jeter les déchets.

● Choisissez un récipient approprié au genre de fleurs et à leur destination (la forme du vase importe plus que sa matière).

● Enlevez toutes les feuilles en surnombre qui macèrent, se décomposent et corrompent l'eau à la base de la tige.

● Renouvelez l'eau chaque jour, car elle est contaminée par les microbes.

● Pensez à laver le vase à chaque changement d'eau, brossez si possible les parois avant de le rincer.

● Trempez aux 2/3 de la hauteur de la tige toutes les fleurs ; seuls les arums, les glaïeuls et les orchidées peuvent être plongés dans moins d'eau.

...QUI NE MEURENT PAS. (Y. Colleau.)

● Ecrasez les tiges ligneuses (lilas, boules de neige, chrysanthèmes) sur une hauteur de 2 à 3 centimètres, afin que les fibres plongent abondamment dans l'eau.

● Sectionnez les tiges des roses en biseau et débarrassez la partie de la tige trempant dans l'eau de ses feuilles et épines.

● Incisez en quatre les tiges poilues (roses de Noël, anémones, arums) toujours pour augmenter la surface d'aspiration de l'eau qui doit monter dans la tige. Evitez pour cette même raison que les bouts de tiges touchent le fond du vase.

● Mettez des glaçons dans l'eau des vases, en particulier des roses, en période de forte chaleur.

● Plongez les tiges des popies (variété de coquelicots) et des mimosas dans l'eau chaude pendant cinq minutes (50 degrés) avant de les mettre dans de l'eau fraîche. Ces fleurs se conserveront plus longtemps.

● Trempez également les tiges des narcisses et des jonquilles sur un tiers de la hauteur. Quand l'eau a tiédi, coupez la partie qui a été immergée et mettez les fleurs dans un vase d'eau fraîche.

Et quel que soit le bouquet que vous voulez composer :

● Disposez toujours les fleurs une à une dans leur récipient et évitez l'emploi de l'asparagus qui n'apporte rien dans un bouquet.

Bouquets de soie

Le préjugé qui condamnait les fleurs artificielles est en train de disparaître. Dans le cadre des Floralies, Line Vautrin présente une exposition de bouquets composés par Frantz Boechler avec des fleurs en soie de Fromentin. (Voir photo ci-dessous.)

Ces fleurs en soie n'ont « d'artificiel » que le nom, car elles ne cherchent pas à copier la nature, mais plutôt à l'interpréter à la manière des peintres impressionnistes.

Créées il y a près d'un siècle par une Parisienne aux doigts de fée, Mme Fromentin, ces fleurs de soie composent des bouquets d'un grand raffinement décoratif.

A noter : l'excellente idée qui consiste à faire un surtout de table avec un miroir (en l'occurrence en Oforge) sur lequel un peu de glaise et de mousse retiennent prisonnières les fleurs le temps d'une soirée. Le miroir retrouve sa place au mur et les fleurs peuvent être ensuite disposées différemment ou rangées pour une prochaine occasion.

Comment utiliser les fleurs artificielles

Dans les endroits où aucune fleur naturelle ne peut vivre, faute de lumière et d'air, les arrangements de fleurs artificielles trouvent naturellement leur place (antichambre sans fenêtre, coin de pièce près d'un radiateur, etc.). Dans une fontaine, un rafraîchissoir, un bac sous une fausse fenêtre, elles feront merveille, mais elles doivent être d'excellente qualité.

Prix : fleurs en tissu fidèle, copie de fleurs naturelles, roses : 800 et 900 fr. ; géranium, 500 à 800 fr. ; capucines, 850 fr. ; delphinium, 2.000 à 2.600 fr. ; œillets, 700 fr. ; petit lierre, 500 à 800 fr. ; prunus, 725 fr. ; feuillages d'automne, 500 à 850 fr. (*Trousselier*, 73, boulevard Haussmann.)

Dans une pièce plus luxueuse garnie de moquette et de meubles anciens, un bouquet décoratif en fleurs de soie complète le raffinement de l'ensemble.

Prix : fleurs en soie naturelle : rose, 1.500 à 2.500 fr. ; iris, 1.800 fr. ; delphinium, 2.000 fr. ; rose trémière, 2.500 fr. ; pivoine, 2.200 fr. ; muguet, de 300 à 1.000 fr. ; bouquets romantiques d'appartement, depuis 30.000 francs. (*Fromentin*, 17, rue Saint-Florentin.)

PIERRE MANIÈRE
PLANTES ET FLEURS
Un décor fleuri pour chaque circonstance
LOCATION
ABONNEMENT
ENTRETIEN
1 heure - - 1 jour - - 1 mois - - 1 an
22, rue H.-Rochefort - Paris-17e
CARnot 56-04 - 93-03

Peinture
REMISE REELLE DE 20 %
sur toutes les grandes marques
POURQUOI PAYER PLUS CHER ?
Venez vérifier
REMISE 20 % également sur tous les produits suivants : vitrificateurs à parquets, linos et carrelages
« BODY-CIMENT »
La peinture la plus résistante pour travaux d'extérieur : murs, ciments, crépis, clôtures. Colis d'essai de 50 kilos - Franco domicile dans toute la France
Prix 25.750 — 20 % = 20.600
Cires aux silicones - Papiers peints lavables
Remise : 30 %
LA MAISON QUI NE TRICHE PAS
BODY 2, r. Cler, PARIS-7e - INV. 22-71

enveloppant comme la soie...
EAU DE Crêpe de Chine
F. MILLOT
PARIS

Chez vous les merveilleux effets de l'oxygénation
le bain oxygénant Juvea
aux essences aromatiques végétales
(formule d'Eric Baer, biologiste conseil)
REGENERE L'ORGANISME
Relaxation, rajeuniss. des tissus, cure anticellulitique
PARFUM VIVIFIANT, 6 bains : 550 francs
JUVEA, 7, rue de Surène, PARIS (8e)
(Envoi contre versement C.C.P. Paris 1361-41)
ou Grands Magasins, Pharmacies, Parfum.

ROLLER COLOGNE
« FRAIS MATIN »
« SALTIMBANQUE »
Une formule révolutionnaire, un flacon plastique à bille, pratique pour le voyage, d'une économie sensationnelle. Le prix d'un 1/8 de litre pour la valeur d'un litre
René GARRAUD
8, rue Etienne-Marcel
LA GARENNE-COLOMBES (Seine)

mettez-en moins
mettez-en mieux
VAPORISEURS
Marcel Franck

TOUTMAIN
26, Champs-Elysées
FEMMES FORTES
" Ligne Rubens "
S'il n'y a pas de dépositaire dans votre ville catalogue envoyé contre 25 francs timbres

ENQUÊTE

75 % des lèvres françaises sont rouges

● *Les femmes ont confiance dans les produits de beauté mais elles s'en servent peu.*

LES femmes françaises se maquillent mais ne se soignent pas. Telle pourrait être la conclusion générale d'une grande étude de marché sur les produits de beauté que vient d'achever le Centre d'Information et de Recherches Economiques. Conclusion optimiste pour les parfumeurs qui, en dépit des 70 milliards de chiffre d'affaires annuel de cette industrie, peuvent espérer étendre considérablement le marché de la « toilette », mais assez pessimiste quant au soin qu'ont les Françaises de leur personne.

Les conseils d'amies

Un exemple : alors que la moitié des femmes sont persuadées que le fait de se laver les cheveux ne peut leur faire que du bien, un quart seulement d'entre elles procèdent à un shampooing hebdomadaire, une Française sur deux ne se lave les cheveux que toutes les deux ou trois semaines. La question d'argent ne peut pas expliquer à elle seule ce comportement puisque 65 % des Françaises se lavent elles-mêmes la tête et utilisent des shampooings bon marché (50 francs environ par lavage).

Cette attitude se retrouve constamment. Dans leur grande majorité (60 %), les femmes sont convaincues de l'efficacité des soins de beauté et de la qualité des produits français (16 % seulement estiment que leur emploi risque d'abîmer la peau) et pensent en général qu'ils permettent de rendre plus attrayant un visage même s'il n'est pas naturellement beau.

Très passionnées par ces problèmes, elles lisent les articles de beauté dans les magazines (surtout les moins de 30 ans), mais ne suivent qu'assez rarement les conseils qu'elles y trouvent estimant qu'ils sont souvent trop compliqués. Elles préfèrent dans ce domaine écouter les conseils d'une amie (34 %) ou du coiffeur (20 %), mais rêvent de pouvoir consulter une esthéticienne (40 %) qui les guiderait dans le choix des coloris et les aiderait à s'y retrouver dans la gamme très vaste des produits existants. Très rares d'ailleurs sont celles qui ont eu l'occasion de le faire (7 %).

Les hommes partagent d'ailleurs cette confiance dans les soins de beauté. 85 % d'entre eux estiment que toute femme devrait soigner sa peau pour paraître ainsi plus jeune (40 %) ou plus jolie (28 %) alors que la moitité des Française seulement sont pour le maquillage. Et ce désir ne se retrouve pas seulement dans les classes aisées et moyennes des grandes villes, mais également dans les milieux ruraux.

Pourtant cette confiance des femmes se traduit peu dans les faits. Alors que 75 % des Françaises portent régulièrement du rouge à lèvres (chiffre qui serait encore plus fort si l'on excluait les plus de soixante ans qui se maquillent en général très peu), une Française sur cinq seulement se sert d'un lait ou d'une crème pour se démaquiller.

Pour plaire aux hommes

En fait, après s'être lavé la figure au savon ou sans rien, elles se contentent d'une crème « de jour » (32 %) ou d'une crème « protectrice » (23 %) sans qualifications très définies (choisies dans les marques à grosse diffusion vendues dans les bazars et les magasins à succursales multiples). Un nuage de poudre vient compléter cette toilette sur la moitié des nez féminins français ainsi qu'une touche de rouge à joues chez les plus de 50 ans, de mascara ou de crayon à sourcils chez les moins de 35 ans.

La Française se maquille donc relativement beaucoup (surtout dans les villes, chez les moins de 40 ans, et parmi les employées), mais elle ne s'en rend pas compte. A la question : « *Estimez-vous que les autres femmes se maquillent plus, moins ou autant que vous ?* », 75 % d'entre elles ont répondu « *plus* ». Et si elles ont l'impression souvent de se maquiller pour être plus jolies (48 %), elles avouent également qu'elles le font pour plaire aux hommes (44 %).

Mais ces derniers ne sont apparemment pas tellement sensibles à cet effort : 38 % des femmes constatent, en effet, que les hommes de leur entourage ont une attitude parfaitement indifférente à l'égard du maquillage, sans parler des 15 % qui y sont résolument hostiles.

Très fidèles

Les femmes sont très fidèles en matière de maquillage. Une fois trouvé le bon coloris (50 % d'entre elles par exemple, choisissent un rouge à uniquement en fonction de sa co le fait qu'il tienne ou qu'il ne tach n'intervenant qu'ensuite) ou le p qui leur convient, elles n'aiment p changer. En revanche, elles ne so attachées à une marque spéciale e sidèrent qu'il n'est pas nécessaire d ter tous les produits d'une même m pour assortir des coloris.

La question du prix des produ beauté, très souvent invoquée com cause principale du manque de so porté par les Françaises à leur n'est, en définitive, pas aussi de nante que l'on pourrait le croire. E un quart seulement des femmes raient utiliser plus de cosmétique tout des crèmes de soin, qu'elles font actuellement. Ce qui est très

Parmi celles-ci, l'argument « m de temps » est aussi important qu gument « argent », pour expliq qui freine leurs désirs. A la ques « *Pensez-vous qu'avec un budg treint il soit possible pour une d'être très soignée ?* » 62 % d'entr ont répondu « *oui* » et 34 % seul « *non* ». Faut-il en conclure que gligence serait une explication p lable, mais moins consolante ?

Pourtant les femmes ne dem qu'à y croire, et gardent dans les cles de la cosmétologie une co assez étonnante. A la question : *sez-vous que les progrès de la s permettent de faire des crèmes, l autres, ayant des effets extrao res ?* » les trois quarts d'entre el répondu que c'était probable.

On a toujours le droit d'espérer

Tricheuse... ou Sophistiquée.

BEAUTÉ

Qui voulez-vous être ?

● *Vous avez au trois visages. L portez-vous ? O peut pas contenter le monde et sa mè*

AVEC un coiffeur, de la teintur pince à épiler, du maquilla quelques vêtements appropriés) o tout faire de n'imporie quelle fe

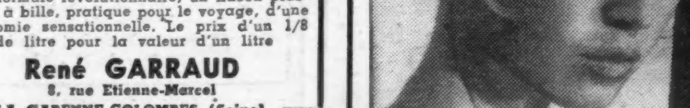
Regardez la série de photos qu publions ici de Brigitte Bardot. elle pas éloquente ? B.B. étant a c'est son métier d'avoir des visage tiples. Ce n'est pas celui de tout le Et puis les virtualités de chacu sont pas aussi nombreuses. Mais o presque dire que plus une jeune est jolie, plus elle a de choix en personnalités qu'elle peut emprun

C'est un lieu commun que de mander : « Trouvez votre style » aussi, un peu, une sottise. Trouv meilleur style physique, c'est d trouver son style tout court, son intérieur si l'on peut dire. C'est qui l'on est, qui l'on veut être et p Problème psychologique et social se résout pas dans les instituts de

Bien des éléments interviennen profession, et éventuellement cell mari ; les obligations sociales, le où l'on évolue, la ville où l'on ha rôle que l'on veut ou que l'on jouer, tout cela entre en ligne de

(Rapho.)

Bon genre... ou Mannequin.



pour vos yeux Lenthéric
PARIS-LONDRES
FIXIA

(Agip.) (Agip.)

HUIT VISAGES DE BRIGITTE BARDOT
Sexy… ou Fleur Bleue.

…impose parfois un style plus …e le choisit.

…ce sont surtout les jeunes filles …ès jeunes femmes, flottant encore …cherche d'elles-mêmes et sur qui …minimum de contraintes exté… qui « cafouillent » et que l'on …jour provocantes, blond platine, …arbonneux, et la semaine suivante … brunes, tous cheveux tirés et …ercées, secouées au vent de toutes …es, traduisant par leur apparence …e soit une révolte contre leur …contre leurs parents ou plus gé…ent contre la société, soit le désir …ntir, au contraire, intégrée.

…ime alors ce désir vague et ab… « plaire à tout le monde », ce … impossible. Jamais quatre per… seront d'accord sur ce qui … le mieux : les cheveux courts …s, les lèvres pâles ou sanglan…

A qui se fier ?

…comment faire et à qui se fier ? …ommencer, il n'est pas inutile …poser quelques questions et d'y …re :

1. A quel milieu — au sens le plus large du mot — appartenez-vous, et souhaitez-vous vous y sentir bien intégrée ? A un milieu universitaire ? Artiste ? Strict ? Bohème ? Très parisien ? Très peu parisien ? Frivole ? Austère ?

2. A qui voulez-vous plaire ? De qui souhaitez-vous le plein assentiment ? Puisque vous ne ferez jamais l'unanimité, établissez une hiérarchie, et ne sollicitez pas l'assentiment sur des détails (surtout celui d'un homme) mais sur un style général. Serez-vous « sexy » ? ou « distinguée » ? Aurez-vous « bon genre », ? Prendrez-vous le style « mannequin » ou le style « intellectuel » ? Voulez-vous être « pas comme tout le monde » ? Ou comme quelqu'un de précis ?

Vous ne serez jamais tout cela ensemble et en même temps. Certaines femmes ont assez de possibilités et de science d'elles-mêmes pour alterner les styles selon les circonstances et les heures. Nous n'avons rien à leur apprendre.

3. Appartenez-vous résolument, définitivement, à l'une de ces catégories de telle sorte que vous ne puissiez en sortir sans avoir l'air déguisée ?

A l'intérieur de chaque catégorie, il y a beaucoup à faire.

Nous connaissons par exemple une jeune femme (28 ans) qui a typiquement « de la classe » et qui en aurait encore habillée en pierreuse. Elle ne ferait rien qui aille contre son style si elle soumettait ses cheveux beiges et ternes à un léger rinçage, si elle avait la peau nette et si elle employait, le soir, un léger fond de teint, si elle portait un bon soutien-gorge.

Le grand décolleté, ce n'est pas son genre. Mais elle a de beaux bras. La →

(Agip.)

Intellectuelle… ou Midinette.

Quel âge vous donne-t-on ?

— Le savez-vous ? Même approximativement ? C'est si important. Car si l'homme a l'âge de ses artères, la femme, elle, a l'âge qu'on lui donne. Qu'importe votre date de naissance ; ce qui compte, c'est que l'on puisse dire de vous : « Elle est très jeune ».

— Cette jeunesse d'apparence, vous pouvez facilement la conserver à travers les années ; elle tient à deux choses : votre port et votre visage.

— Veillez à vous tenir toujours très droite, les épaules en arrière, la tête levée. Marchez sans vous pencher en avant, sans peser sur vos pieds à chaque pas, comme si vos semelles étaient de plomb. Un port droit, une démarche légère font dire d'une arrière-grand-mère qu'elle reste jeune.

— Défendez votre visage contre les rides ; cela requiert un peu plus de soin et d'attention, mais vous savez combien il est important de conserver un visage frais et lisse.

— En fait, pour préserver au maximum du vieillissement l'épiderme du visage, il est nécessaire de le protéger 24 heures sur 24 ; ce que généralement nous ne faisons pas. Cependant, il existe un traitement chez Harriet Hubbard Ayer qui permet d'entretenir sans interruption le bon état de la peau. Ce traitement complet se compose d'une crème nourrissante « Total Cream » à employer la nuit et d'un lait, sous-base de maquillage « Total Skin Milk » à appliquer le jour.

— Ce sont tous deux des produits de beauté complets, c'est-à-dire contenant dans leurs justes proportions tous les éléments nutritifs nécessaires pour maintenir la jeunesse et l'éclat de la peau. L'extrême précision observée dans le dosage de leurs multiples composants en font, en outre, des produits parfaitement équilibrés qui conviennent à tous les types de peaux.

— Total Cream et Total Skin Milk ont pour effet direct d'accélérer le renouvellement des cellules cutanées. Vous le savez, la couche superficielle de l'épiderme s'use continuellement, imperceptiblement. Les cellules anciennes qui la composent, meurent, l'épiderme devient dur, sec, terne. Ces cellules mortes tombent quand les cellules jeunes et élastiques issues de la couche profonde de l'épiderme sont prêtes à les remplacer. Vous comprenez qu'en favorisant la naissance de nombreuses cellules vivantes, les produits « totaux » d'Harriet Hubbard Ayer permettent à la peau de conserver sa souplesse et sa fraîcheur.

— Le soir, avant de vous coucher, vous mettez un peu de Total Cream. Vous pouvez la conserver sans crainte toute la nuit : tout en contenant les corps gras indispensables à la souplesse de la peau, cette crème n'est pas grasse. Un procédé de fabrication nouveau lui donne une texture douce et légère qui pénètre en quelques minutes et laisse la peau absolument mate.

— Total Skin Milk, lui, s'utilise le matin (et chaque fois que l'on refait son maquillage) sur un épiderme au préalable parfaitement nettoyé. Vous en étendez une fine couche sur tout le visage, et sans attendre, car ce lait pénètre immédiatement, vous appliquez par-dessus votre base de poudre habituelle (crème ou fond de teint).

— En plus de son action nourrissante et régénérescente, Total Skin Milk, employé comme sous-base de maquillage forme à même la peau un écran protecteur et revitalisant. Il améliore en outre de façon nettement visible la qualité, le velouté et la tenue du maquillage.

— Ce traitement d'Harriet Hubbard Ayer, tout nouveau (Total Skin Milk vient d'être lancé) vous permet d'entretenir véritablement 24 heures sur 24 le bon état de votre épiderme, donc la jeunesse de votre visage. Mais si vous, lectrice de L'Express, avez un problème personnel concernant vos soins de beauté à résoudre, sachez que nous sommes à votre entière disposition pour vous aider et vous conseiller gracieusement bien entendu. Venez donc sans hésiter ou écrivez chez

HARRIET HUBBARD AYER

120, Faubourg-Saint-Honoré - PARIS

…ST LA PREMIÈRE FOIS

…mes, qu'un coiffeur de classe … le lundi pour vous être agréable … à votre disposition son chasseur-…ier (vous pourrez déjeuner sous …que et n'aurez pas de contraven… pour stationnement prolongé)

…PRENEZ RENDEZ-VOUS CHEZ…

…oger Pasquier

…venue Pierre-Ier-de-Serbie (VIIIe)
ELY. 65-80 et 38-11

Crème hydratante pour le corps

HYDRATANTE • NOURRISSANTE • ADOUCISSANTE

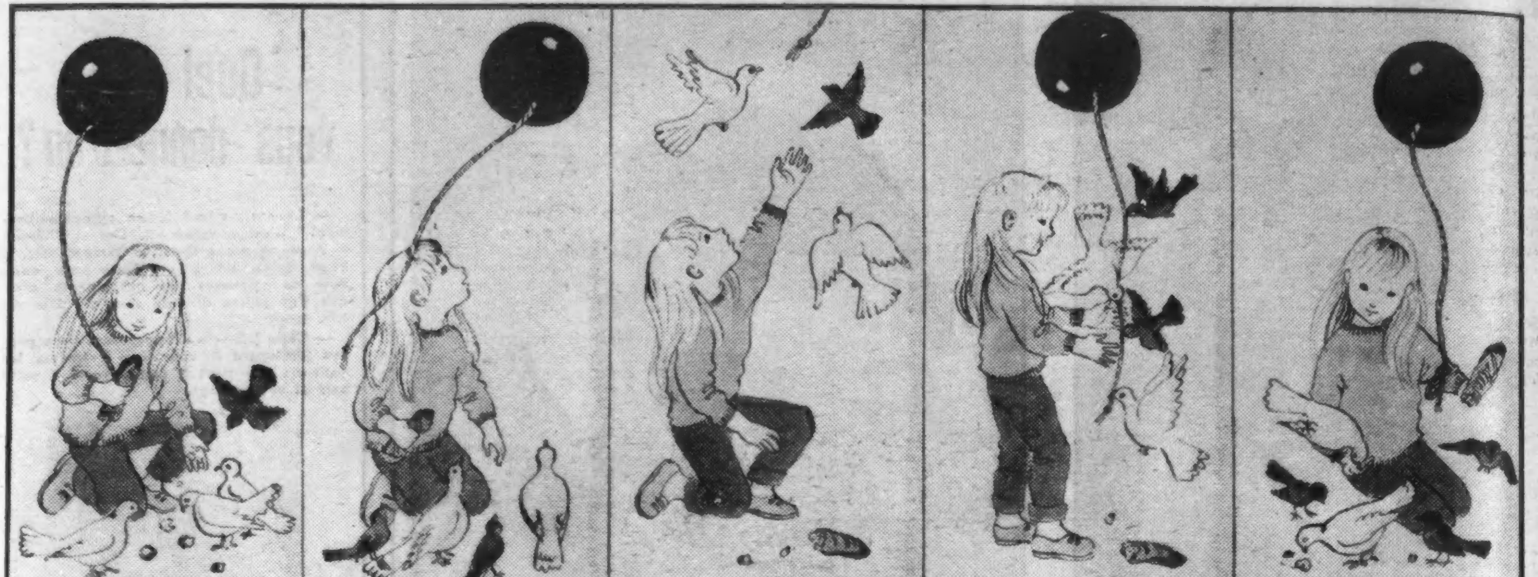
parfumée aux extraits : ODE • SOUS LE VENT
VOL DE NUIT • LIU • SHALIMAR • JICKY
L'HEURE BLEUE • MITSOUKO

LAISSE LA PEAU NETTE ET SOUPLE
LE CORPS DÉLICATEMENT PARFUMÉ

Vente exclusive
PARIS
68, CHAMPS-ÉLYSÉES
2, PLACE VENDÔME
93, RUE DE PASSY
France et Étranger
chez dépositaires agréés

La fraîcheur de ce produit est garantie par la date limite de vente

Guerlain



SANS PAROLES

Les enfants ont quatre jours de vacances cette semaine. Vous allez pouvoir profiter plus longuement de leur présence. Cette histoire a pour but de vous aider :

● soit à les distraire s'ils sont petits. Il vous suffira de broder à votre convenance sur le thème qu'elle vous suggère ;

● soit à les observer, s'ils sont plus grands. Laissez-les raconter eux-mêmes, telle qu'ils l'imaginent, l'aventure de la petite fille et des oiseaux.

→

plupart des femmes ont de beaux bras. Elle pourrait les dénuder systématiquement, sans rien emprunter au style provocant.

Les communs dénominateurs

Sans se maquiller franchement les lèvres, elle pourrait aussi trouver (il y en a partout) un rose très discret.

Une autre est une petite personne « bien roulée », charmante, sur laquelle les hommes se retournent volontiers. Elle n'aura jamais l'air d'une duchesse (ou plutôt de l'idée que l'on s'en fait !). Mais, il y a un an, elle était de cet horrible blond de femme très brune décolorée, coiffée « à la Bardot », lèvres orange, œil de biche bien charbonneux, chandails volontairement trop étroits, et trois doigts de fond de teint sur la figure.

Brune, cheveux bouclés très court, lèvres d'un rouge franc, sans fond de teint dont elle n'a nul besoin depuis que la relation entre la couleur de sa carnation et celle de ses cheveux est redevenue naturelle, et vêtue de chandails un peu moins suggestifs, elle n'a rien perdu de son charme, bien au contraire.

4. Quels sont les communs dénominateurs de *toutes* les femmes plaisantes à regarder et qui semblent à l'aise dans leur peau, qu'elles soient fermières ou ambassadrices ?

Une peau saine et en bon état, des couleurs harmonieuses, des cheveux toujours propres, des dents nettes, blanches et bien rangées.

La peau est tantôt affaire de médecin spécialiste (acné, rougeurs, boutons), tantôt affaire d'institut de beauté (éclat, grain, tonalité), souvent affaire d'hygiène et de discipline alimentaire.

Les cheveux sont affaire de discipline. Tout le monde peut apprendre à les laver et à les mettre en plis. Et si la maladresse s'ajoute aux moyens réellement réduits, tout le monde peut adopter une coiffure qui ne nécessite aucune science de la mise en plis.

Les dents sont affaire d'argent. Mais pour une femme qui ne peut pas faire rectifier ou nettoyer les siennes faute de moyens, il y en a cinq qui pourraient le faire et qui préfèrent un nouveau tailleur. Ou qui simplement ne se sont jamais regardées quand elles sourient.

L'harmonie des couleurs est affaire d'argent lorsqu'il faut vraiment procéder à la décoloration ou à la teinture des cheveux (mais il suffit souvent d'un rinçage) et de goût pour la recherche des produits de beauté. Sur ce point précis, les instituts de beauté, consultés une fois (de 1.500 à 2.500 francs dans les meilleurs) peuvent régler la question une fois pour longtemps.

A partir d'une bonne base, quelques lois élémentaires sont à observer :

a) C'est la coiffure, autant sinon plus que le maquillage, qui marque le style.

Vulgarisent, accentuent ou créent le style « starlette » toutes les couleurs visiblement artificielles.

Modifient très sensiblement la personnalité : le front couvert ou découvert, les cheveux rejetés en avant ou en arrière.

Souligner sans transformer

Pour tous les visages, nombreux, qui supportent l'un et l'autre, le choix est fondamental ;

b) Le maquillage qui donne « mauvais genre », c'est celui qui se voit. Et le maquillage qui se voit, c'est celui qui va contre la structure ou la couleur naturelles. Bouche redessinée, arcade sourcilière modifiée, maquillage orange si le teint tire vers le bleu, ou rose si le teint tire vers le jaune, etc.

Un maquillage bien fait se voit peu parce qu'il souligne ; il ne cherche pas à transformer.

5. Si vous aviez le choix, quelle est la femme dont la personnalité physique ressemble le plus à celle que vous voudriez avoir ?

Cette question est importante. Après y avoir répondu, demandez-vous à quoi cette personnalité correspond « à l'intérieur ».

Dans ce domaine, tout ou presque peut être acquis.

Encore faut-il savoir ce que l'on veut acquérir.

LU

A travers la presse

● A ATLANTIC-CITY : le docteur Lovshin a demandé aux gynécologues et obstétriciens américains, réunis en collège, un peu d'attention et de bon sens. Il a projeté sur l'écran de la salle de conférences une image : celle de la mère de famille « à bout de nerfs ». « *Comment remédier à son état ?* » a-t-il demandé aux spécialistes qui l'entouraient.

Après un inventaire des différents traitement physiologiques ou psychologiques généralement conseillés, sans résultat d'ailleurs, le docteur Lovshin a donné son avis sur les tranquillisants : « *Une mère de famille « tranquillisée » vaut à peu près, en efficacité dans son foyer, une équipe de football « tranquillisée » sur un terrain* ».

Doit-on en conclure qu'il faut jeter la boîte de tranquillisants achetée dans un moment d'erreur ? Absolument pas. Le docteur Lovshin a trouvé la solution : il faut en partager le contenu entre le mari, les enfants et le petit chien, c'est encore la meilleure façon de remédier à la fatigue nerveuse de la mère. (*Time.*)

● A LENINGRAD : un café pour enfants vient d'être inauguré. Les jeunes clients peuvent s'asseoir sur les banquettes sans faire d'escalade : elles sont à leur taille, les chaises et les tables aussi. Quant aux boissons et aux gâteaux, ils sont à la taille des jeunes estomacs : pas d'alcools, mais du cacao, pas de crèmes chimiques mais des « tartes maison ». (*Femmes Soviétiques.*)

● A ASTRAKAN : triomphe des fourrures de... nylon. Elles viennent en effet de faire leur apparition dans les magasins d'Union Soviétique. La fabrication en avait été décidée en 1958 et l'on prévoit un vaste développement de cette industrie au cours des deux ou trois années à venir. Bientôt le chasseur de visons sauvages de Sibérie pourra, quand il viendra en ville vendre des peaux, acheter en échange pour sa femme un superbe manteau « imitation ». (*Ogoniok.*)

● A HOLLYWOOD : Debbie Reynolds est abandonnée par son mari Eddie Fisher qui va épouser... la meilleure amie du couple : Elizabeth Taylor. La presse féminine française commente l'événement et remarque : « *Debbie vient d'avoir 28 ans et c'est une jeune femme appliquée, sérieuse, pratique. Son côté pratique avait même été une des causes de dissension avec Eddie...* » (*Elle.*)

● A STOCKHOLM, les écoliers aiment... l'école. C'est du moins ce que les journaux du monde entier essaient de nous faire croire et tout cela parce que les enfants suédois, consultés par référendum, ont déclaré qu'ils ne voulaient pas du deuxième jour de congé hebdomadaire qu'on leur proposait. Tant de sagesse surprend. Mais en fait s'ils avaient accepté, les cours du samedi auraient été répartis entre les autres jours de la semaine et les vacances d'hiver raccourcies. Un stoïcisme tout relatif ! (*Dagels Nyheter.*)

Une ligne du « tonnerre »
lejaby
FABRIQUE DE
SOUTIEN - GORGE
ET LINGERIE
LEJABY
à BELLEGARDE (Ain)
Tél. : 2-68
Bureaux et Dépôts :
9, rue du Fbg-St-Honoré, PARIS
ANJ : 45-33.

CHATELET
Un grand spectacle éblouissant
ROSE DE NOËL
de FRANZ LEHAR
avec
ANDRÉ DASSARY
entouré d'une troupe nombreuse jeune, dynamique, qui chante, danse, joue à ravir

Etablissements
PERFILS
MANUFACTURE
DE TRICOTS
PULLS HAUTE FANTAISIE
DAMES - ENFANTS
88 et 88 bis, r. du Faubourg-du-Temple
PARIS - XIe
Tél. : OBE. 14-83

CRÉATIONS NOUVELLES
MERCEY
TAILLEUR - COUTURIER
PEAU et CUIR
HABILLE L'HOMME ET LA FEMME
en PRÊT A PORTER ou SUR MESURES
50, AV. VICTOR-HUGO - KLÉ. 70-18

AU SECOURS DES FEMMES PRESSÉES

EN 1747, sous le règne de Louis XV-le-Bien-Aimé, Paris ne pensait pas encore à la révolution, il pensait à ses engelures. L'hiver glacial n'épargnait ni les seigneurs dans leurs châteaux mal chauffés, ni le peuple moins bien logé et plus mal nourri. Aussi, une foule transie se pressait ce matin de janvier devant une petite boutique de la rue Saint-André-des-Arts, la « *troisième porte cochère à main droite en entrant par le bout qui fait face à la rue de la Huchette* ». Les malheureux venaient chercher là un remède à leurs souffrances.

A travers les Halles toutes proches, de la rue Montorgueil à la Cour des Miracles, du côté du Sentier, une rumeur circulait depuis quelques jours :

« *On donnera gratis aux pauvres de la moutarde pour les engelures* », avait fait annoncer le « seul vinaigrier-distillateur du Roy ». Et d'heure en heure, la queue de miséreux s'allongeait devant la boutique du sieur Maille, détenteur de « *tous les secrets pour la fabrication et la distillation des vinaigres et moutardes* ».

Sur le pas de la porte, les aides s'affairaient, faisant la chaîne pour passer les pots de moutarde comme les sauveteurs qui se passent des seaux d'eau pour éteindre un incendie.

L'intérieur de la boutique était plus calme. Derrière son comptoir en acajou des Indes, le Maître recevait la clientèle « titrée ». A longueur de journée, soubrettes et valets des grandes dames ou des bourgeoises venaient chercher du « vinaigre sans pareil » qui blanchit le visage, le « vinaigre de Vénus » pour celles qui sont sujettes aux vapeurs, le « vinaigre de Turbie » qui guérit le mal de dents et le « vinaigre des Quatre-Voleurs » qui préserve des maladies contagieuses, y compris la peste.

Quelques-uns apportaient un billet cacheté et on leur remettait en échange un vinaigre « à l'usage des dames » discrètement fourni sans étiquette et sans indication d'emploi. Le siècle galant avait ses ennuis...

« Un jeune patron »

Commerce florissant en vérité que celui du sieur Maille, dont le génie inventif recommandait de garder au frais les fruits confits et les moutardes.

Mais deux cents ans ont passé et le sieur Maille est mort plus que centenaire, si vieux même que l'on ne sait pas à quel âge...

En 1959, la moutarde ne sert plus du tout à soigner les engelures, le vinaigre ne trône plus sur les coiffeuses, mais qui de nous pourrait s'en passer ?

Dans un bureau aux meubles très modernes, sous le portrait du sieur Maille, un homme jeune, les cheveux coupés ras, l'allure dynamique, est entouré de téléphones qui sonnent sans arrêt.

— *Londres au bout du fil, monsieur...*

— *Voulez-vous voir les derniers chiffres du Sud-Ouest, monsieur ?*

— *Le laboratoire vous demande...*

Ce « jeune patron » est le 26e successeur du sieur Maille. Ce n'est plus d'une petite boutique qu'il a la charge, mais d'une grande entreprise moderne, qui fabrique industriellement, qui importe, qui exporte, qui fait des études de marché et qui vit tellement à la pointe de l'actualité que les employés y font la journée continue, pour la plus grande satisfaction des mères de famille libres tous les soirs à 5 heures.

Des besoins nouveaux

Rassurez-vous, on n'a pas oublié la tradition. Jalousement gardés, les secrets de fabrication, les ravissants pots anciens qui ont fait du nom du Maître le synonyme de qualité sont toujours là. Mais quand M. Maille N° 26 se penche sur les statistiques de vente que lui fournissent ses services, il constate que la vente de ses moutardes aromatisées les plus célèbres représente 2 % du total de son chiffre d'affaires !

L'explication, la voici. En 1959, la maison Maille possède la gamme de produits la plus étendue dans sa spécialité. Pour marcher avec son temps, elle n'a cessé d'étendre son champ d'action.

Pourquoi ? Parce que la clientèle moderne a des besoins à la fois nouveaux et plus vastes.

Les femmes les premières se sentent concernées. De plus en plus nombreuses, elles travaillent hors de chez elles (sur trois travailleurs français, on compte une femme). En même temps, comme elles font toujours la cuisine et qu'elles élèvent toujours leurs enfants, le temps est devenu, pour elles, la denrée la plus rare et la plus précieuse. Tout ce qui leur

En 1747...

...et en 1959.

en fait gagner les séduit et, de plus, leur rend vraiment service. Seulement la cuisine et la puériculture se sont compliquées : les voyages, la prolifération des restaurants étrangers, le plaisir de la découverte ont donné aux Français le goût de la cuisine italienne, chinoise ou américaine.

En puériculture, l'évolution est aussi sensible. La diététique, les méthodes nouvelles d'alimentation des nourrissons sont entrées dans les mœurs. Tous les enfants boivent des jus de fruits et, à partir de 5 ou 6 mois, on abandonne en partie les bouillies et le lait pour les purées et les soupes de légumes qui combattent le rachitisme.

Enfin, les jeunes filles pensent bien plus à apprendre un métier qui leur permettra de gagner leur vie, d'arrondir le futur budget familial, qu'à prendre des leçons de cuisine. Une fois mariées, elles meurent quand même d'envie de servir des petits plats à leur mari.

Des techniques modernes

A tous ces problèmes, il fallait trouver des solutions. Les techniques modernes ont apporté la réponse et les industriels modernes ont su les mettre au service de toutes les maîtresses de maison qui veulent aller vite, avoir de beaux enfants, avoir l'esprit tranquille et être un peu « cordon bleu » pour leurs amis.

● ALLER VITE : Rentrer chez soi à la hâte pour éplucher des légumes, s'énerver parce qu'entre sept et huit la pression du gaz est moins forte, pester contre la passoire est un cauchemar quotidien qui ne devrait plus exister. Grâce à la déshydratation, des potages en sachets vous attendent dans votre placard. Ils demandent dix minutes de préparation au maximum. Sont-ils bons ? Goûtez les veloutés aux champignons ou bien aux pois et au lard que Maille a préparés pour vous et vous verrez.

● AVOIR DE BEAUX ENFANTS : Mais les enfants, direz-vous, il leur faut des soupes de légumes verts ? Eh bien ! Maille est le seul à y avoir pensé. Sous la direction d'un médecin, son laboratoire a mis au point le Babysoup. En cinq minutes, et avec la certitude de ne pas commettre d'erreurs — elles sont graves quand il s'agit d'un tout-petit — vous préparerez son repas du soir et vous le verrez franchir sans le moindre accroc ce moment si difficile du sevrage.

Pour avoir de beaux enfants, il faut aussi se ménager le temps de s'en occuper — et pour cela rechercher méthodiquement les simplifications et les améliorations que l'on peut apporter à ce « train-train ménager » aux exigences si redoutables.

Maille ne peut prétendre à lui seul révolutionner l'ensemble de la vie ménagère, mais il s'efforce de participer à cette recherche du mieux-vivre qui est une des caractéristiques de la vie familiale moderne.

C'est à Maille, entre autres, que l'on doit l'apparition chez l'épicier de ces petits fruits en matière plastique qui apportent la solution pratique et économique à tous les problèmes de conservation et de consommation, jus de fruits tels que citron, ou pomme, ou de sirops d'orange et de mandarine.

N'est-ce pas une sorte de miracle de pouvoir avec Moncitron, à tout moment, employer quelques gouttes d'un authentique jus de citron sans pour autant oxyder son couteau ou livrer une bataille épuisante avec son presse-fruit, ni perdre pratiquement un citron entier et dépenser de ce fait un argent inutile ?

● AVOIR L'ESPRIT TRANQUILLE : Toutes les femmes le savent, il faut près d'une heure pour mijoter une sauce tomate avec des fruits frais. Et combien de ménagères réussissent à tous coups leurs mayonnaises ? Ne vous est-il jamais arrivé de vous dire que ce reste de poisson ou de viande froide serait meilleur avec une mayonnaise et d'y renoncer parce que vous n'aviez pas sous la main de quoi la faire. Avec les sauces toutes prêtes, vous gagnerez la tranquillité d'esprit. La sauce tomate et la mayonnaise en tube de Maille sont toujours là quand il faut, toutes prêtes à être employées et sans aucune préparation. Mieux, même entamées, vous pouvez les conserver longtemps sans craindre de les voir s'abîmer.

● MODERNE CORDON BLEU : De nos jours, une femme qui sait bien « traiter » ses amis, ce n'est plus celle qui sait préparer des recettes compliquées. C'est celle qui sait enjoliver le menu le plus simple grâce à la note inattendue. Voyez le succès des plats exotiques. Vos grand-mères connaissaient-elles le jambon à l'ananas ou le riz au curry ?

Aujourd'hui, vous avez mille possibilités. Si vous invitez vos amies à prendre le thé, vous pouvez leur offrir de simples toasts à la marmelade d'oranges et les voilà transportées en imagination de l'autre côté de la Manche. Votre mari est fatigué du bifteck ? Posez sur la table une bouteille de « Ketchup » et sa viande aura une saveur nouvelle. Vous trouvez que servir des viandes froides dans un dîner est bien banal ? Accompagnez-les de « pickles », d'olives, de cornichons, de moutardes aromatisées, d'anchois et voilà votre dîner mille fois enrichi.

Tout cela est cher ? Mais non. Grâce aux accords que Maille a passés avec Cross and Blackwell, Keiller, Lea and Perrin, les « Trois Grands d'Angleterre », et qui lui permettent maintenant de fabriquer en France les célèbres sauces, confitures et condiments anglais, les frais d'importation n'existent plus. La marmelade de citrons ou d'oranges ne coûte pas plus cher que la confiture d'abricots. Un petit Marché commun avant la lettre et qui intéresse bien plus les femmes modernes que celui de l'acier ou des produits chimiques.

Certes, il y a loin de la boutique du sieur Maille au tube de « Mailleonaise ». Mais la preuve est éclatante. Lorsqu'une entreprise bicentenaire a su rester synonyme de qualité et être à la tête du modernisme dans sa spécialité, elle a gagné la partie : c'est une entreprise jeune, quel que soit son âge, puisqu'elle sait marcher avec son temps.

Ce reportage est présenté par les Etablissements Maille à Levallois.

cinéma

Les Grands Espaces : un somptueux western de William Wyler, amusant, délassant. (*Raimu.*)

Les Contes de la Lune vague après la pluie : ésotérique chef-d'œuvre du cinéma japonais. (*Studio de l'Etoile.*)

Moi, un noir : un documentaire sans précédent, improvisé par des noirs. Un peu long, mais passionnant. (*Cinéma d'Essai Caumartin.*)

Ivan le Terrible : pour la première fois en version intégrale, le monument d'Eisenstein (3 heures). (*La Pagode.*)

La Grande Illusion : un message de fraternité qu'il faut entendre et voir malgré quelques rides. (Dans quinze salles parisiennes dont : *Palais des Fêtes, St-Paul, Roxy-Rochechouart, Pacific*, etc.).

Drole de drame : un Carné-Prévert burlesque et charmant avec Louis Jouvet et Michel Simon. (*Agriculteurs.*)

Les Amants : la plus vieille histoire du monde contée par un homme jeune et heureux qui n'a pas peur des images. (*Bonaparte, Broadway, Plaza.*)

Les Tricheurs : surboums et Jaguar. Carné décrit le mal du siècle. Les tricheurs y viennent avec leurs parents. (*Rambouillet, Escurial.*)

Le Beau Serge : le premier film d'un jeune metteur en scène qui a le cinéma dans le sang. (*Avenue.*)

Les Cousins : une « vie de bohème 59 », le second film de Claude Chabrol, imparfait et savoureux. (*Marivaux, Colisée.*)

La Loi : jamais Gina Lollobrigida n'a été plus belle. (*Saint-Michel, Bosquet, Régina, Delta, Murat, Régent, Montrouge.*)

Le Septième Sceau, Les Fraises sauvages, La Prison : trois films de Bergman, de valeur inégale mais tous intéressants. (*Ranelagh, Ursulines, Studio Publicis, Vendôme.*)

Le Train sifflera trois fois : le meilleur western des dix dernières années, avec Gary Cooper. (*Monte-Carlo.*)

Le Cri : dans une Italie hivernale, une histoire désespérée, tournée par un grand metteur en scène: Antonioni. (*Quartier-Latin.*)

Les Rendez-vous du diable : dans les cratères des volcans « comme si vous y étiez ». (*Reflets.*)

Sueurs froides, Correspondant 17 : deux « suspenses » signés Hitchcock. (*Celtic, Cinéac-Ternes.*)

Le Pont de la rivière Kwaï : en un mot, un chef-d'œuvre. (*Studio Raspail.*)

Les Grandes Familles : les grands bourgeois tels qu'ils sont. Ni caricature ni complaisance. Plaisante soirée. Gabin remarquable. (*Turin, Windsor, Caméra, Béranger.*)

concerts

Mercredi 13 mai, 21 h. : après une tournée triomphale aux Etats-Unis, le violoniste Charles Ferras présente à Paris trois concertos (Bach, Beethoven, Tchaïkowsky) avec l'orchestre des Concerts du Conservatoire, placé sous la direction d'André Vandernoot. (*Théâtre des Champs-Elysées.*)

Jeudi 14 mai, 21 h. : programme classique mais bénéficiant d'interprètes prestigieux. Carl Schuricht dirigera la Ve Symphonie de Beethoven, tandis qu'Isaac Stern interprétera le concerto pour violon de Brahms. (*Théâtre des Champs-Elysées.*)

Lundi 18 mai, 21 h. : récital du grand guitariste Andrès Ségovia. (*Pleyel.*)

expositions

Art précolombien : grandeur d'une civilisation disparue. (*Galerie Charpentier*, 76, fg Saint-Honoré. Ouvert le soir, de 9 à 11 heures, sauf le lundi.) Voir en page 36 l'article de Jean-François Chabrun.

Collections suisses : extraordinaire sélection de peintres français. (*Musée du Petit-Palais.*)

Dufy : l'égal de Matisse et de Bonnard. (*Bernheim*, 24, avenue Matignon.)

Emile Bernard : un compagnon de Gauguin. Son époque de Pont-Aven. (*Durand-Ruel*, 37, avenue de Friedland.)

Dominguez : hommage à une œuvre injustement méconnue. (*Creuzevault*, 9, avenue Matignon.)

Nikifor : enfin, un vrai « naïf »! Dans son genre, la révélation de l'année. (*Dina Vierny*, 36, rue Jacob.)

Dubuffet : le grand magicien des matières insolites. (*Cordier*, 8, rue de Miromesnil.)

Busse : l'œuvre d'un constructeur solitaire. D'une importance certaine. (*Massol*, 12, rue La Boétie.)

Pelaez : un réaliste de grande classe. Sés toiles sont plus mystérieuses et plus émouvantes que beaucoup de toiles abstraites. (*La Cour d'Ingres*, 17, quai Voltaire.)

Lamba : une fougue toute « vangoghienne ». A suivre. (*Galerie Saint-Placide*, 41, rue Saint-Placide.)

Singier : leçon de clarté. Un des peintres qui comptent aujourd'hui. (*Galerie de France*, 3, fg Saint-Honoré.)

Bertholle : un tournant positif dans l'art abstrait. (*Roque*, 92, bd Raspail.)

Rodillon : romantisme vitalisé. (*Breteau*, 70, rue Bonaparte.)

Dunchi, Giannini : des sculptures et des peintures. Dans le cadre paradoxalement provincial d'une des meilleures galeries d'avant-garde. (*Colette Allendy*, 67, rue de l'Assomption.)

Aujame : magie du nocturne. (*Galerie Montmorency*, 85, rue du Cherche-Midi.)

Vertès : bonheur du trait et des couleurs. (*Le Chapelin*, 71, fg Saint-Honoré.)

siné-occasion

occasions

Je propose

- **Accordéon** (Coopé, Mazella) 120 basses, 4 rangées, moderne. 55.000 francs. Bandonéon chromatique révisé : 35.000 fr. Excellent état. Ecrire Prodhon, 7, pl. Gambetta-20e.
- **Tableau école hollandaise xviie.** Paysage, 58 × 70 : 35.000 fr. Petit ivoire italien, « Amour allongé dans un coquillage » : 5.000 fr. Mme Frard, 8, rue Renault, Paris (11e). VOL. 48-44, heures des repas.
- **Landau gris grande taille**, soufflet de rallonges, marque Silver Cross : 30.000 fr. MOL. 71-19.
- **Tableaux Jean-Gabriel Domergue, Lebasque, Dignimont**, marchands s'abstenir. ANJ. 07-13.
- **Machine a laver Conord-Vestalux**, état neuf, valeur 159.500 fr., prix : 110.000 fr. Parent, DAU. 83-63, heures des repas.
- **De juin a novembre**, à 700 m., loue Gîte de France 2 pièces indépendantes, coin cuisine, eau, gaz, électricité, w.-c. Domaine du Clos, Cruis (Basses-Alpes).
- **4 CV Renault Luxe** 1955, 42.000 km, état impeccable, 250.000 F. BAL 19-68, poste 87, hres de bureau.

Je cherche

- **2 fauteuils** crapaud, même en mauvais état, prix raisonnable. Tél. heures de bureau ELY 16-39
- **Adams Trainer** ou machine à ramer d'occasion, bon état. Téléphoner SOL 80-38, de 9 h. à 11 h.
- **Manteau vison** bon état, 42-44. Tél. avant 10 h. INV. 16-01.

livre pratique

Nos enfants vont en colonie, par le Dr Jacques-Godard, apporte la réponse aux questions que beaucoup de parents se posent à cette époque de l'année. Comment trouver et choisir une colonie ? Comment préparer l'enfant au départ ? Combien d'argent de poche lui donner ? Pourquoi il faut lui écrire souvent pendant son séjour en colonie. Un excellent petit recueil de conseils pratiques et psychologiques. (*Editions Néret, 23, rue de Chabrol, Paris* (10e), 265 *fr. franco.*)

télévision

Jeudi 30 avril, a 22 h. 30: « Cartes sur table ». Débat entre parents, enfants et éducateurs sur le problème des loisirs. (Soirées, cinéma, surprise-parties, etc.) Présentation : Jean Thévenot. Réalisation: Hubert Knapp.

Vendredi 1er mai, a 22 h. 15 : la Fête du Travail en Eurovision. La télévision allemande, désignée cette année pour la réalisation du programme consacré à la Fête du Travail, tentera de comparer les conditions de vie de dix habitants de cinq pays européens : Grande-Bretagne, France, Italie, Suisse et Allemagne.

Samedi 2 mai, a 21 h. 35 : « Chez vous ce soir ». Michèle Arnaud recevra Odile Versois, Marina Vlady et Robert Hossein, Dalida, Pascale Audret et Jean-Claude Brialy. Réalisation de François Gir.

Dimanche 3 mai, a 20 h. 45 : « La Vie des animaux », de Frédéric Rossif, commentée par Claude Darget : des plantes carnivores aux oiseaux de proie. Cette émission sera réalisée à l'aide de documents provenant de dix-sept pays.

Lundi 4 mai, a 20 h. 35 : « Les Joies de la vie » de René-Louis Lafforgue, émission d'Henri Spade, avec Georges Brassens, Raymond Devos, Pierre Doris, Armand Mestral.

Mardi 5 mai, a 22 h. 5 : « Reflets de Cannes », une des sept émissions consacrées au Festival de Cannes présentées (toujours avec esprit) par François Chalais.

Mercredi 6 mai, a 22 h. 5 : « Lectures pour tous », de Pierre Dumayet et Pierre Desgraupes.

théâtre

Tchin-Tchin : une bonne soirée (*Poche-Montparnasse.*) (Voir l'article de Marcel Aymé, p. 34.)

Cyrano de Bergerac : (ballets de Roland Petit). La célèbre histoire de Rostand, mimée, dansée, mise en scène dans un grand spectacle. Un excellent divertissement. (*L'Alhambra.*)

La Descente d'Orphée : Tennessee Williams a savamment logé ses observations dans le vieux mythe d'Orphée. (*Athénée.*)

La Toile d'Araignée : pièce policière classique d'Agatha Christie. Rires et suspense... (*Théâtre de Paris.*)

Le Client du Matin : un jeune homme et la mort. Presque une tragédie, riche et prenante. (*L'Œuvre.*)

Tueur sans gages : Ionesco médite sur le problème du mal. (*Récamier.*)

L'Hurluberlu : Alceste 1959 ou le « Réactionnaire amoureux » Un Anouilh drôle et douloureux. (*Comédie des Champs-Elysées.*).

Les Possédés : Albert Camus a fait son « pèlerinage aux sources » en adaptant le roman de Dostoïevski. Travail fidèle et intelligent. (*Antoine.*)

La Vie Parisienne : le Paris d'Offenbach et des demi-mondaines, déchaîné par la Compagnie Renaud-Barrault. (*Palais-Royal.*)

Ce supplément pratique
a été réalisé par :
Christiane Collange
avec la collaboration de :
Jean-François Chabrun, Djénane Chappat, Martine Fell, Gerda, Monique Gilbert, André Gobert, Danièle Heymann, Suzanne et Henriette.

(*Les renseignements contenus dans ce supplément pratique sont libres de toute publicité.*)

Galerie SIMONE BADINIER
1, rue Laffitte
WINSBERG
« ESPAGNE »

LUCIEN DURAND, 19, rue Mazarine (6e)
MAUSSION
PEINTURES RECENTES

GALERIE DINA VIERNY
36, RUE JACOB
*
NIKIFOR
EXPOSITION DU 15 AVRIL AU 15 MAI

Galerie ROQUE
92, bd Raspail, PARIS (6e). LIT. 21.76
Bertholle
PEINTURES RECENTES
Du 17 avril au 17 mai 1959

GALERIE CHARPENTIER
PARMI LES TRÉSORS D'ART PRÉCOLOMBIEN
20 siècles de bijoux d'or
exceptionnellement ouvert de 21 à 23 h. tous les soirs (sauf dimanche et lundi)

Galerie de France
3, Faubourg-Saint-Honoré - PARIS (VIIIe)
SINGIER
PEINTURES ET TAPISSERIES

GALERIE RIVE DROITE
FOLDES
4 mai - 31 mai
23, Fg-St-Honoré, Paris. ANJ. 02-28

GALERIE DU PERISTYLE
GAVEAU
DRACHKOVITCH
45, rue La Boétie

Galerie SAINT-PLACIDE
41, rue Saint-Placide
LAMBA
A la cave
JACQUES PONTE
Jusqu'au 15 mai

GALERIE RIVE GAUCHE
ENRICO BAJ
44, rue de Fleurus - LIT. 04-91

Galerie CHARPENTIER, 76, Fg-Saint-Honoré
TRESORS D'ART PRECOLOMBIEN
Au 1er étage : BRETAGNE, par Jean Oberlé

GALERIE MAEGHT
PIERRE TAL COAT
Œuvres récentes

GALERIE DINA VIERNY
36, rue Jacob, PARIS (6e) - LITtré 23-18
Exposition NIKIFOR, peintre primitif
Du 15 avril au 15 mai 1959.

Galerie Daniel CORDIER
NOUVELLE ADRESSE : 8, rue de Miromesnil - ANJ. 20-39
JEAN DUBUFFET
« CELEBRATION DU SOL »
Du 28 avril au 7 juin

(Suite de la page 16.)

LE PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE GUINÉENNE EN VOYAGE D'INFORMATION
« Nous voulons que le peuple soit l'acteur de la révolution, non l'objet. »
(Dalmas.)

veillante de « travail forcé ». La Guinée comme le reste de l'Afrique est un pays sous-développé. Nos recettes fiscales, nos ressources ne nous permettent pas d'investir en fonction des besoins. Alors que faire ? Attendre la bonne volonté de capitalistes étrangers, de gouvernements étrangers pour évoluer ? Attendre et solliciter des aumônes ? C'est contraire à toute notre conception de la dignité africaine.

« Les capitaux, les sources d'énergie, les machines ne sont jamais que des moyens mis au service d'une volonté d'évolution, de progrès. Ce qui est à la source c'est cette volonté des masses. Elle seule compte. Si elle existe, elle s'exprime quand elle est nue d'une seule et même manière, partout dans le monde : le travail. Là est le vrai capital. Là est le sens de ce que nous avons appelé l'investissement humain.

« Est-il si difficile de comprendre qu'un peuple qui veut progresser, de toute sa force, et qui constate que la totalité de son travail ne profitera qu'à lui, ne servira qu'à améliorer son existence, fasse tout ce qu'il est en mesure de faire, et même davantage ? Dans tous nos villages les hommes, les femmes, les enfants se sont réunis et se sont demandé ce dont ils avaient besoin — la liste est longue ! — ce qu'ils pourraient faire en dehors de tout crédit, de tout budget.

« Le résultat ? Dans des centaines de villages, des écoles : nous avons dû stopper le mouvement parce que nous étions incapables de couvrir toutes les dépenses de fonctionnement qu'auraient entraînées la multiplication des classes. On a rebâti des maisons communales, reconstruit des pistes, sur plusieurs centaines de kilomètres, nettoyé des villages, Conakry même. Le budget du pays sera réservé aux grands problèmes d'équipement, d'investissement, d'infrastructure. Les Guinéens se chargeront du reste. Ils savent que pour que le gouvernement puisse transformer le pays avec des moyens réduits, il faut qu'ils s'aident d'abord eux-mêmes, qu'ils prennent eux, d'abord, la p i o c h e *et la « daba »... (2).*

« La brousse constate... »

Sekou Touré s'arrête un instant de parler. Le soleil vient de disparaître à l'horizon dans un décor somptueux. Sekou Touré appuie sur un bouton : un garde, en uniforme militaire français mais sans écusson, entre. Il apporte au président un verre d'eau fraîche. Nous sommes en période de Ramadan et Sekou Touré rompt son jeûne. Il boit d'un grand trait puis sourit en ajustant le petit calot blanc qu'il porte sur la tête.

« Oui, c'est aussi cela la révolution guinéenne. Interrogez les gens, les plus humbles. Ils savent que nous travaillons pour eux. Croyez-vous qu'il y ait une autre raison profonde à la rentrée des impôts ? Nous avons réussi à faire rentrer les arriérés de 56, 57, 58 et nous espérons que la totalité des impôts de 1959 sera recouvrée fin avril ou début mai ! Les dépenses d'apparat, les fêtes, cela n'est pas pour nous. Vous savez que nous avons déjà, sous la loi-cadre, élaboré une première réforme fiscale qui a diminué la contribution des plus pauvres et augmenté celle des privilégiés, qu'ils soient blancs ou noirs. Et puis sur les 700 francs de l'impôt sur les paysans il y a 200 francs qui restent acquis à la commune, le reste allant à l'Etat. Ce sont les élus communaux qui ont la gestion des sommes qui leur reviennent : la brousse constate concrètement à quoi sert son argent, elle décide de son utilisation.

(2) Instrument agricole africain.

Une secrétaire entre avec un dossier. Sekou Touré paraphe nerveusement une lettre, rappelle qu'il a un discours à dicter, telle réunion à organiser. Je sais qu'il travaille plus de 15 heures par jour, examine toutes les questions, toutes les décisions à prendre, dans les moindres détails... Il me répond cependant sans hâte, toujours avec la même concentration :

« Toute notre force, notre audace vient de ce que l'Afrique n'a rien à perdre que sa misère et que pratiquement tout est à faire. Voyez les revenus des paysans qui vivent pour la plupart en économie fermée ou qui subissent les méfaits de la « traite », cette organisation profondément injuste de l'achat des récoltes, la revente pratiquement monopolisée des produits importés. Progressivement nous créons de vraies coopératives sur la base des villages : elles deviendront la base économique, sociale, politique de notre expansion. Nous reformons toutes les structures de l'exploitation, sans heurts mais sûrement.

Une économie intégrée

« Oui, nous nous méfions des capitaux des « marchands », des capitaux spéculatifs mais ce n'est pas parce qu'ils sont étrangers à l'Afrique, c'est parce qu'ils sont restés étrangers à l'Afrique, qu'ils ne se sont nullement intégrés. L'Afrique est restée en fait étrangère au commerce de l'Afrique. Ce commerce n'a de but que le profit et ne se soucie nullement des besoins et des intérêts de l'Afrique. L'Afrique n'a jamais été considérée comme une entité économique, mais comme un marché. Or nous ne voulons plus d'une économie qui soit en nous comme un corps étranger, comme un parasite...

« Il n'en est pas de même des « capitaux d'investissement » dans la mesure justement où ils respectent notre souveraineté, s'intègrent dans notre vie, nos intérêts, notre économie propre. Nous avons des richesses minières importantes, en bauxite, en fer. Mais il est essentiel, pour investir, de considérer les conditions et les conséquences de ces investissements. L'enrichissement anarchique peut être à terme d a n g e r e u x *! La société Fria (3), elle, a son siège à Conakry et non à Londres ou ailleurs. Nous avons établi avec elle des plans d'équipement social, de reclassement de main-d'œuvre, de formation de personnel, d'aménagement d'infrastructure, etc. De cette façon le capital concourt en profondeur à la promotion de toute la nation, dans le respect des intérêts bien compris des deux parties...*

En levant les yeux je remarque, en bonne place, encadrée au-dessus du bureau de Sekou Touré, une photo qui le représente auprès du président N'Krhumah, au moment de la signature de l'accord faisant de la Guinée et du Ghana le noyau des futurs Etats-Unis d'Afrique. A mes questions Sekou Touré enchaîne :

« L'avenir ? J'ai souvent dit ces derniers mois qu'il ne saurait y avoir maintenant d'autre issue que l'indépendance et l'unité africaine. Mais il faut surtout essayer de concevoir concrètement les lois auxquelles pourrait obéir cette évolution.

Les grands ensembles

« Il y a en gros trois étapes essentielles. La première, celle que nous avons franchie, a consisté dans la prise de conscience de la lutte anticolonialiste. Quelles que soient les options, il y a à la racine, dans le peuple, l'exigence fondamentale de la dignité, de la libération des structures coloniales, d'autodétermination et de mieux-être. Ceux qui négligeront un seul de ces facteurs échoueront.

(3) Importante société franco-internationale qui investit actuellement en Guinée des dizaines de milliards dans la construction d'une usine d'alumine.

« La deuxième étape c'est l'organisation nouvelle des Etats. Là c'est beaucoup plus difficile. Contre le colonialisme il suffit d'être contre. Pour construire il faut faire l'apprentissage de la souveraineté, résoudre les conflits d'intérêts qui étaient unis contre la puissance coloniale mais qui ont depuis divergé, ne pas s'installer dans les fauteuils du régime antérieur. C'est là qu'intervient le dynamisme révolutionnaire : il faut transformer, rénover en maintenant la solidarité harmonieuse des différentes couches sociales.

« Nous avons commencé avec le Ghana à aborder la troisième étape alors que certains pays africains en sont encore à la première ou à la seconde. Cete étape verra la constitution de grands ensembles. Ce qui sera alors déterminant pour toute l'Afrique, ce sera la manière dont chaque Etat aura réglé pour lui-même sa propre édification, le changement de ses structures, sa révolution. Nous avons là le sentiment d'ouvrir la voie...

« Les influences étrangères ? Mais l'Afrique ne voudra plus entendre parler d'influence, elle cherche des « partenaires ». Pourquoi chercher à l'Est ou à l'Ouest de nouveaux maîtres ? Nous ne voulons plus de dépendance, d'où qu'elle vienne. On retrouvera naturellement aux côtés des Africains ceux qui sans tenter de les utiliser comme des pions sur l'échiquier international, comme une prime dans un marché, auront le mieux aidé l'Afrique à vaincre ses difficultés, qu'elles soient économiques ou politiques, sa dépendance, son morcellement arbitraire, sa misère... »

En prenant congé de Sekou Touré, fils de paysan élevé dans une école coranique, ancien petit fonctionnaire mais rompu à la culture française, je regarde Conakri sa capitale d'un autre œil.

Un homme pense et tente de résoudre d'une manière totalement originale, au-delà du libéralisme classique ou du communisme, les problèmes qui sont non seulement ceux de la Guinée ou de l'Afrique mais aussi de centaines de millions d'hommes.

L'avenir dira si cette ville charmante et provinciale deviendra la capitale de la révolution africaine, voire une sorte de Mecque des pays sous-développés. Je me demande d'abord cependant si la Guinée correspond au tableau que m'en a fait son président et quelle sera son influence sur les Etats demeurés au sein de la Communauté. C'est ce que nous allons voir.

CLAUDE KRIEF.

AVENIR

La montée des jeunes

● *Notre collaborateur Alfred Sauvy, directeur de l'Institut National d'Etudes Démographiques, et professeur au Collège de France, publie la semaine prochaine un livre (1) dans lequel il expose comment la poussée de la « Nouvelle Vague » bouleverse les problèmes français. Voici, en exclusivité, des extraits de cette étude.*

Derrière 26 ans de statistiques...

DANS l'esprit de chaque Français, la montée des jeunes n'occupe qu'une place beaucoup plus restreinte que le 13 mai, les possibilités de la navigation intersidérale, la guerre d'Algérie, sans parler du cours du blé, du prix de l'essence ou des vedettes de l'écran.

La montée des jeunes est pourtant le fait le plus lourd de notre histoire.

Depuis dix ou quinze siècles qu'on peut parler d'une France, jamais son existence n'avait encore été en question. Les divers désastres subis sous les coups de la nature ou des hommes avaient été vite réparés. La perte de la guerre de Cent ans, dont l'éventualité a ému tant de gens, n'eût conduit qu'à un changement de dynastie, peut-être heureux.

Un peuple n'est détruit que par lui-même. Et c'est précisément ce qui s'est préparé pendant quelque temps, ce qui a été évité de peu et doit être définitivement écarté. Ce que nous voulons montrer, c'est la vanité, le danger de toute construction économique et sociale qui ne prendrait pas appui sur le relèvement de la jeunesse française, *le premier qui survienne, à cette échelle, dans l'histoire du monde.*

Dans la marche en avant qui, à partir du XVIe siècle, a détaché l'Europe occidentale du reste du monde, créant ailleurs ce qu'on appelle aujourd'hui le « sous-développement », il n'y a eu qu'une exception importante et cela pour un seul secteur et dans n seul pays : *cent ans avant les autres, les Français ont entrepris de réduire le nombre de leurs enfants.*

Deux voies extrêmes.

Le mouvement a pris naissance en France vers 1760 et s'est accentué rapidement, alors que la natalité n'a commencé à baisser que vers 1820 en Suède, 1840 en Belgique, 1875 en Hollande et en Angleterre, 1880 en Allemagne, 1885 aux Etats-Unis.

Alors que dès 1860 les générations françaises n'assuraient plus qu'avec peine leur propre remplacement, l'Angleterre (qui précédait cependant la France de quelques années dans le processus du développement), en était encore en 1875 à peu près au stade de la fécondité biologique.

Les autres pays évolués ont suivi peu à peu l'exemple de la France. Le développement, l'évolution progressive et progressiste comportent fatalement le passage de la fécondité animale sans entraves à la famille limitée à un nombre d'enfants raisonnable.

Le drame est que, si nécessaire et inéluctable qu'elle soit, la baisse de la natalité a toujours une conséquence régressive : le vieillissement de la population, c'est-à-dire l'accroissement de la proportion des personnes âgées, fait heureux en soi, mais qui entraîne des conséquences défavorables. On peut même penser qu'au-delà de la guerre atomique et des radiations, le grand risque apporté par la conquête de la nature est le vieillissement des hommes. Sauront-ils dominer, maîtriser cet étonnant progrès qui les fait reculer ?

Dès l'instant que la mort recule, le nombre de vieillards augmente. Dès lors, deux voies extrêmes se présentent :

— maintenir les proportions antérieures entre les différents âges ; cela suppose une augmentation des jeunes à la même vitesse que les vieux et c'est alors une multiplication accélérée ;

— maintenir le chiffre de la population totale ; cela suppose une réduction du nombre des jeunes, c'est-à-dire le vieillissement.

Où est passé le pactole ?

Le dilemme n'a pas d'échappatoires. Croître ou vieillir, tel est pour une population en progrès sanitaire le grand choix. En adoptant la seconde solution, la France était certes en avance sur les autres, mais c'était précisément sur le point le plus scabreux.

De 1800 à 1914, la population de la France n'a augmenté que d'un tiers, alors que celle de l'Angleterre était multipliée par quatre. Pendant la même période, le coefficient d'augmentation était de 2,7 en Allemagne et en Norvège, de 2,8 en Belgique et en Hollande, de 2,4 en Suède et en Suisse. Ces fortes augmentations étaient obtenues malgré une intense émigration, ces pays élevant des enfants qui devaient partir ensuite sous d'autres cieux.

Or, la croissance de la population coûte cher. Elever un homme jusqu'à 18 ans représente, pour les parents, environ quatre ou cinq ans de travail d'un adulte, auxquels s'ajoutent les frais d'éducation et de santé publique, soit douze à quinze mois de travail.

Faisant moins d'enfants, les Français semblaient donc voués à une vie économique plus brillante que les autres, à un niveau de vie plus élevé. Pauvres Allemands, pauvres Anglais, pouvait-on penser au XIXe siècle : ils vont s'épuiser à élever de nombreux enfants, alors que nous pourrons consacrer toutes nos ressources à accroître notre confort et notre bien-être. Les Français ont suivi — du moins sur le second point — le conseil du grand économiste de la Restauration, J.-B. Say : « Faites des épargnes plutôt que des enfants. »

Sont-ils devenus plus riches, ont-ils été mieux logés, sont-ils passés à l'avant-garde, du progrès ? Rien ne permet de l'affirmer. A la veille de la guerre de 1914, le niveau de vie des Français se plaçait dans une honnête moyenne occidentale. La mortalité infantile — critérium assez sûr du degré de développement social et sanitaire — était supérieure à celle de l'Angleterre, de la Suède, de la Suisse, des Pays-Bas. L'enfant unique ou les deux enfants de la famille française n'étaient pas mieux soignés ni mieux instruits que les enfants plus nombreux des autres pays.

Partout, les prévisions logiques plaidaient pour la stérilité ; partout, les résultats ont démenti logique, calculs et prévisions.

Où était donc passé le pactole des économies réalisées sur le « non-élevage » des enfants ? Ou plutôt, pourquoi n'était-il pas apparu ?

Deux explications fondamentales :

— le rajeunissement des structures exige une croissance démographique suffisante ;

— l'esprit de création s'est atrophié.

Le développement d'un pays n'est pas uniforme. Il ne s'agit pas d'un agrandissement photographique. Lorsque leur niveau de vie se multiplie par trois, les hommes ne mangent pas trois fois plus de pain, mais consomment peut-être dix fois plus de voyages, de téléphone et de soins médicaux. Une économie qui progresse se déforme. Les proportions du grand corps social doivent être changées, par exemple entre agriculture et industrie, entre villes et campagne, entre littéraires et scientifiques, etc.

Si la population augmente, ces changements peuvent se faire par adjonction. Si au contraire elle est stationnaire, on ne peut ajouter ici qu'en amputant là. Or l'amputation est toujours douloureuse et les résistances s'affirment. Le progrès se heurte alors à une forte inertie et se ralentit en conséquence.

D'autre part, l'individu ne réagit pas de la même façon dans une population croissante et jeune que dans une population stationnaire et vieillissante. Le moteur du XIXe siècle n'a pas été seulement le profit capitaliste, mais aussi le désir des hommes de s'élever.

Le père d'une famille nombreuse peut parfois se décourager, mais c'est l'exception. D'une façon générale, le père de trois ou quatre enfants ou davantage a réagi, dans sa propre situation, avec plus d'efficacité que le père de un ou deux enfants. Il a pensé plus à l'avenir et un peu moins à lui.

Le siècle des cadets

Dans la génération suivante, l'enfant unique est moins prêt à affronter les luttes de la vie que celui qui a suivi l'école sévère de la fratrie. La France du XIXe siècle a compté beaucoup plus de fils uniques que les autres pays.

En outre, l'enfant unique trouve le chemin tout fait : la ferme, le magasin, l'usine, l'étude du père l'attendent. Si le XIXe siècle fut un siècle de pionniers, c'est parce qu'il fut le siècle des cadets.

L'état d'esprit collectif est plus important encore. Dans une région qui se dépeuple, comment l'esprit de progrès pourrait-il se développer ? A la veille de la Révolution, l'agronome anglais Young admirait la richesse de la Gascogne. Vers 1840, cette terre généreuse au climat sain semblait vouée à un bel avenir. La natalité faiblissait déjà et les économistes pouvaient annoncer aux Gascons : « Non seulement vos terres sont riches, mais, étant moins nombreux, vous allez pouvoir exploiter les plus avantageuses et atteindre des rendements records. » Aujourd'hui, non seulement le rendement par hectare est inférieur à celui de la Bretagne, mais le rendement par homme lui-même ne dépasse pas celui de cette province surpeuplée. Les ressources naturelles ont été gaspillées. Dans une ambiance dépressive, personne ne se sent incité au progrès. Qu'a-t-il manqué à la Gascogne pour être prospère ? Les fameux cadets de la chanson.

Sous l'Empire, la France avait 28 millions d'habitants et l'Allemagne (de 1914) 25 millions. Le nombre des cultivateurs actifs dans les deux pays était de l'ordre de 10,5 millions en France et 9,5 millions en Allemagne. Un siècle plus tard, ces chiffres sont passés respectivement à 8,8 millions et 9,8 millions. Ainsi, l'Allemagne a pu monter toute son industrie sans amputer sa population agricole, alors que les campagnes françaises étaient déjà déplorablement vidées par le développement inévitable du secteur industriel.

Le banquier du monde

Le recul de la natalité française a été justifié rétrospectivement par l'insuffisance de nos ressources en charbon. « Les Français, a-t-on dit, ont instinctivement compris qu'ils ne pourraient pas, sans charbon, nourrir 60 ou 70 millions d'habitants comme l'Allemagne. » On constate cependant aujourd'hui que le revenu national par habitant diffère peu, en Europe, d'un pays à un autre, bien que les ressources en charbon soient très inégalement réparties. Le Danemark a poussé l'agriculture et la petite industrie et la Hollande le commerce, tandis que la Norvège misait sur la mer. Quant à la Suisse, dépourvue de charbon, de fer et de mer, elle a cultivé l'hôtellerie, l'horlogerie, la mécanique de précision. Par contre, bien des pays fortement doués par la nature végètent avec des niveaux de vie modestes.

Ce n'est donc pas dans le manque de charbon, de colonies ou de ressources naturelles qu'il faut trouver quelque justification rétrospective à la stérilité excessive de quatre générations de Français. Le territoire n'a pas été mis en valeur, les richesses ont été mal exploitées, faute d'hommes et de volonté.

Où sont donc passées les sommes que les Français n'ont pas employées à élever des enfants ? La recherche de ce trésor perdu se révèle déconcertante. Moins le Français avait d'enfants, plus il avait peur de risquer son avoir. En traitant le père de famille « *d'aventurier des temps modernes* », Péguy ne se livre à aucune boutade. Le 3 %, « placement de père de famille », fut au contraire particulièrement apprécié par ceux qui refusèrent l'enfant vers 1910. Si la réputation de « banquier du monde » a été faite à la France, c'est que, faute de développement intérieur, les capitaux cherchaient à s'employer à l'étranger, Chine, Mexique, Brésil, etc. De 1880 à 1913, le portefeuille français s'est accru de 42 milliards en fonds d'Etat étrangers.

Les pays qui eurent le plus de pudeur remboursèrent en francs-papier, consacrant une perte presque totale. Les autres firent simplement défaut.

---

(1) « La montée des jeunes », chez Calmann-Levy. Collection « Questions d'actualité ». 268 pages. 675 francs.

...il y a aujourd'hui ces visages.

(Charpentier.)

Plus d'un commentateur a dit : *« La France n'a pas eu de chance. Si nos pères avaient été mieux conseillés ou avaient eu le bon goût d'investir en France dans des usines, ou bien outre-mer pour mettre en valeur les territoires, des fruits merveilleux auraient pu être cueillis. »*

C'est là un *si* mal placé, une hypothèse vaine. Et c'est là le fond de l'erreur malthusienne. Les Français *ne pouvaient pas* investir en richesses. Ayant perdu l'esprit de pionnier, ne croyant pas à l'avenir, épris de sécurité, ils n'étaient pas aptes à se conduire autrement qu'ils l'ont fait. Leur comportement était logique, cohérent ; ne voulant pas d'enfants, ils avaient perdu l'esprit de création. Il leur fallait du 3 % national gaspillé en déficit budgétaire ou du 4 % en fonds étrangers.

Et c'est ainsi que, n'ayant pas voulu élever d'enfants, les Français ont aidé les autres à élever les leurs.

A la tragique « belle époque », la France vivait dans l'insouciance des cavernes qui se creusaient dans sa population, multipliant les efforts pour s'accoutumer à ses maux et surtout pour faire taire ses remords.

Comme une machine infernale

En 1914, l'opinion raisonne toujours sur « le couple France-Allemagne », expression reprise encore, vingt ans plus tard, par Jules Romains. Le passé enseigne que ces deux pays s'équilibrent : le passé a donc raison. Tel est le processus inconscient. En 1913, il y a 39 millions de Français contre 67 millions d'Allemands. Mais le recensement de 1911 est peu connu et les documents reproduisent partout les chiffres de 1906 — 39 et 61 — qu'on arrondit à 40 et 60, soit deux contre trois. On oublie que ce n'est pas le nombre global d'habitants qui importe en temps de guerre, mais celui des jeunes. En fait, pour dix Français en âge de combattre, il y a vingt-deux Allemands.

La France abordait donc la grande épreuve de 1914-18 dans ces conditions dramatiques :

— forces matérielles surestimées ;

— foi ardente dans le succès et volonté exaspérée de victoire.

Ce sont ces deux conditions qui devaient nous valoir à la fois la victoire et l'effondrement ultérieur.

On peut railler la propagande appelée plus tard « bourrage de crâne » : la fleur au fusil, la turpinite qui tue les Allemands en masse sans blessures, la tartine de confiture pour prendre des prisonniers, les obus allemands qui n'éclatent pas, etc. Un exemple entre cent :

> *« Les balles allemandes ne tuent pas ; les blessures causées par les balles allemandes ne sont pas dangereuses, de sorte que les trains de blessés sont remplis de jeunes garçons atteints par des balles et qui, pourtant, rient avec une réconfortante bonne humeur. »* (« Intransigeant », août 1914.)

Le jeune de 1959 qui consulte un journal de 1914 ou 1915 est confondu de ce simplisme qui rejette loin derrière lui la propagande soviétique la plus outrancière. Mais il fallait absolument se doper. Sans ces sublimes âneries, nous n'aurions pas supporté une charge qui dépassait nos moyens.

Une première fois, un mince fil a décidé de notre destin. Par orgueil, par certitude de victoire aussi, les Allemands n'ont pu se résigner à la perte momentanée de la Prusse orientale ni résister au plaisir d'écraser deux armées russes mal disposées. Les deux corps d'armée qu'ils ont retirés du front ouest en août 1914 auraient suffi à faire pencher en leur faveur, sur la Marne, une balance terriblement hésitante et c'en eût été fini de la puissance française. Un pays démographiquement fort, c'est-à-dire pourvu de jeunesse, survit à une défaite militaire ; pour un pays sénescent, c'est le coup de grâce.

Ce coup de dés gagné, commença la bataille d'usure. Elle se déroula à notre détriment. Non seulement le front russe fut moins meurtrier aux armées allemandes que le nôtre, mais sur le front franco-allemand lui-même, les pertes allemandes ont été moins lourdes que les nôtres. Le total des pertes en tués fut de 1.322.000 pour la France contre 806.000 pour l'Allemagne. Au cours des deux premières années, le sang français, si rare, a coulé deux fois plus que le sang allemand.

C'est que la France, qui se bat sur son propre territoire, joue le tout pour le tout et lance sa dernière carte. Perdant la guerre après la jeunesse, elle perdait tout. Vaincue, l'Allemagne ne perdait que vingt ans.

Crispés, accrochés, pris dans une lutte inégale, nous dépensions sans compter. C'est ainsi que disparurent des centaines de milliers de fils uniques, laissant des familles sans vie, sans espoir, mais peut-être non sans regrets. Verdun, l'épreuve décisive, méritante victoire (défensive) au comptant, nous vouait à terme à d'affreuses défaillances.

A l'inverse, l'Allemagne vaincue — en quelque sorte injustement — est enceinte d'un monstre. Par la plénitude des générations nées de 1900 à 1914 et l'amertume de la défaite, elle recèle Hitler dans ses flancs. Le mécanisme se déroule, implacable, logique, sinistre comme une machine infernale.

Vers le haut ou vers le bas

La victoire de 1918 a été payée très cher. Les tensions extrêmes et les efforts faits pour se dépasser ont brisé les forces morales du pays. Comme l'athlète qui, se forçant, est « resté dans une course », la France est « restée dans Verdun ». A l'épuisement moral s'est ajouté le poids terrible du passé. C'était la jeunesse qui avait été décimée, accentuant encore le vieillissement. Du seul fait de la guerre, la proportion des sexagénaires était passée de 12,5 à 14 %. Malgré l'immigration de 2 millions de jeunes étrangers, elle allait passer, en 1938, à 15 %.

La baisse de la natalité se poursuit, mais cette fois, les autres pays comblent leur retard. En 1929, à la veille de la grande crise économique, la natalité est de 16,7 0/00 en Angleterre, 17,9 en Allemagne, 18,1 en Belgique et 17,7 en France. Les générations françaises n'assuraient plus leur renouvellement qu'à 99 %, mais ce taux était tombé plus bas encore dans les autres pays : 91 % en Belgique, 87 % en Angleterre, 85 % en Allemagne.

Au malthusianisme démographique, poussé au-delà du raisonnable, s'ajoutait maintenant un malthusianisme économique, une peur de la richesse, qui ne trouvaient aucune justification. Le mal ne fut pas un monopole français, mais il prit chez nous une forme chronique. La peur de l'excès de marchandises se répandit dans les diverses classes sociales.

Chaque fois qu'il y a un écart entre deux grandeurs, il y a deux façons de rétablir l'équilibre : aligner vers le haut ou vers le bas. En annonçant qu'il y a un excès de quelque chose, l'optique malthusienne suggère instinctivement de niveler vers le bas. S'agit-il de chômage ? On dit qu'il y a trop d'hommes. Tel produit est-il atteint par la mévente ? On conclut qu'il est produit en trop grande quantité. L'optique antimalthusienne ou progressiste voit au contraire, à priori, des insuffisances.

Partout où il y avait monopole ou entente suffisante, on voyait, à cette époque maudite, la production se réduire soit de façon délibérée, soit par maintien concerté de prix excessifs. Déjà, Midi viticole et Nord betteravier concluaient une alliance solennelle et poussaient le gouvernement à la désastreuse politique de raréfaction qui devait coûter au pays tant d'argent. Distiller (c'est-à-dire à peu près détruire) des récoltes obtenues à grands frais d'argent et de sueur, telle était la grande idée.

Dans toute la nation, sévissait la peur de produire. Interprétant le chômage comme un excès d'hommes, le gouvernement de Front populaire imposa au pire moment — celui où l'Allemagne armait à outrance — la semaine de 40 heures qui stabilisa la production au niveau misérable où la crise l'avait plongée. En 1938, chaque Allemand produisait 1/3 de plus que chaque Français.

En 1939, avec l'assouplissement des 40 heures, la France démarra enfin, mais il était trop tard : conservatisme militaire et malthusianisme de la politique s'étaient admirablement conjugués et la suite des événements était déjà écrite.

Lorsque éclate le second conflit mondial, la nation française refuse la guerre : sur le champ de bataille comme sur le terrain économique. La « drôle de guerre » est marquée par une attitude totalement opposée à celle de 1914. Ne pas souffrir, ne pas se priver ; le gouvernement qui propose des privations est l'ennemi ; à l'optimisme agissant de 1914 a succédé en 1939 l'optimisme passif qui suggère que « tout finira par s'arranger ». Ce refus de la guerre résulte du forcement survenu de 1914 à 1918, forcement résultant lui-même du sursaut effectué après le grand relâchement séculaire.

La fameuse devise

En juillet 1940, le Parlement transmet ses pouvoirs au maréchal Pétain. La politique de collaboration ou du moins de conciliation avec l'ennemi est alors approuvée en fait par la grande majorité du pays. Ce développement est la suite strictement logique des événements antérieurs. Syndic d'une faillite générale, qui prend ses origines au XVIIIe siècle, le maréchal Pétain exprime la renonciation d'un pays qui a forcé vingt-cinq ans plus tôt ses capacités. Au moment le plus bas qu'ait jamais connu la France, cet homme vieux chargé de

→

Services Réguliers CANADA

LE HAVRE — QUÉBEC — MONTRÉAL

s/s HOMERIC (26.000 T.)

4 et 20 MAI - 8 et 26 JUIN - 16 JUILLET

m/s ITALIA (21.000 T.)

25 MAI - 18 JUIN - 11 JUILLET - 13 AOUT

CROISIÈRE AUX FJORDS DE NORVÈGE

par M/S ITALIA du 4 au 13 Août

Prix à partir de Frs : 75.000

HOME LINES

Agents généraux pour la France :

TRANSPORTS ET VOYAGES : 8, rue Auber, PARIS (9e) - Tél. : OPEra 83-50

et toutes Agences de Voyages

vieilles idées est le symbole même du vieillissement national.

En 1939, cependant, il s'était produit en France un grand événement : ce n'était pas la guerre, inscrite depuis longtemps dans le destin du pays, à la date près, mais l'institution du code de la famille, première mesure destinée à renverser l'orientation démographique du pays.

De juin 1940 jusqu'à nos jours, la France a eu des gouvernements fort divers qui ont mené des politiques résolument divergentes. Mais sur un point précis — le redressement de la natalité — ils ont tous poussé dans la même direction.

Pétain avait inscrit la famille dans sa fameuse devise, entre le travail et la patrie. Sous son gouvernement a été créée l'allocation dite de « salaire unique ». Les enfants ont été, tant bien que mal, protégés par le rationnement et sont sortis de la guerre avec des dommages moins importants que ceux que l'on pouvait craindre. La natalité a repris pendant l'occupation.

Par réaction, la Résistance était, au départ, peu attirée vers la famille. C'est cependant sous les gouvernements inspirés par elle que furent étendues les allocations familiales, dans le cadre général de la loi de Sécurité sociale promulguée en 1946.

Philippe Pétain et Charles de Gaulle se sont réciproquement condamnés à mort, mais tous deux ont vu la nécessité d'encourager la famille et ont œuvré dans ce sens. Leurs adversaires communs, les communistes, les ont accompagnés sur ce point.

Un changement d'opinion collective se reconnaît moins au bruit et à la vigueur des partisans d'une cause qu'à l'affaiblissement de l'opposition. Dans le cas qui nous occupe, seule une très faible minorité (Adolphe Landry, Edouard Daladier et Paul Reynaud notamment en 1939) a vu la nécessité de recréer une jeunesse et cru en la possibilité de cette renaissance. Et cependant, le mouvement en faveur de la famille s'est poursuivi de telle façon, de 1939 à 1946, qu'un observateur lointain serait frappé de l'admirable continuité de vues des gouvernements successifs pendant la période la plus troublée de notre histoire.

Le sens plein du mot « vie »

La reprise de la natalité en France n'est plus contestée. Le nombre de naissances annuelles pour 1.000 habitants avait régulièrement décliné à partir de la fin du XVIII°, où il était de plus de 33, pour tomber à 13,1 en 1941, à son niveau le plus bas. Il commence ensuite à remonter pour atteindre 14,5 en 1942, 16,1 en 1944, 20,7 en 1946, 20,8 en 1948, redescendant légèrement ensuite pour se stabiliser depuis 1953 entre 18 et 19.

Cette reprise n'est pas considérable : elle nous ramène au niveau de 1927-28, rien de plus. Les 800.000 bébés qui naissent annuellement sont inférieurs aux 925.000 du Premier Empire et au million atteint pendant le Second. Mais à 20 ans, il en survivra davantage (770.000 environ), alors que les 925.000 du Premier Empire, décimés par les microbes et les mauvais soins, étaient au même âge réduits à 510.000 environ. Les 44 millions de Français de 1958 auront des enfants de 20 ans à peu près dans la même proportion que les 28 millions de sujets de Napoléon ou les 37 millions de Napoléon III. Nous avons retrouvé notre ancienne vitalité, rien de plus.

Il ne s'agit que du retour à une situation normale. A 18,1 pour 1.000 habitants, la natalité de la France reste une des plus basses du monde. Supérieure à celles de l'Allemagne (17), de l'Angleterre (16,5) et de la Belgique (16,9), elle est à peu près égale à celles de la Suisse (17,7), de la Norvège (18,2) et inférieure à celle de la Hollande (21,2). Plus basse que celle de l'Europe de l'Est (19 à 27), elle est largement inférieure à celle des Etats-Unis et de l'U.R.S.S. (25). Elle est naturellement hors de proportion avec celle des pays sous-développés, qui est de 40 à 45.

Le problème du surpeuplement ne se pose pas encore pour nous. En conservant son rythme de croissance actuel, il faudrait à la France quarante-sept ans pour atteindre la densité actuelle du Danemark, plus de cent soixante ans pour celle de l'Allemagne occidentale et de l'Angleterre, deux cent quarante-trois ans pour celle des Pays-Bas. On peut juger notre vitesse de croissance trop rapide, mais il ne peut y avoir de débat sensé sur le nombre. La France reste et restera moins peuplée que ses voisins.

Accueillir des jeunes dans la société ne consiste pas seulement à les faire naître, à accorder aux parents des primes de natalité ou même un dédommagement partiel qui favorise les premiers pas. Accueillir les jeunes, c'est leur ouvrir l'accès à la machine sociale, c'est donner au mot « vie » son sens plein, son sens le plus étendu.

Après avoir vécu longtemps en état de stagnation démographique, la population française s'accroît brusquement dans les âges jeunes et cette vague monte peu à peu vers les âges supérieurs. Le problème est de savoir si ces générations nouvelles vont trouver des cadres élargis à leurs dimensions ou si les enfants supplémentaires vont se heurter à des portes closes.

(Dessin de Tim)

Un enjeu exceptionnel

Des trois formes d'accueil — emploi, logement, enseignement — quelle est la plus préoccupante ? *Sans hésiter, l'enseignement.*

S'il s'agit d'une personne, la relation entre l'instruction et le métier est simple. En revanche, sur le plan collectif, national, l'opinion est mal informée, ou plutôt contre-informée en raison des survivances de l'optique malthusienne selon laquelle les hommes seraient des concurrents luttant pour un certain nombre de « places disponibles ». En fait, le travail des uns crée du travail pour d'autres.

Si les jeunes reçoivent l'enseignement et la formation nécessaires, le cadre économique s'élargira presque automatiquement. Il faudra certes des investissements, mais leur rentabilité à l'échelle nationale sera si élevée qu'ils se feront sans difficulté. Le ministre de Finances pourra sans crainte élargir les vannes du crédit : la production répondra généreusement à cet appel.

Si important qu'il soit d'ouvrir le verrou poussé en matière de logement contre les jeunes, l'enseignement doit avoir priorité, même sur le logement. Si le second est assuré, mais le premier sacrifié, c'en est fini. Les hommes non formés feront pendant quarante ans sentir sur l'économie le poids de leur improductivité ou de leur inactivité. Si au contraire les hommes sont formés, mais n'ont pas de logements à 25 ans, il sera encore possible, dans cette économie prospère, de mettre sur pied un programme exceptionnel de construction de logements, comme l'ont fait les Soviétiques à partir de 1958 ou les Allemands après l'arrivée des réfugiés.

Pourquoi l'opinion a-t-elle été plus émue par la crainte du manque d'emplois que par l'insuffisance de notre enseignement ? Parce qu'elle est encore victime de l'illusion malthusienne qui lui fait redouter davantage la surabondance que la pénurie.

L'enjeu est cependant exceptionnel. Si la France réussit à accueillir ses jeunes, elle bénéficiera des puissants effets du rajeunissement. Réussissant le tour de force dont on le croyait incapable, l'homme malade de l'Europe sera dans vingt ans l'homme plein de santé et de vie, entouré d'une Angleterre, d'une Allemagne, d'une Belgique vieillissantes chargées à leur tour de retraités et plus encore de vieilles idées, d'idées de 1959.

Des années qui comptent pour dix

Cette résurrection sera bien entendu attribuée à d'autres causes plus visibles et immédiates, voire aux hommes politiques du moment. Peu importe ; l'essentiel est qu'elle survienne.

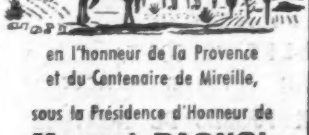
Si en revanche la France ne réussit pas à accueillir ses jeunes, si les emplois sont rares dans une économie improductive, on assistera à une nouvelle hypertrophie de l'appareil commercial-refuge et nos jeunes émigreront vers les pôles d'attraction — Allemagne, Belgique — qui auront besoin de main-d'œuvre.

Cette éventualité lamentable s'accompagnerait de troubles politiques. Comprimés par la carapace malthusienne, les jeunes finiraient par la faire éclater. Ils trouveraient alors des solutions plus progressistes, mais trop tard pour éviter la pauvreté et l'humiliation. Il faudrait un demi-siècle ou davantage pour réparer les conséquences navrantes de cet égoïsme. Depuis dix ans, les années comptent pour deux ou trois. Celles qui viennent vont compter pour cinq ou pour dix. *Jamais, dans aucun pays, un effort bien dirigé n'aura pu avoir une telle efficacité.*

Mais pour que cet effort réussisse, il faut rompre avec les pratiques malthusiennes qui ont paralysé jusqu'ici le développement français. La pratique la plus typique consiste, pour un monopole, à raréfier ses produits de façon à rattraper sur le prix, et au-delà, ce qu'il perd sur la quantité. Un autre moyen consiste à fixer un prix élevé qui décourage certains consommateurs et à « ajuster la production à la consommation ». Le malthusianisme n'est pas nécessairement inspiré par un désir de raréfier : il est parfois une forme de la timidité, de la crainte de ne pas trouver de débouchés suffisants.

Comme les positions de monopole absolu sont rares, les pratiques malthusiennes résultent soit d'usages dans l'économie privée, soit d'interventions de la puissance publique sous la pression des groupes d'intérêts. L'avenir peut être sacrifié au présent. Non seulement les investissements nécessaires ne sont pas décidés, mais la préférence est donnée à des secteurs peu productifs. A ce stade, il ne faut plus parler de malthusianisme délibéré,

DU 21 AVRIL AU 31 MAI
Grande Exposition
Au pays de Mireille



en l'honneur de la Provence et du Centenaire de Mireille,
sous la Présidence d'Honneur de
Marcel PAGNOL
de l'Académie Française
et sous le patronage de nombreuses Personnalités de Provence
TOUTES LES SPÉCIALITÉS RÉGIONALES
Art, artisanat, spécialités alimentaires, vins, fleurs, parfums, etc...
ATTRACTIONS FOLKLORIQUES
CINÉMA Conférences Entrée gratuite
au Louvre
PLACE DU PALAIS ROYAL PARIS

HUG Classe
Série Spéciale

GRAND BUREAU DIRECTEUR
PLATEAU DÉBORDANT 2MX1M
6 TIROIRS
AU PRIX D'UN BUREAU DACTYLO
SE FAIT AUSSI EN 1M50×0M75
TRU. 88-10
TRU. 34-49
TRU. 61-25
Ets HUGUES LEFEVRE
28 & 30, RUE PIERRE SEMARD
PARIS-9e

mais d'erreur économique. Seulement le malthusianisme est plus enclin que d'autre à commettre de notables erreurs.

Autre façon de freiner une activité : réduire sa rentabilité en fixant son prix non pas trop haut, cette fois, mais trop bas. La taxation excessive fait, dans un premier stade, disparaître la marchandise des marchés ouverts. Si elle s'accompagne en outre d'un contrôle sévère aux différents échelons, c'est la production elle-même qui disparaît. Cette pratique répond souvent à une intention louable, mais ses résultats n'en sont pas moins désastreux, comme dans le domaine du logement où le blocage des loyers a découragé la construction.

Etre jeune, c'est un programme

En 1958, avant même le 13 mai, les observateurs estimaient que la situation économique appelait de profondes réformes, des changements douloureux. En fin d'année, on trouve au pouvoir le gouvernement le plus puissant que la France ait connu depuis longtemps. Des projets financiers préparés en secret aboutissent à des mesures draconiennes. *Mais le malthusianisme sort à peu près intact de l'aventure.* Du statut de la meunerie (qui entretient le sous-emploi de cette profession au détriment du contribuable et du consommateur), il n'est pas question, non plus que de la coordination des transports, de la spéculation sur les terrains urbains (plus-value assurée par l'Etat plutôt que spéculation), de la retraite prématurée, de la primauté de l'impôt indirect, de la propriété commerciale, des marges abusives, des faveurs à l'improductivité. Le marteau-pilon n'a pas écrasé la moindre noix. Le souci de favoriser la production de richesses n'a pas inspiré les auteurs du projet, qui pouvaient cependant « tout faire ».

Pour la première fois dans l'histoire du monde, un pays remonte la pente du vieillissement fatal. Ce que ni la Grèce, ni Rome, ni d'autres n'ont pu faire, la France est en train de le réussir. Mais son esprit est ailleurs.

Après avoir fait l'effort nécessaire pour faire naître les enfants et diminuer un peu le handicap des familles, la France n'a pas encore compris que le temps de l'assoupissement est révolu et qu'il lui faut se mettre en marche. Nous avons perdu l'habitude de grandir et toute mesure propre à cette fin provoque des souffrances dans nos membres engourdis.

Il y a deux façons de nous mettre en mouvement. Effort de prévoyance de la part des adultes — effort de traction, en quelque sorte, c'est la bonne solution — et effort de poussée des jeunes, qui ne se fera pas sans désordres et violences.

Pour que prévaille la première façon, il faut une immense prise de conscience. Conscience de quoi ? D'abord du vieillissement : c'est la meilleure façon d'en conjurer les effets.

Etre jeune, pour une personne, c'est une chance. Pour une nation, c'est un programme. Il faut crever le mur de la stérilité et faire basculer la France en avant.

Devant nos difficultés, des hommes fatigués ou malveillants hochent la tête en disant : « La France est condamnée... » C'est fort juste : la France est condamnée... au progrès. Elle n'a plus d'autre voie.

Car les jeunes sont là. Les classes pleines arrivent maintenant dans le groupe de ceux que l'on appelait autrefois les J3. Et ces enfants vont faire parler d'eux non seulement par leurs besoins, mais bientôt par leurs idées et par leurs actes.

ALFRED SAUVY.

(Copyright Calmann Lévy.)

LES FLORALIES DE SINÉ

Siné, cette semaine, a été cueillir ses idées au rond-point de la Défense où il a suivi le général de Gaulle qui venait visiter l'exposition internationale des Floralies. Siné, qui a trouvé l'exposition « un peu désordre », en est revenu avec un slogan : « Une fleur pour chacun ; chaque fleur a sa place ».

CACTUS — IMMORTELLES — SOUCIS

MOURON *(pour la Patrie)* — GUEULES DE LOUP — NARCISSES

DYNAMIQUES
LES BUREAUX "AIGLON"
ENSEMBLES DE MEUBLES décoratifs et fonctionnels
Utilisation pratique et rationnelle de chaque élément :
BUREAU - TABLE - BIBLIOTHÈQUE - SIÈGE
★ Noblesse du bois
★ Robustesse et finesse du métal
AIGLE EAGLE
81, rue Vivienne PARIS 2e — (Angle des Boulevards) GUT. 44-26 — Parking facile

OLD ENGLAND
12, BOULEVARD DES CAPUCINES - PARIS
HOMMES
Vestes sport...22.500 Fr.
Blazers ....24.500 Fr.
Imperméables .18.500 Fr.
Importés d'Angleterre
DAMES
Blazers ....15.000 Fr.
Jupes............ 8.500 Fr.

HOMMES

Victor Serge

De la bande à Bonnot à la révolution russe, la vie d'un hérétique.

« *NOUS sommes sans doute embarqués dans des aventures historiques comparables à une époque glaciaire de la civilisation, il faut en prendre notre parti* », écrit Victor Serge en 1946, de Mexico, à un ami français. Il ne lui restait alors que peu de mois à vivre pour achever une des vies les plus exemplaires de notre temps.

Et lui-même, s'il pensait appartenir à une « époque glaciaire », il avait été un des premiers à en souhaiter la venue.

L'archange de l'anarchie

Dans un essai qui vient de paraître, « Jeunesse du socialisme libertaire » (1), Daniel Guérin nous rappelle avec netteté les grandes lignes de la pensée anarchiste. Victor Serge, fils d'un sous-officier de la garde impériale émigré de Moscou à Bruxelles à cause de ses idées démocratiques, en fut sans doute le témoin vivant.

C'est pour vivre selon ses idées qu'il débarque à Paris. Rirette Maîtrejean, qui devait devenir sa femme, se souvient encore avec émotion de son arrivée : « *Il était beau comme un dieu : un visage d'un ovale très pur, le front haut, le nez droit aux narines frémissantes, la bouche fine et sensible avec un sourire un peu distant; sur tout cela un air de grande nonchalance, perpétuellement démenti par un besoin incessant de travailler, de discuter, d'écrire...* »

Cet adolescent rallie le groupe des libertaires au moment où la pensée anarchiste et social-révolutionnaire, agissante dans les syndicats, paraît prête à porter des coups mortels à la vieille société. La police, qui monte soigneusement le procès des « Bandits tragiques » ou de la « Bande à Bonnot » pour occuper l'opinion française, trouvera habile d'impliquer dans l'affaire cet émigré russe aux idées dangereuses.

Innocent, Serge se laisse condamner par mépris pour la société qui le juge, par fidélité aux idées que représentent ses coinculpés. Il fera cinq ans de prison. « *Ne vous inquiétez pas pour moi, mon amie chérie,* écrit-il à Rirette Maîtrejean, *je supporterai très bien tout cela. Je suis si heureux que vous en soyez sortie. C'est bientôt le printemps. Profitez de Paris, profitez de la vie. Gardez-moi seulement votre tendresse et je serai heureux...* »

De Cronstadt à Cronstadt

En 1917, les marins bolcheviks de Cronstadt prennent d'assaut le Palais d'Hiver pour y installer Lénine. Quatre ans plus tard, les bolcheviks feront fusiller les marins de Cronstadt révoltés contre la naissante bureaucratie soviétique.

Victor Serge a suivi toutes les étapes de cette tragédie : libertaire, il est venu comme des milliers d'autres libertaires faire la révolution avec les bolcheviks. C'est qu'il pense que la division des partis ne survivra pas à la victoire et qu'un gouvernement réellement « soviétique » unissant toutes les tendances sortira des luttes fratricides.

Il faut lire dans ses admirables « Mémoires d'un révolutionnaire » (2) ce qu'il dit sur cette époque. Romancier, essayiste, journaliste, Serge garde sa lucidité ; il en comprend mieux les dangers qui menacent une révolution entreprise dans un pays où domine une paysannerie mystérieuse dont on connaît mal les réactions. Il voit le parti bolchevik détruire ses rivaux et se donner pour le représentant quasi religieux des intentions inconscientes ou refoulées des « masses ». Surtout, il voit naître la police et l'administration pesante.

D'autres ont raconté ces années-là avec moins de talent. D'autres ont cherché à construire des théories sur ce qui était discussion, rivalité passionnée. En déroulant ses souvenirs, Serge nous fait assister à une odyssée — celle qui conduira, on le sait aujourd'hui, Lénine au désespoir.

VICTOR SERGE
Un animal exotique

Et voilà que Serge assiste à l'éviction de Trotsky auquel il est lié par une amitié nouvelle et très vive. Comme le respect pour les anarchistes français l'avait conduit à la Centrale de Melun, la fidélité à Trotsky allait le conduire à la déportation en Sibérie. Victor Serge est de ces intellectuels qui se placent toujours du bon

(1) Ed. Marcel Rivière.

(2) Ed. du Seuil.

JEAN SULIVAN

bonheur des rebelles

1 vol. 600 Frs

Avec un don d'écrire indubitable, voilà quelqu'un qui a beaucoup à dire, qui en sait beaucoup et qui a beaucoup réfléchi sur l'homme. Sur le plan moral comme sur le plan littéraire son talent classe l'écrivain.
EMILE HENRIOT (*Le Monde*)

Tout cela écrit dans une langue rapide et pure donne au lecteur le sentiment de toucher du doigt les plaies les plus douloureuses de notre époque.
PIERRE HUMBOURG (*Nouvelles Littéraires*)

Deux choses sont admirables dans ce livre dont l'écriture est d'une belle et brève fermeté : le don de nouer une action, un "suspense" et le tact spirituel qui se refuse à trancher, à juger même ceux qui jugent.
F. KIESEL (*La Métropole d'Anvers*)

du même auteur :
le voyage intérieur
roman
1 vol. 600 Frs

PLON

provocation

1 vol. 690 Frs

Une œuvre d'une vérité et d'une vivacité courageuses. Il est trop facile de se plaindre, suivant une formule banalisée d'un monde qui a perdu son âme. Il est plus remarquable de répondre à cette plainte avec pénétration et talent.
ANDRÉ ROUSSEAUX (*Figaro Littéraire*)

Après la voix de Julien Green auquel l'écrivain dédie son livre, après celle de François Mauriac, celle de Jean Sulivan, inquiète, fraternelle, injuste parfois, orgueilleuse et humble sans mesure, ne trompe pas.
RENÉ WINTZEN (*Evénements*)

Provocation est un titre parfait pour cet essai d'une haute spiritualité, sans mesquinerie ni compromission.
ANNIE BRIERRE (*Nouvelles Littéraires*)

L'auteur fait éclater le carcan artificiel des formules. Ce livre retentit comme un appel puissant et amical. Il convie à la joie, à la légèreté et à l'humour.
HENRI FESQUET (*Le Monde*)

Provocation, essai fulgurant d'humanité, met les chrétiens de sacristie devant leurs responsabilités et jette aux chrétiens errants et déconvertis un appel. Personne ne sera déçu par cet appel.
R.M. ALBÉRÈS (*Combat*)

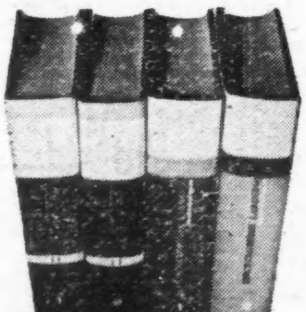
R. M. ALBÉRÈS

L'AVENTURE intellectuelle du XX^e siècle
panorama des littératures européennes
1900-1959
Nouvelle Édition, revue et augmentée

UNE HISTOIRE de la sensibilité littéraire de notre temps

ÉDITIONS ALBIN MICHEL

« QUE SAIS-JE ? » *830 titres parus*
Chaque volume : 2 Fr (nouveaux)



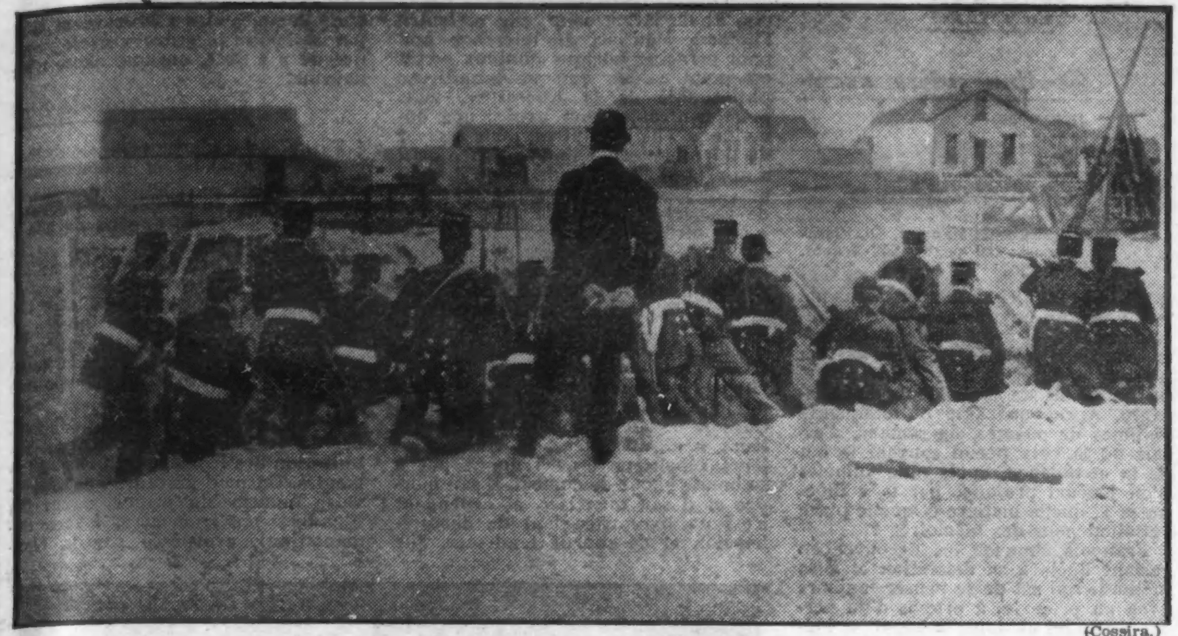
la clef du monde à votre portée

connaître à fond :
ENCYCLOPÉDIE LAROUSSE MÉTHODIQUE deux volumes

savoir vite :
NOUVEAU LAROUSSE UNIVERSEL
le dictionnaire en deux volumes

Un bloc de quatre volumes indispensables.
Prix spécial pour l'achat groupé. Facilités de paiement
CHEZ TOUS LES LIBRAIRES ET LAROUSSE 114, BD RASPAIL - PARIS-6e

PEYREFITTE
L'exilé de Capri
Ce livre ne doit pas être lu sous l'angle du scandale. JEAN COCTEAU de l'Académie française
Flammarion



(Cossira.)

La fin de la bande a Bonnot (1).
Innocent, Victor Serge se laissa condamner par mépris...

côté de la barricade — celui où l'on reçoit les coups !

Intellectuels et courtisans

A Paris, cependant, la résistance s'organise : la Ligue des Droits de l'Homme, la Fédération unitaire de l'enseignement où se retrouvent de nombreux instituteurs, André Gide, Charles Plisnier, Madeleine Paz, Henry Poulaille exigent la libération du romancier.

En 1935, au premier Congrès international des écrivains pour la défense de la culture, arrive une délégation soviétique qui comprend parmi ses membres Ehrenbourg et Boris Pasternak.

« *Pasternak*, écrit Serge, *qui est à la fois le Mallarmé et l'Apollinaire de la poésie russe, authentiquement grand, à demi persécuté du reste, s'effaça* » ; ce furent Ehrenbourg et ses collègues qui se chargèrent d'assurer que Serge était un traître avéré, coupable de l'assassinat de Kirov !

Tout cela était ridicule et méprisable. Serge n'accorde pas le titre d'écrivain à des hommes qui se mettent à genoux devant le pouvoir, lui qui fit, sa vie durant, profession de ne céder jamais. Et la stupidité de ces accusations fit pourtant un miracle : devant la protestation unanime, le gouvernement soviétique libéra Serge.

Il revint à Paris pour reprendre le combat là où il l'avait laissé : la révolution russe avait été stoppée ; le rôle des intellectuels était de retrouver les voies d'un socialisme du XX° siècle.

Mais, entre temps, la race des grands combattants était morte et affaiblie la flamme de la révolution. En Allemagne, des écrivains comme Hauptmann se ralliaient à Hitler ; en France, d'autres écrivains fermaient les yeux sur les procès de Moscou, obnubilés qu'ils étaient par l'image d'une révolution unique et n'imaginant pas qu'il pût en exister d'autre.

C'est pour cela que dans les lettres qu'il écrit de Mexico (où il réussit à fuir l'hitlérisme durant l'occupation) à un instituteur français, Antoine Borie, Serge montre autant d'amertume. Il parle d'écrivains courtisans et la correspondance que vient de publier J.-P. Samson dans sa revue « Témoins » (3) est en somme le testament d'un survivant de la grande génération des intellectuels à sang chaud.

Le courant souterrain

Quand Serge parle de révolution, il faut s'entendre. S'il n'exclut pas la nécessité d'une prévision et d'une rationalisation, il ne songe pas au dogmatisme pseudo-scientifique qui prétend construire une société idéale comme on monte une machine. Il pense surtout à cette énergie cachée, ce dynamisme interne des groupes humains qui explose de temps à autre et n'a pas encore réussi à s'imposer à l'histoire officielle.

Nous reconnaissons cette conception du temps explosif, car il surgit ici et là depuis cinquante ou cent ans, lors de la Commune de Paris ou celle de Canton, avec les marins de Cronstadt en 1917, avec les Soviets allemands de Rosa Luxembourg, avec les ouvriers hongrois et parfois dans les grèves françaises. C'est le temps que Sorel a cru intellectualiser dans ses « Réflexions sur la violence », le temps des romans de Malraux.

C'est là aussi que l'art de romancier de Serge prend sa source. Tous ses livres, de « Ville conquise » à « S'il est minuit dans le siècle » et à « L'Affaire Toulaev », dont Koestler s'est souvenu dans « Le Zéro et l'Infini », impliquent cette vision dynamique du monde, ce retour à la spontanéité des grands ensembles humains dont parle aussi Daniel Guérin dans le livre que nous citions plus haut. Qu'il s'agisse de l'espérance active ou de l'espoir déçu qui lutte encore pour se maintenir, qu'il s'agisse du combat ou de la défaite, Serge puise les sources de son art dans le courant souterrain qui coule sous les sociétés calmement installées dans l'histoire...

(Cossira.)

Rirette Maitrejean
Profitez de Paris. Profitez de la vie.

C'est par là que la vieille culture peut être transformée. C'est le devoir des écrivains de maintenir cette flamme quand elle paraît s'éteindre. Le monde, disait André Gide, ne sera sauvé que par quelques-uns !

Serge et Lawrence

On a les héros qu'on peut. Il est très remarquable en effet que nombre d'intellectuels aient trouvé un modèle et un mythe dans l'illustre colonel Lawrence, drapé dans sa morale victorienne, sa sexualité oxfordienne et ses révoltes de fonctionnaire de l'Intelligence Service. Il est plus surprenant encore que nombre d'intellectuels « de gauche » se soient laissé dominer par cette image aberrante...

Il me semble que si l'on tient à choisir des représentants vivants et symboliques d'une période de la culture — un de ceux qu'un nouveau Thomas Mann rassemblerait sur une « Montagne magique » — le personnage de Serge serait mieux venu pour cela.

L'artiste, en lui, ne s'est complu à aucun de ces compromis intellectuels qui pervertissent l'imagination ; il ne fut d'aucune chapelle et s'il lui est arrivé de se tromper il prétendit témoigner pour une culture où l'homme, rendu à sa spontanéité, jouirait de ses dons. Fidèle au dynamisme de sa jeunesse qui avait commencé, comme le souhaitait Stendhal, par un duel, il ne se laissa jamais engourdir par les dogmes ni par la religion du pouvoir, cette syphilis des intellectuels. « *Je fais l'effet*, écrit-il de lui-même, *d'un animal exotique plutôt inquiétant, qui a cumulé le libertarisme, le bolchevisme, le trotskysme, etc., et se permet encore de vivre.* »

C'est qu'il est *l'hérétique* en une époque d'orthodoxie. Dans « l'époque glaciaire », l'âge industriel et technocratique où il nous voyait tous engagés, il prétendit, jusqu'au dernier jour, témoigner pour une utopie efficace sans laquelle l'homme ne peut vivre et l'écrivain écrire...

JEAN DUVIGNAUD.

(1) Le 27 avril 1912, devant la maison de Choisy-le-Roi dans laquelle le chef de la bande à Bonnot s'est barricadé, le chef de la Sûreté Xavier Guichard dirige les opérations : il tient dans la main le revolver avec lequel il achèvera Bonnot.

(3) Lettres à Antoine Borie. « Témoins ». 41 pages, 200 francs.

Nouvelles de l'Edition

Avec les communistes, quel est l'avenir des classes moyennes ?

Voici une question qui intéresse un grand nombre de Français de toutes opinions. On peut, de différentes façons, y trouver une réponse, toutefois c'est en allant aux sources mêmes de la théorie marxiste que l'on risque d'obtenir l'explication la plus valable.

Lénine nous en offre précisément l'occasion dans son ouvrage : « L'union de la classe ouvrière et de la paysannerie » (1), où il explique la nécessité de la coopération entre les ouvriers d'industrie et toutes les autres catégories laborieuses. (En Russie, la paysannerie était l'élément principal de ces catégories).

Les thèses n'y sont pas exposées dans l'abstrait, mais dans des conditions où les communistes sont effectivement au pouvoir. A l'époque elles étaient donc des directives gouvernementales.

(1) Volume relié 710 pages, prix : 500 fr.

Le rôle des grands hommes dans l'histoire.

Dans les conditions du pouvoir actuel, le sujet traité dans ce livre (1) revêt une importance exceptionnelle pour les Français. Depuis fort longtemps l'intelligence humaine a tenté de définir ceux qui pouvaient être considérés comme de grands hommes et de déterminer l'influence qu'ils pouvaient avoir sur les événements.

Georges PLEKHANOV étudie cette question sous l'angle du marxisme. Il explique comment, d'après la méthode marxiste, on peut apprécier le rôle des dirigeants dans l'histoire.

Pour élaborer sa thèse, il se livre à une large étude de la philosophie matérialiste d'avant et d'après Marx, étude dans laquelle les matérialistes français du 18e siècle occupent une place de choix.

Ce livre est reconnu par les spécialistes comme le manuel de la première génération de marxistes russes.

(1) « Essai sur le développement de la conception moniste de l'histoire » de G. PLEKHANOV. Relié 400 pages, prix : 450 fr.

La vie des trois Grands du marxisme

Que connaît-on actuellement des créateurs du communisme ? Tout au plus leur théorie, leurs idées. Pourtant K. Marx, F. Engels, V. I. Lénine, ont eu, eux aussi une vie d'homme. Il est même probable que leurs conditions d'existence ont influencé leurs travaux. Si Marx n'avait pas connu la grande misère des faubourgs de Manchester, si Engels n'avait jamais rencontré Marx, seraient-ils devenus l'un et l'autre tels que nous les connaissons ? Le jeune Oulianov s'appellerait-il Lénine sans l'amour immense qu'il vouait à sa mère, sans la mort tragique de son frère exécuté par l'ordre du Tsar ?

Voici deux ouvrages (1) constitués de souvenirs inédits de parents et de compagnons de Marx et d'Engels ainsi que de Lénine, viennent à point pour éclairer un sujet resté jusqu'ici fort obscur.

(1) « Souvenirs sur Marx et Engels », 420 pages, relié : 400 fr. « Lénine, tel qu'il fût », 700 pages, relié : 500 francs.

Ces livres seront en vente aux Journées du Livre marxiste

LES 2 ET 3 MAI, 94, rue J.-P. Timbaud, PARIS et au C.D.L.P., 142, boulevard Diderot, PARIS-12e

Le Terrain Vague

23-25, rue du Cherche-Midi - PARIS (VIe)

Catalogue franco en distribution

SCIENCE-FICTION - FANTASTIQUE
HUMOUR - SURREALISME
OCCULTISME

« QUE SAIS-JE ? » Les manuels du savoir-vite

Un événement littéraire :

VLADIMIR NABOKOV
LOLITA
vient de paraître
nrf

« QUE SAIS-JE ? » l'encyclopédie portative

RJ
Vient de paraître...
JULLIARD

Marek HLASKO

Le huitième jour de la semaine

Dans le printemps pourri de Varsovie, en 1956, deux jeunes gens, Agnès et Pierre, errent à la recherche d'un toit pour s'aimer librement. En contrepoint de cette simple et déchirante histoire d'amour, qui vient de paraître en librairie, c'est tout le drame d'une époque, de sa jeunesse sacrifiée, de ces villes surpeuplées qu'évoque pour nous « Le huitième jour de la semaine ». Son auteur, Marek HLASKO, est sans nul doute le plus brillant représentant de la jeune littérature polonaise — et le seul en tous cas qui se voit déjà assuré d'une audience internationale. Avec ce beau et grand roman, la nouvelle épopée de la « fureur de vivre » trouve son expression la plus forte et la plus émouvante.

Jean SAINT-VERNON

Les traîtres

La trahison est-elle légitime ? N'est-elle pas l'arme préférée des hommes au pouvoir ou de ceux qui veulent y accéder ? Problèmes essentiels en un temps où le succès, même des entreprises les moins hautes, justifie les moyens mis en œuvre.

Ainsi, en voulant s'opposer à la guerre, le narrateur de ce passionnant roman, paru récemment en librairie, se voit contraint de trahir son « patron », le tout puissant ministre qui prépare le conflit.

Mais la trahison engendre la trahison. Vouloir donner à son pays des raisons d'espérer, c'est détruire ses propres raisons de vivre, rompre avec sa famille, sacrifier la femme aimée, haïr son meilleur ami.

Dès lors la méditation sur le pouvoir s'estompe derrière le désespoir de celui qui a voulu lui faire échec dans ce récit original et fort qui, tout en se lisant d'une haleine, invite le lecteur à s'interroger à nouveau sur sa situation par rapport aux plus graves questions de notre temps troublé.

JULLIARD

Vient de paraître

LIBRAIRIE
PRÉSENCE AFRICAINE

Guinée, prélude à l'Indépendance

Retrace les péripéties de cette décision historique, son élaboration, sa conclusion et la liquidation des Chefferies Guinéennes . **750 fr.**

Jacques RABEMANANJARA

Nationalisme et Problèmes malgaches
750 fr.

Docteur Jean PRICE-MARS

De Saint-Domingue à Haïti

Essai sur la culture, les arts et la littérature .... **600 fr.**

En vente : 42, rue Descartes - PARIS (5e) ODEon 57-69 - C.C.P. 5936-25

BIBLIOTHÈQUE DE CLUNY
SOUVENIRS D'ENFANCE ET DE JEUNESSE
RENAN
PRÉSENTÉ PAR JEAN POMMIER
450 F
30 titres parus
ARMAND COLIN

ESSAIS

● *Une prière exemplaire.*

Mémoires intérieurs

par François Mauriac. Ed. Flammarion. 260 pages, 950 francs.

UN livre où à chaque page, à chaque ligne, un homme se trouve souverainement égal à lui-même, il ne suffit pas de dire qu'il est beau si l'on n'ajoute aussitôt qu'il est *bon*, au sens où on le dit de toute chose nourrissante. Après quarante ou cinquante volumes de poèmes, de romans, d'essais où la voix prend souvent le ton de la confidence, après cinq volumes d'un journal prolongé par le « Bloc-notes », quelle matière et quelle place restaient pour des mémoires ?

François Mauriac les découvre en restant fidèle à sa discrétion et à sa méthode qui est de se penser toujours avec un prétexte, à propos d'un personnage réel ou imaginaire, d'un événement public ou privé. Il se livre ici à travers les livres des autres, du moins ceux qu'il a aimés tout au long de sa vie de la manière la plus fidèle et la plus fervente.

Ce sont donc des réflexions sur les amis de toujours, Pascal, Racine, Benjamin Constant, Balzac, Musset, Baudelaire, Barrès, Proust et sur de précieux amis de rencontre, Newman, Hawthorne, Henry James, Trotsky, Manley, Hopkins... Mais ce n'est pas un livre de critique. D'abord parce qu'il s'y ajoute des évocations de paysages et des confidences sur des rencontres si bien que tout semble pris dans le tissu même d'une vie intérieure. Ensuite parce que si critique il y a, c'est une critique en profondeur d'un genre résolument inactuel — une critique non seulement à hauteur d'homme mais à profondeur d'âme. Un homme se cherche dans sa librairie : par le programme comme par la géographie terrestre, Mauriac n'est pas loin de Montaigne ; par le climat spirituel, ils sont aux antipodes l'un de l'autre.

C'est la foi qui fait la différence. Les écrivains qu'il chérit, implacable et tendre, Mauriac les confesse. Les talents qu'ils ont reçus, les techniques qu'ils ont employées pour les faire fructifier, cela compte, mais cela compte moins que ce capital intérieur que personne ne peut nous arracher mais dont nous pouvons perdre quelque chose nous-même à chaque instant de notre pauvre vie. Que l'auteur soit invisible comme Racine ou Balzac, ou qu'il soit partout présent comme Constant ou Proust, il n'importe : la plénitude d'une œuvre c'est d'être habitée d'une manière ou de l'autre jusque dans le moindre recoin : Baudelaire meurt dans la sienne comme sur un lit d'hôpital, Gide y vit comme dans une cage.

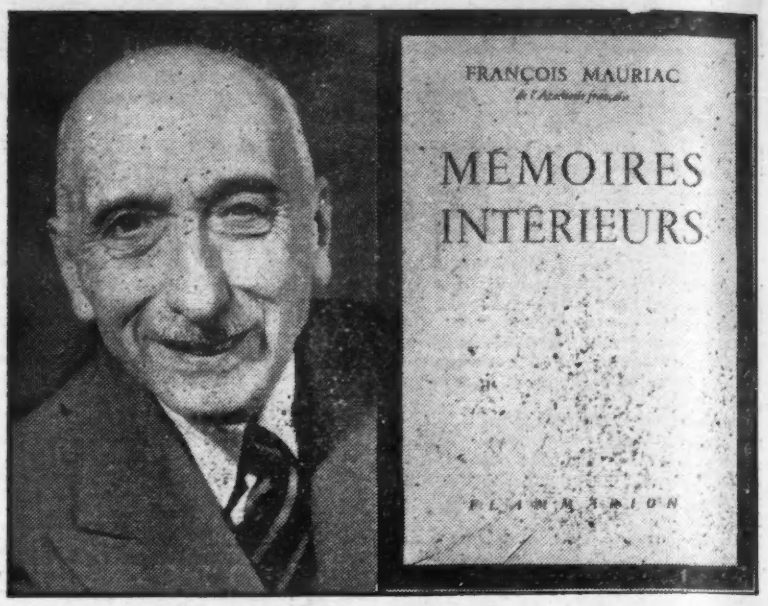
Ranimer le dialogue

Il n'est pas d'autre pierre de touche, pas d'autre différence entre l'écrivain et l'homme de lettres ou l'histrion. Puis, à chacun il faut demander compte non point de sa foi exprimée, mais de son ambition et sa souffrance, c'est-à-dire de sa raison d'être. Il faut voir Mauriac débrider une plaie, interroger Musset ou Flaubert, Daniel de Foe ou Léautaud sur le plus secret de leur chair ou de leur esprit, non point pour porter un jugement, mais pour trouver des raisons d'abandonner ceux qu'il aime à « la douce pitié de Dieu ».

Ainsi cette critique va toujours droit à l'homme. Elle tient compte, en dehors de l'œuvre, de la manière dont l'homme a conçu son rôle dans la cité ou la défense de sa religion, qu'il s'agisse des « Provinciales » ou de l'attitude politique de Maurice Barrès. Et du même coup, elle revient à l'homme Mauriac. Il interroge non pour arracher quelque honteux secret ou pour édifier quelque ambitieuse philosophie de la littérature, mais pour confronter son expérience humaine à celle des autres, pour essayer de faire une seule somme de ce qu'il a appris de la vie et de ce qu'il a appris des livres. Ce n'est pas manquer de respect à Pascal de dire que ces « Mémoires intérieurs » sont une longue et exemplaire prière pour le bon usage de la lecture.

L'homme intérieur qui se découvre alors est d'une richesse singulière. Il n'est pas philosophe, mais il a une intelligence aiguë des idées qu'il nourrit par une lecture étendue. Il ne cherche pas à être un romancier à la mode du jour, mais, qu'il s'agisse d'André Gorz ou de Michel Butor, il comprend leurs nécessités, leurs problèmes et leurs réponses. Il ne renonce pas à sa bonne plume de combat, il sait mordre et il sait mépriser, et cependant c'est un livre ruisselant de compréhension et de sourde tendresse. Sur les livres des autres et sur sa propre vie, sur les déserts de l'amour et sur les pays sans chemins semble luire enfin l'aube charitable et sereine de la lumière divine.

R. K.



FRANÇOIS MAURIAC.
Un homme se cherche dans sa librairie.

ROMANS

● *Rire fait du bien. Il est temps que la France redevienne le pays où le ridicule tue.*

L'amour est une aventure

par Jacques Massa. Ed. Julliard. 316 pages - 990 francs.

LE clin d'œil est immédiat — avant même la première ligne : en exergue, trois doctes citations (Sartre, Ludwig Binswanger, Alain) nous invitent à méditer sur l'art de la prose, sur la puissance révélatrice de la métaphore, sur le discours. Bon. Et le roman s'ouvre sur un paragraphe où sont accumulés — à plaisir, cela saute aux yeux — les pires poncifs du style feuilletonesque.

C'est un canular. Un canular délibéré, massif, voire monumental, puisque huit volumes vont suivre celui-ci. A moins que cette liste, ce vigoureux «à suivre» ne participe aussi du pastiche ? Jacques Massa brocardant ainsi par la bande le genre « cycle romanesque » ? Bref, quelque chose d'hénaurme.

Une fresque de Siné

Parce qu'Esclarmonde Montagnat, cœur de Française et manucuresthéticienne bien de chez nous, dans sa fierté de fille du peuple, refuse de se soumettre au royal appétit de Timothée - Jules - Sigismond - Ladislas de Traumenville, prince régent des Flandres, voilà bouleversées les puissances occultes de notre monde. Les Flandres n'occupent pas un grand emplacement sur la carte, mais les ressources de leur sous-sol sont telles qu'elles en font l'arbitre de l'équilibre européen.

Or, le Parlement français doit ratifier le traité intereuropéen de Stabilisation des fromages faiblement fermentés. On peut craindre que la mauvaise humeur du prince régent (les Flandres sont fromagères à forte fermentation), exaspérée par la résistance anachronique d'Esclarmonde, ne réussisse à mettre en péril sa ratification et, par là, l'équilibre de la Caisse européenne de compensation des matières grasses. D'où la possibilité d'une guerre. Il faut qu'Esclarmonde couche.

Le fric, l'armée et ses tueurs homologués, la police et ses tueurs plus discrets, la presse et l'Eglise (y compris le Vatican) sont alertés. Un salmigondis à réjouir le juge Batigne et que Jacques Massa truffe de trouvailles réjouissamment burlesques. Que l'on imagine de l'Eugène Sue corrigé par Pierre Dac dans les moins bons moments, par Francis Blanche dans les meilleurs. Une fresque historique dont les peintres seraient Siné et Maurice Henry.

Mais qui reste historique. La bonne caricature révèle. Les aventures d'Esclarmonde sonnent vrai. Incroyablement vrai. Bouffonnement vrai. Nous connaissons ces parachutistes de la mort (comme les hussards du même métal) et leurs J.-P. Guillaume; nous connaissons Jimmy Flash et Lermontov, ce grand maître de la presse française, ce héros de notre temps; le portrait de l'intellectuel de gauche, celui du militant communiste, sont criants de vérité — si vrais même, dans leur amère lucidité et dans leur violence ricanante, que le ton du pastiche disparaît.

Tous ces pantins, dérisoires et réellement tout-puissants, hélas ! ce bouillonnement de bêtise sanglante et d'ap-

Un livre que Cholokhov a mûri pendant quinze ans!

ILS ONT COMBATTU POUR LA PATRIE

Roman où vous retrouverez les héros du « DON PAISIBLE »

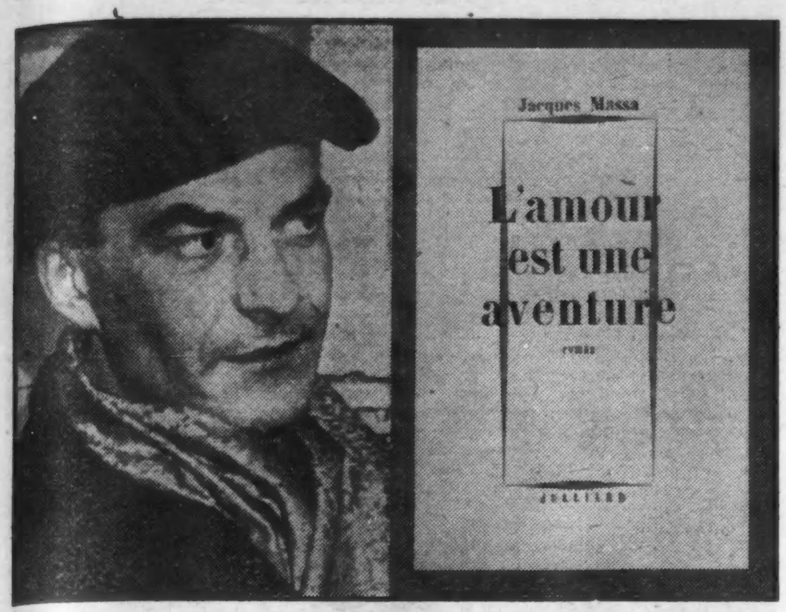
et que publie, à partir du numéro de JUILLET, la revue littéraire soviétique en langue française :

« ŒUVRES ET OPINIONS »

Le numéro : 100 francs - Abonnement un an : 1.000 francs

POUR RECEVOIR LE NUMERO DE JUILLET, adressez dès aujourd'hui votre demande d'abonnement à

LA LIBRAIRIE DU GLOBE - 21, rue des Carmes - PARIS (5e) - C.C.P. Paris 9.694.67



JACQUES MASSA
Une entreprise de salut public.

pétits camouflés sous les dehors respectables de bonnes valeurs bourgeoises, c'est la réalité de notre monde — d'un certain monde qui fait beaucoup parler de lui en ce moment.

Fiction = Réalité

La V[e] République commence comme la IV[e] a fini : en roman-feuilleton. Et comme ont commencé la Restauration, puis la Monarchie de Juillet.

Mais ce que l'esthétique romanesque du XIX[e] permettait n'est plus possible au XX[e]. Le romancier est coincé dans cette alternative : peindre, dévoiler *sérieusement* la réalité de ce monde, refaire les « Hommes de bonne (?) volonté » — alors, il y faut du génie, comme Balzac ou Hugo, et même Sue, ou farder cette réalité soit par la mythologie, soit par l'humour. Ce que Raymond Queneau a réussi sur le plan de la vie courante avec « Zazie dans le métro », Jacques Massa l'a tenté sur le plan de la fresque romanesque du type balzacien.

Je ne crois pas qu'il y ait parfaitement réussi. Le titre d'abord est très mauvais : il aurait fallu commencer par-là à jouer le jeu — « sérieusement ». Autre grief : le lecteur (et l'auteur) pense à Balzac, Sue, Paul de Kock, Stendhal (ne serait-ce que pour le final *to the unhappy few*), mais aussi à Marcel Aymé, celui de « Travelingue », et à Queneau.

Mais le style de Jacques Massa ne dépasse pas le pastiche. Il se contente de reproduire des tics, des clichés (*couleurs fraîches et pimpantes, jeunes et fringants officiers*, etc.). Alors que Marcel Aymé et Queneau se servent de cette cacographie ou de cette banalité pour *créer* un langage singulièrement original et destructeur, Jacques Massa s'y tient, savoureusement sans doute, mais sans invention. Il faudrait que le style (on sent combien ici la question est importante) soit à la hauteur de l'entreprise.

Qui est de salut public, je tiens à le souligner. Rire fait du bien. Et rire de *tout cela* est devenu une nécessité vitale. Une espèce de gymnastique respiratoire. Et *tout cela*, après tout, ne mérite que le grand rire purificateur, à la Rabelais. Il est temps que la France redevienne le pays où le ridicule tue.

JEAN-LOUIS BORY.

EST

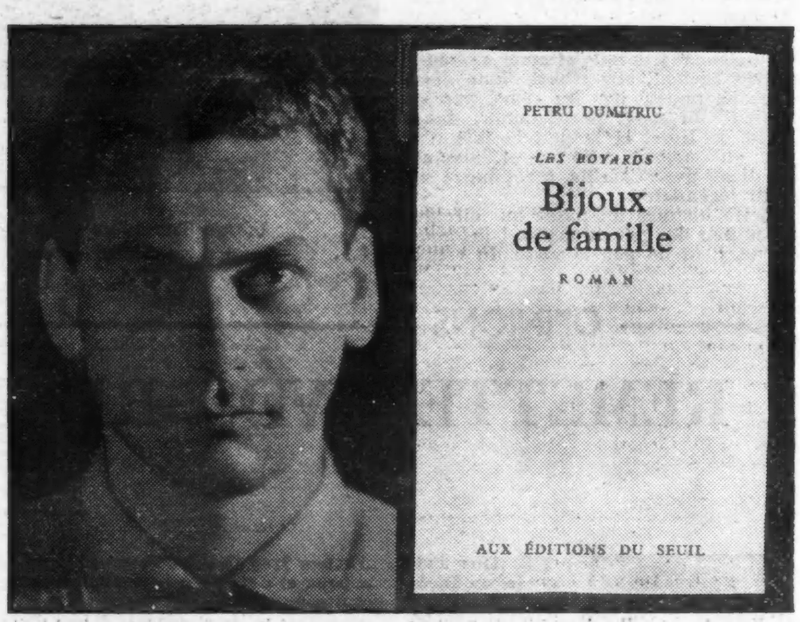
Un Boyard à Paris.

Les bijoux de famille

par Petru Dumitriu (1[er] volume d'une trilogie : «Les Boyards»). Editions du Seuil: 410 pages. 1.200 francs.

A Paris depui. une semaine, Petru Dumitriu est venu assister à la sortie de son livre. Fidèle à la tradition de son pays, il parle un français qui lui permet de s'entretenir de tout problème littéraire. Cet homme de grande taille, à la voix assurée, a un regard où perce la curiosité d'esprit. Son voyage n'es pas seulement publicitaire : il envisage une prospection de nouveaux romans français et étrangers à faire connaître en Roumanie, où il dirige les éditions de l'Etat. Il a fait aussi connaître à Bucarest Sartre, Faulkner, Steinbeck et Caldwell.

La parution de « Bijoux de famille » est la première tentative d'un écrivain roumain pour franchir le rideau de fer. A trente-cinq ans, Petru Dumitriu est à la tête d'une nouvelle école de romanciers, qui échappe — dans un pays de démocratie populaire — au dogme rigoureux du réalisme socialiste.



PETRUS DUMITRIU
A chaque page, profondément engagé.

Quelle est la nouveauté des « Boyards », grande fresque politique et sociale qui couvre plus d'un demi-siècle d'histoire ? Petru Dumitriu prend prétexte d'une chronique des grandes familles roumaines pour expliquer une évolution sociale qui a nécessairement conduit aux grands bouleversements de structure des vingt dernières années. Le dernier volume — encore à paraître — finit sur des événements qui ont lieu en 1955. L'intérêt de l'ouvrage c'est que « la tendance n'y est pas explicitement formulée ». Il y a un message. On devait s'y attendre; mais il est subtil, et les symboles ne sont pas gros. En un mot, pas de schéma qui irrite, pas de cours du soir. Faut-il n'y voir que la preuve d'une idéologie à tel point assimilée qu'elle fait corps avec la trame du roman ? Une chose est sûre : Petru Dumitriu a du talent. Dans ce cas, peu importe la vérité historique : on ne consulte pas Stendhal pour connaître l'état des campagnes françaises, mais on croit à ses héros.

Une littérature de témoignage

Grande est la noirceur de ces Boyards! Dumitriu les présente comme des êtres coriaces, opprimant leurs paysans réduits en plein XIX[e] siècle à l'esclavage. Quelques-unes de ces figures d'épouvante ont la naïveté des images d'Epinal, et j'en préviens le lecteur que ces marionnettes risquent d'irriter au début du livre. D'ailleurs, ces Boyards n'ont aucune parenté avec les aristocrates français. De souche plus résente, ils ont la violence des Orientaux et le souvenir de la domination turque, un mépris ancestral du paysan et aussi une cruauté des instincts que rien ne retient, encore qu'elle aille de pair avec une éducation raffinée.

Il va sans di.e que l'auteur a infléchi la psychologie de ses héros dans le sens de ses convictions. On le sent à chaque page profondément engagé, mais il est curieux de constater — ce n'est pas le moindre paradoxe du livre — qu'à l'approche d'événements très contemporains, ces portraits sont bien plus complexes, et que le comportement des héros devient plus nuancé. L'homme, comme le romancier, est habile : cette liberté — toute relative — d'expression, et qu'il doit sans doute à la période clémente de la déstalinisation, c'est à la chronique du passé proche qu'il la voue.

Petru Dumitriu groupe autour de lui quelques noms qui veulent faire autre chose que du réalisme socialiste (Barbu, Preda). Il paraît, et les « Boyards » le confirment, qu'il est possible d'écrire à l'heure actuelle en Roumanie autre chose que l'éloge des camarades stakhanovistes.

Dans la mesure où il y a rencontre d'un récit non orienté et du talent, l'ouvrage mérite de passer la frontière.

HENRY CHAPIER.

VU, LU, SU

● Comment choisissez-vous UN LIVRE ? C'est l'une des questions que la Librairie Hachette a posées aux lecteurs lors d'un référendum organisé dans quatre départements du Nord de la France. Réponses :

1) par fidélité à un auteur ;
2) sur les conseils du libraire ;
3) sur les conseils d'amis ;
4) pour la présentation du livre.

● En même temps que Gallimard publie « Lolita », dans quelques jours, les éditions Grasset vont réimprimer un roman intitulé « La Chambre obscure » que NABOKOV a écrit en 1935 et dont H.-G. Clouzot fit, en 1946, une adaptation cinématographique qui n'a jamais été tournée.

● Les livres de SAMUEL BECKETT se sont vendus à cent mille exemplaires aux U.S.A.

● Une lettre écrite par STÉPHANE MALLARMÉ, professeur d'anglais au lycée de Tournon, à son ami Henri Cazalis :

> *« Ce qui m'attriste seulement est de songer, si je ne suis destiné qu'à voir quelques années, combien je perds de temps pour gagner ma vie...*
>
> *« En effet, que d'impressions poétiques j'aurais, si je n'étais obligé de couper toutes mes journées, enchaîné sans répit au plus sot métier et au plus fatigant, car te dire combien mes classes, pleines de huées et de pierres lancées, me brisent, serait désirer te peiner. Je reviens hébété. »*

Une autre :

> *« Le mariage sérieux est trop primitif, tu as mille fois raison, mais pourquoi ne pas le considérer comme une façon d'avoir un intérieur, c'est-à-dire un peu de paix, et une « faiseuse de thé », ainsi que disait de Quincey ?... Il est vrai que la vie solitaire est bien forte, et bien tentante aussi. Je la préférerais, je crois ; étant marié, cependant, je préfère le rester. »*

Mallarmé avait alors 24 ans.

(Lettres inédites de Mallarmé présentées par Henri Mondor dans « Le Figaro littéraire ».)

● En 1928, un hebdomadaire demanda à ses lecteurs quels seraient les écrivains de moins de trente ans élus les premiers à l'Académie. Paul Morand arriva en tête de ce référendum avec une écrasante majorité. (« Match ».)

● « Combien de personnes savent-elles que PASCAL, le polémiste théologien des « Provinciales », le mystique qui portait, cousu dans son habit, cet étrange document « Feu, Certitude, Joie, Joie, Joie » est aussi l'homme qui inventa le baromètre et la machine à calculer, qui fut le premier à concevoir un omnibus et à organiser un service de transport public et peut-être le seul homme, antérieurement au XX[e] siècle, à porter d'habitude une montre-bracelet ? »

(Critique de Kenneth Young dans le « Daily Telegraph » sur l'essai de Ernest Mortimer intitulé « Blaise Pascal : la vie et l'œuvre d'un réaliste ».)

HENRY MILLER
BIG SUR
et les oranges de Jérôme Bosch
" Un jet d'eau fraiche ". ANDRÉ ROUSSEAUX.
" Un grand livre ". MANUEL DE DIEGUEZ.
" Curieux livre... grand écrivain ". CLAUDE MAURIAC.
BORIS PASTERNAK
SAUF-CONDUIT
"Je trouve *SAUF-CONDUIT* supérieur au *DOCTEUR JIVAGO*". MAX-POL FOUCHET.
" Les pages finales... d'une extraordinaire beauté... exigent la lecture d'un tel livre " ROBERT KEMP.
BUCHET/CHASTEL

BAC • BEPC
Guides Pratiques Bordas
chez votre libraire

THÉATRE

Robert Kanters a vu pour vous :

● *« Une Saga » dans la mise en scène froide d'Ingmar Bergman.*

S'IL y a quelque chose d'évident quand on va voir les films d'Ingmar Bergman, c'est que ce n'est pas, ou pas spécialement un homme de théâtre. C'est même sa force et son originalité. Il a dit au cours d'une conférence de presse à Paris : « Le théâtre est mon métier, le cinéma ma passion. » Ne soyons donc pas déçus si sa mise en scène d' « Une Saga » de Hjalmar Bergman (1) nous apparaît comme le travail d'un homme de métier plus que d'un homme de passion.

En parlant ici des « Fraises Sauvages », Françoise Giroud a fort bien montré que l'importance de Bergman était une question d'écriture et de style, et les noms qui lui sont venus sous la plume pour faire des comparaisons sont des noms de romanciers, non de dramaturges. C'est ce qui est intéressant.

En fait, le cinéma, sauf pour de rares tentatives ou en de rares instants, est presque toujours resté tributaire d'une certaine théâtralité, découpant ses sujets ou ses histoires en scènes ou en tranches qui étaient des scènes en puissance. La nouveauté, c'est de le voir se rapprocher du roman et du roman le moins théâtral.

En gros, au moment où le nouveau roman avec M. Robbe-Grillet invente la plume du commissaire-priseur et de l'ingénieur agronome, le nouveau cinéma avec M. Ingmar Bergman ou M. Claude Chabrol essaie de retrouver l'écriture de Proust ou de Joyce, en tout cas l'écriture du romancier d'analyse. C'est-à-dire que leurs films sont composés non plus de scènes mais de *moments* d'une vie intérieure et que pour chaque moment la caméra comme la plume de Proust s'attarde, chinoise, fouille, fait éclater les apparences, juxtapose des personnages d'époques différentes jusqu'à ce que la saveur et le poids de telle minute nous soient immédiatement rendus.

Travail passionnant, en effet, travail d'auteur de films dont au théâtre le metteur en scène subordonné à son auteur ne peut retrouver l'équivalent. En un sens, pour Ingmar Bergman dont les films sont anti-théâtre, travailler pour la scène c'est aller à rebours de son génie.

Comme Rosette

Par un pur hasard, nous aurons vu cette année deux hommes de cinéma dans deux tentatives presque voisines : René Clair montant « On ne badine pas avec l'amour », et Ingmar Bergman cette « Saga » qui en est la réplique presque exacte, au point que l'auteur lui-même fait faire le rapprochement par les personnages.

Peu connu en France, malgré une ou deux tentatives des Pitoëff vers les années 30, Hjalmar Bergman (1883-1931) a laissé une trentaine de volumes de romans et de théâtre dont « Une Saga », écrite en 1919 et qui ne fut jouée qu'en 1942.

La saga, c'est une légende et c'est une jeune fille. Il y a très longtemps, le beau chevalier Sune aima une jeune fille puis il l'abandonna, il voulut même la tuer, et elle se suicida en quelque sorte de justesse pour épargner un crime à son amant. Depuis lors, son âme devenue légende hante doucement le château. La voici, elle sort du puits, le soir des fiançailles d'un nouveau Sune avec la jeune Rose. C'est la Saga, visible seulement pour nous, qui fait l'exposition, présente les personnages, prévoit le recommencement de l'action. Sune dédaigne l'amour de la douce et simple Astrid. Il a tort, puisque voici qu'il surprend Rose dans les bras d'un autre...

Pour faire comprendre à Rose que l'amour c'est beaucoup plus que le contact de deux épidermes, Sune voudra lui rendre sa liberté tout en lui faisant don de toute sa fortune. Il feint même de se laisser surprendre dans les bras d'Astrid pour mettre les torts de son côté, par dépit. Astrid le comprend, elle se sauve, elle va mourir peut-être, comme Rosette dans la pièce de Musset.

Mais la Saga sera déçue par un dénouement ironique et amer : quand Astrid revient, elle trouve Sune déjà consolé, poussé par les siens, par la chaleur du sang, par l'amour, dans le lit de Rose, et la pauvre fille n'a plus qu'à mourir cette fois et, laissant Perdican avec Camille, à rejoindre sa sœur légendaire.

Cette histoire du passé qui circule au milieu des personnages et les gouverne, c'est un peu la main du vieux

(1) Théâtre des Nations.

(Liptnitzki.)

INGRID THULIN ET FOLKE SUNDQUIST DANS « UNE SAGA »
A rebours de son génie.

QUARTIER LATIN
9, rue Champollion
LE CRI (v. o.)
ALIDA VALLI - STEVE COCHRAN - BETSY BLAIR
de M. ANTONIONI

CINÉMA D'ESSAI CAUMARTIN
MOI UN NOIR
PRIX LOUIS DELLUC

FOLIES BERGÈRE
SUPER-SPECTACLE
Clients de province et de l'étranger
LOUEZ PAR CORRESPONDANCE
Ecrire : 8, rue Saulnier

l'Hurlu berlu
l'avez-vous vu ?

VENDOME - Studio PUBLICIS
LES FRAISES SAUVAGES
d'Ingmar Bergman
"son chef-d'œuvre"

OPINIONS

REMETTEZ VOS RENDEZ-VOUS...

par MARCEL AYMÉ

MARCEL AYMÉ

JE viens d'aller au Théâtre de Poche voir jouer « Tchin-Tchin », la deuxième pièce de François Billetdoux. Robert Kanters a déjà dit ici même tout le bien qu'il en pensait, mais il y a deux mois déjà, et j'y reviens aujourd'hui pour rafraîchir la mémoire à ses lecteurs et les prier de tout lâcher, quand bien même il leur faudrait remettre un rendez-vous, pour se ruer au Théâtre de Poche (75, boulevard Montparnasse). Ils y verront une pièce à la fois drôle et dramatique, en tous points excellente, qui mérite de faire salle comble chaque soir, une pièce d'une brutalité discrète, d'un comique délicat dans son ascension tragique. Autant dire d'un coup que tout y est.

Montant hardiment sur les planches, l'auteur joue l'un des deux rôles principaux et c'est un acteur remarquable qui nous est révélé à ce coup d'essai, un acteur solide et nuancé. Et que dire de Katharina Renn, cette autre révélation ? Je me demande où se cachait cette actrice qui joue la comédie pour la première fois et qu'aucun de ceux qui l'auront vue ne pourra oublier, car elle possède d'étonnantes ressources de mystère et une puissance dramatique dont elle use avec une merveilleuse et savante économie. C'est un rare plaisir d'entendre quelqu'un s'exprimer à la scène aussi justement, avec une telle intensité, et sans gestes, sans jeux de physionomie, sans éclats de voix, presque sans modulation — un plaisir à ne pas laisser passer, surtout quand la pièce est une réussite.

Une descente aux enfers

Dans le programme, Pierre-Aimé Touchard parle très bien de « Tchin-Tchin » et ajoute qu'il y voit « une révolte triste, une condamnation cruelle de la condition humaine. » Pour moi, qui suis sans doute trop attentif aux sens des mots pour en saisir les projections souterraines, je ne l'ai compris à aucun moment. Ce que je peux dire, c'est que j'ai vu dans cette nouvelle œuvre de Billetdoux une tragédie très bien ordonnée, celle des fortes passions rongées et finalement dissoutes par une passion mineure. Je parlais tout à l'heure d'ascension tragique et c'est en réalité une descente aux enfers qui s'accomplit sous nos yeux au cours de ces quatre actes.

A propos de condition humaine, je souhaite vivement qu'André Malraux aille un soir au Théâtre de Poche. Il y verra un spectacle de qualité et j'ose espérer qu'il suggérera Katharina Renn pour jouer « Phèdre » à la Comédie-Française. Enfin, dans cette très petite salle, aux trois quarts ou à moitié remplie, il imaginera sans peine les difficultés auxquelles ont à faire face des directeurs honnêtes et courageux. Il ne manquera pas non plus de s'indigner des honteux prélèvements opérés sur d'aussi modestes recettes par une fiscalité ennemie du théâtre jusqu'à la férocité.

3 BAUDETS LE PETIT THÉATRE DE JACQUES CANETTI
LES NOUVELLES CHANSONS DE **MOULOUDJI** et LA RENTRÉE EXCLUSIVE DE **RAYMOND DEVOS**
DANS "OPUS 109 bis" AVEC LES 4 DU TRÈFLE A 4 FEUILLES

POUR COMPRENDRE
INGMAR BERGMAN
IL FAUT AVOIR VU
LA PRISON
...son œuvre la plus importante... (France-Soir)
3e MOIS - URSULINES - ODE. 39-19

SERGE BONDARTCHOUK DANS « LE DESTIN D'UN HOMME ».
A rebours du réalisme socialiste.

professeur mort qui jaillit du cercueil et essaie d'entraîner le vivant dans le premier rêve des « Fraises Sauvages », et les réactions de Sune trompé ressemblent parfois à celles du personnage du film. Mais si la pièce permettait au metteur en scène ces passages d'un plan à un autre qu'il affectionne, ce n'en est pas moins une pièce un peu lourde, avec surtout au 3ᵉ acte de longs monologues et de longues discussions qu'au théâtre il est bien difficile de mettre en images.

Le travail d'Ingmar Bergman est extrêmement probe, mais c'est tout. S'il n'a pas eu la chance comme René Clair d'avoir un Gérard Philipe pour jouer Sune, il a trois belles et merveilleuses comédiennes pour les trois rôles principaux, Bibi Andersson, Ingrid Thulin et Gunnel Lindblom. Des membres de la famille, ridicules ou odieux, il a composé des tableaux drôles, dans le goût des scènes de dame Pluche, Bridaine et Blazius chez Musset et surtout dans le goût des ganaches d'Anouilh : le spectacle a un lointain air de famille avec « Le Bal des Voleurs » qu'Ingmar Bergman a mis en scène dans son pays il y a dix ans.

L'ensemble reste un peu froid, un peu compassé, un peu immobile. Il est juste de dire d'ailleurs que la pièce a des longueurs et que la mise en scène prévue pour un théâtre de 200 places à Malmoë ne pouvait être transposée sans peine à Sarah-Bernhardt. Peut-être aurons-nous la chance de voir un jour une des pièces écrites et mises en scène par Bergman lui-même. Jusque-là, il nous semble qu'il est davantage maître de son instrument au cinéma qu'au théâtre.

R. K.

CINÉMA

La semaine du cinéma soviétique

● ***Travail, famille, patrie, mais une école néo-réaliste romantique se développe.***

TOUT Paris, après avoir été, la veille, mettre en doute les mérites d'Ingmar Fergman au Théâtre des Nations, était au Normandie pour la soirée inaugurale de la semaine du cinéma soviétique. Côté officiel, M. Roger Seydoux, ministre d'Etat chargé des Affaires culturelles, salua les Soviétiques, tandis que M. Vinogradov remerciait la France et les Français.

Leurs Premières Amours

Pourquoi avoir choisi pour ouvrir le festival cette niaiserie bonbon fondant du type film-opérette allemand des années 30 : « Leurs Premières Amours » ?...

Il est vrai que l'on y visite un peu le métro de Moscou, ses marbres d'hypogée, ses escaliers roulants et ses stations à éclairage indirect.

Il est vrai que les trois demoiselles sont jolies, très jolies même, et les images en couleurs toujours bien léchées.

Il est vrai qu'on veut forcer ainsi les « tricheurs » soviétiques à mesurer leurs erreurs.

Mais ou bien leurs erreurs sont plus graves, ou bien ça n'était pas la peine de nous les conter.

Ou bien il existe, en U.R.S.S. comme en Pologne, comme dans tous les pays d'Europe, un malaise profond de la jeunesse, qui se traduit par un refus d'obéissance, et un grand film était à faire — ou bien ce mlaise n'existe pas et « Les petites filles modèles » de la comtesse de Ségur est une œuvre très osée.

La Fille du capitaine

« La Fille du capitaine », de Kaplounovski, apparaît, en revanche, bien digne d'une semaine du cinéma.

Quoiqu'en noir et blanc, c'est un film autrement fort que « La Tempête » de Lattuada, inspiré point par point, trait pour trait, du même récit de Pouchkine.

Dans ce film soviétique, les visages sont russes, la neige est une vraie neige russe (la première très belle image de l'attelage peinant dans la tempête de neige ne sent pas le studio), les tempéraments, de vrais tempéraments slaves.

Insistant comme Lattuada sur la mission populaire remplie par Pougatchev, ce Spartacus du règne de Catherine II, Kaplounovski lui restitue sa dimension autant qu'il restitue à la scène son exécution, son apparat sinistre et ses mouvements de foule, le peuple devenant ici, comme dans « Boris Godounov », le vrai protagoniste.

A noter enfin la beauté slave et blonde de Macha (la Arepina) et celle du lieutenant Grinev (Oleg Strijenov, l'officier blanc du « 41ᵉ »).

Le Destin d'un homme

« Le Destin d'un homme » domine la sélection.

Réalisé par l'acteur le plus aimé de Russie soviétique, Bondartchouk, « Le Destin d'un homme » est tiré d'une nouvelle de Cholokhov.

Film classique de structure et de sentiments — courage, honnêteté, fierté patriotique, espoir contre tout espoir — c'est mieux qu'une tirade.

« Le Destin d'un homme » pourrait servir de réplique mâle à « Quand passent les cigognes ». Même beauté mouvante des images. Même mélange, sensible, des visages et des paysages, du silence de la nature et du grondement de la guerre, de la bonté et de la sauvagerie.

Le héros, Sokolov, part pour la guerre, est fait prisonnier, assiste au massacre de ses frères russes. Epargné par la mort (il échappe aux chiens, au camp de concentration, à la balle dans la nuque que lui promet le major de son stalag), la vie semble rivée à lui. Il se retrouve, le jour de la victoire (images très comparables à celles des « Cigognes »), seul, sans maison, sans ami, sans famille. Comme il est un Soviétique moyen, il « recommencera » une nouvelle vie en adoptant un gamin orphelin.

En dépit de quelques faiblesses (toute la partie romanesque haineuse du milieu du film), c'est une œuvre belle, typique d'une certaine école, nouvelle, du cinéma néo-réaliste soviétique en pleine opposition avec le fâcheux réalisme socialiste.

Le Don paisible

Néo-réalisme d'autant plus rassurant qu'il faut endurer, deux heures et plus, ce « Don paisible » en couleurs, si parfait qu'on n'y trouve rien à redire, sinon qu'il est parfaitement ennuyeux.

Les amours adultères du cosaque Grigori avec la belle Aximia, la femme de son voisin, le suicide manqué de sa jeune épouse, Natalia, devraient servir de support à un ample tableau des rives du Don, à une peinture des hésitations des cosaques, tour à tour portés en tant que propriétaires, à se ranger aux côtés des Blancs, puis déçus aux côtés des Rouges...

Le récit de Cholokhov embrasse une vie d'homme. Ici nous n'assistons qu'à son prologue.

Le Poème de la mer

Œuvre posthume de Dovjenko, réalisée quelques semaines après la mort du réalisateur de « La Terre » par sa femme, « Le Poème de la mer » raconte en couleurs sur le mode naïf et lyrique les derniers moments d'un village des rives du Dniepr, qui sera noyé comme le fut, en France, le village de Tignes.

C'est trop long, souvent prolixe et parfois très beau lorsque le documentaire l'emporte sur une certaine conception « Cecil B. de Mille du devenir socialiste ».

Conclusion à cette semaine fort intéressante du cinéma soviétique en France : aucune révélation majeure, mais l'école néo-réaliste romantique révélée par « Quand passent les cigognes » existe et poursuit sa tâche de désencombrement spirituel. L'académisme marche de pair avec les tentatives de cette école presque révolutionnaire mais encore timide. La couleur est préférée au noir et blanc pour les superproductions comme à Hollywood. Aucun thème ne s'écarte, hélas ! délibérément des chemins frayés et le culte exhaustif de la famille, du travail, de la patrie et de la paix continue de dominer le cinéma soviétique.

ALAIN SAUNDERS.

Denis Vincent a vu pour vous :

● ***Marie Octobre, fabrication garantie.***

DUVIVIER, le vieux lion, a-t-il voulu montrer qu'il pouvait, lui aussi, comme un jeune homme, réussir à concentrer une action en un seul décor, en quelques heures et en un nombre raisonnable de millions ?

Son dernier film, « Marie Octobre » (1), en a coûté 150, devis modeste si on le confronte au générique où se succèdent vedettes, acteurs et collaborateurs « chers » : Danielle Darrieux, Blier, Meurisse, Reggiani, Duvivier lui-même, Henri Jeanson, l'opérateur Robert Le Febvre, le décorateur Georges Wakhévitch, etc.

Le résultat est probant : « Marie Octobre », c'est du travail bien fait.

Le film est construit selon le principe, toujours payant, du suspense. Qui a tué ? Qui a livré, pendant l'occupation, le chef de réseau Castille ? C'est pour le savoir que l'un des membres du réseau, la belle Marie Octobre, qui aimait Castille, réunit, vingt ans après, les dix survivants du réseau parmi lesquels — elle vient de l'apprendre — se trouve le traître.

(1) Marignan, Français.

→

PORTO
BARROS
OPORTO

REUNION DES THEATRES LYRIQUES NATIONAUX

OPERA			OPERA-COMIQUE		
Lundi 4	20 h.	TANNHAUSER sous la dir. de H. Knappertsbusch	Mercr. 6	20 h. 45	LE BARBIER DE SEVILLE
Mercr. 6	21 h.	VARIATIONS - IDYLLE LA DAME A LA LICORNE SYMPHONIE	Jeudi 7	20 h.	CAVALLERIA RUSTICANA PAILLASSE
			Vendr. 8	21 h.	SPECTACLE DE BALLETS
Vendr. 8	20 h.	FAUST	Samedi 9	21 h.	LA BOHEME
Samedi 9	20 h.	FAUST	Dim. 10	14 h. 15	MADAME BUTTERFLY
Dim. 10	20 h.	FAUST	Dim. 10	20 h. 45	LAKME

Objectif : qu'il se dénonce et se fasse lui-même justice.

Et pendant deux heures, chacun des suspects — ils le sont tous — passe devant le tribunal que composent, les uns sans enthousiasme, les autres avec passion, les dix autres, jusqu'à ce que la vérité éclate. Tout cela haletant, bondissant et rebondissant, conduit d'une main sûre et froide. La maîtrise, la virtuosité, en un mot le métier de chacun s'affirme sans défaillance.

« Marie Octobre », c'est très exactement le contraire de l'amateurisme, de l'inspiration, de la folie, de la grâce, le contraire d'un « film de jeunes », dans ce que ces films ont de pire et de meilleur.

Alors... Hitchcock ? Non, car la trame policière est là, sèche, ne servant aucun dessein. Hitchcock c'est le suspense, plus tout le reste. C'est le cinéma à deux degrés. Et nous sommes plus loin encore, malgré une grande analogie dans la forme et le procédé, de « Douze Hommes en colère » qui, à partir d'un cas particulier, allait à l'universel et en tout cas à l'humain alors que « Marie Octobre » reste l'aventure strictement individuelle de quelques personnages sans chair et sans âme.

Mais, un samedi soir, on peut voir sans déplaisir, et même avec plaisir, ce produit bien fabriqué.

L'Orchidée noire

Sophia Loren dans « L'Orchidée noire » (2)... Ah ! la belle affiche ! On imagine aussitôt la belle, la somptueuse créature, moulée dans un velours ténébreux et emprisonnant, le temps d'un film, la pensée du spectateur dans la cage de ses cils...

Martin Ritt si ne la mise en scène.. Et on imagine un film américain solide, avec belles poursuites dans la nuit et voitures de police faisant crisser leurs pneus.

On a tort d'imaginer. Le cinéma mondial a rarement accumulé plus de niaiserie.

Papa veut épouser la veuve d'un gangster. Fifille ne veut pas. La veuve et Fifille finiron par s'entendre parce qu'elles caressent le même rêve : réussir les saucisses que Papa mange le dimanche.

« L'Orchidée noire » parvient à superposer le misérabilisme de la technique néo-réaliste italienne au sentimentalisme pleurnichard des pires réalisations américaines.

Rater à ce point-là, c'est presque un tour de force...

Douze heures d'horloge

Il y a des moments où le temps paraît long et ces « Douze heures d'horloge » (3) de Geza Radvanyi n'en finissent pas de sonner. Trois prisonniers évadés attendent dans un port de pouvoir s'embarquer. Ce n'était pas un mauvais postulat, mais l'accumulation de personnages conventionnels, de « gags » forcés et de situations vulgaires rend ce film finalement insupportable.

La meilleure soirée à passer cette semaine aux Champs-Elysées : « Le train sifflera trois fois » (4), reprise du film de Fred Zinneman, avec Gary Cooper, qui reste le chef-d'œuvre des westerns.

D. V.

(2) Elysées-Cinéma, Paramount.
(3) Biarritz.
(4) Monte-Carlo.

CIVILISATION

Une exposition intime

Un mot de précolombien : « Chez nous, pour changer de régime, il suffit d'enlever de sa tombe, un cadavre officiel et d'en mettre un autre à sa place »...

STATUETTE DE PERSONNAGE COUCHÉ (Galerie Charpentier.)
Les « hautes époques » s'apparentent étrangement à travers les siècles.

QUATRE siècles et demi après Cortès, les Parisiens sont conviés à découvrir une civilisation qui, de l'an 1500 environ avant J.-C. à son brusque effondrement, au XVIe siècle de notre ère, s'est développée sans aucun contact possible avec les civilisations orientales, occidentales ou africaines.

Il n'en reste que quelques temples perdus dans la jungle ou des ruines de cités sur les flancs de montagnes escarpées. Rien, si ce n'est d'admirables statues, des poteries, des peintures, des bijoux, qui disent la grandeur farouche et rarement égalée de ceux qui les façonnèrent. Ces objets qui témoignent seuls pour des peuples entiers, l'exposition d'Art mexicain, en 1952, en avait fait admettre l'existence au grand public parisien. Celle d'art bolivien et celle d'art péruvien aussi. Mais ces trois expositions avaient un caractère national. Elles n'étaient pas strictement précolombiennes comme celle, plus « intime » et fort bien disposée, qui vient de s'ouvrir — jusqu'à fin mai — à la galerie Charpentier. La présence d'une civilisation entre toutes mystérieuse y est donc plus sensible (1).

La surprise de Cortès

Imaginons un explorateur du XXe siècle qui s'attend à dénicher, dans une zone encore inconnue de l'Amazone, quelques paillotes où vivent une poignée d'hommes primitifs. Et, soudain, c'est une ville moderne qui se dresse devant lui. Avec ses gratte-ciel, son métro, ses bureaux de poste, sa police, ses percepteurs.

La surprise de cet explorateur ne serait pas moindre que celle de Cortès et de ses compagnons contemplant, le 12 novembre 1519, à 2.200 mètres d'altitude, le site de Tenochtitlan, capitale du royaume aztèque, aujourd'hui Mexico :

« Nous voyions sur cette grande lagune une multitude de bateaux, les uns qui arrivaient avec des fournitures, les autres qui repartaient chargés de marchandises... et nous voyions des temples en forme de tours et de bastions... et les maisons à terrasses et le long des chaussées d'autres tours et des oratoires semblables à des forteresses. Et après avoir bien regardé et considéré tout cela, nous tournâmes nos regards vers la grande place du marché et la multitude de gens qui y achetaient et vendaient... Et il y avait parmi nous des soldats qui avaient été dans plusieurs parties du monde, à Constantinople, dans toute l'Italie et à Rome, et ils dirent qu'ils n'avaient jamais vu un marché aussi bien organisé et ordonné, aussi grand, aussi rempli d'une telle foule. » (2)

Les Espagnols ont, enfin, découvert l'Amérique. Ils sont aux Antilles depuis que Christophe Colomb les y a amenés — cherchant la route des Indes — en 1492. Mais ils ont attendu vingt-sept ans pour traverser le golfe du Mexique. Et pour s'apercevoir que l'Amérique n'était pas un archipel, mais un continent. Mieux, un continent habité par des gens possédant un degré d'évolution différent, mais comparable au leur :

« La juridiction aztèque était établie sur des bases solides... L'assassin était pendu, l'adultère était lapidé, le traître était écartelé. Etaient encore passibles de la peine de mort le voleur de maïs, d'or, d'argent ou de jade, l'inceste et le sorcier qui avait pratiqué la magie noire. Les diffamateurs se voyaient couper les lèvres et les oreilles. » (3)

. . . .

« Ce que nous appellerions les « bonnes manières » avait aux yeux des anciens Mexicains une importance capitale comme signe de la qualité de chacun et comme facteur nécessaire de la hiérarchie sociale. » (4)

La division de la société en classes nettement différenciées n'était pas pour effrayer les Espagnols, encore imprégnés du mélange cérémonieux de courtoisie et de barbarie qui caractérise le moyen âge occidental.

LE BEC DE LIÈVRE
Un réalisme obsessionnel.

Un flirt de quelques mois

Les Aztèques, après deux siècles d'efforts et de batailles sanglantes, étaient parvenus à unifier sous leur tutelle la plupart des peuples du large bras de terre qui sépare le golfe du Mexique du Pacifique. Ils possédaient une administration, une armée, une écriture, une religion d'Etat assez souple pour assimiler les cultes locaux. Bref, les problèmes de leurs rois n'étaient pas si différents de ceux des rois européens qui ache-

(1) Il s'agit plus particulièrement des civilisations précolombiennes de l'Amérique centrale, ce qui laisse de côté le problème des Incas, par exemple.

(2) Extrait de l' « *Historia Veradera de la Conquista de la Nueva Espana* » de Bernal Diaz del Castillo, cité par Georgette Soustelle dans sa préface au catalogue de l'exposition des « Trésors d'Art colombien ».

(3) Henri Lehmann : « *Les Civilisations précolombiennes* », p. 37, coll. « Que sais-je ? » Presses Universitaires de France.

(4) Jacques Soustelle : « *La Vie quotidienne des Aztèques* », p. 253. Librairie Hachette.

STUDIO DE L'ETOILE 14, rue Troyon **ETO. 19-93**
LES CONTES DE LA LUNE VAGUE..
Un chef-d'œuvre ! (la presse unanime)
Un triomphe auprès du public !

vaient alors de constituer ces « domaines » aujourd'hui devenus des « nations » : la France, l'Angleterre, l'Espagne.

D'abord séduits par une telle similitude, les Espagnols réagirent vite. Après un « flirt » de quelques mois, les canons d'une poignée de « conquistadores » auront raison des flèches et des couteaux d'obsidienne de leurs adversaires qui n'en sont encore qu'à l'âge de pierre.

Les escaliers monumentaux des temples ne ruisselleront plus du sang des sacrifices humains collectifs effectués en l'honneur des « *visages blancs venus de l'est par la mer* ».

Scandalisés par ces sacrifices, les soldats de Cortès ne répugnent ni aux destructions systématiques ni aux massacres massifs. C'est la guerre. En 1521, tout est réglé.

Les temples sont rasés. Les villes aussi. Il n'y a plus, il n'y aura jamais plus d'Etat aztèque. Les quelques autres civilisations survivantes seront abattues du même coup : celle de la côte nord-ouest, qui nous a laissé des céramiques inimitables ; celle des Zapotèques, dont Monte-Alban, la capitale, était construite sur des terrasses artificielles, dans les montagnes proches de la côte du Pacifique ; celles des Mixteca-Puebla, dont les « modélistes » contemporains s'efforcent vainement de copier les bijoux d'or, d'argent, de cristal ou de jade.

Quant aux Mayas, ces Grecs de l'Amérique centrale, ils ne tarderont guère à succomber dans leur presqu'île de Yucatan, où le premier évêque de Merida, Diego de Landa, fit brûler, en 1531, la bibliothèque où tous leurs livres avaient été rassemblés. Grands architectes, les Mayas possédaient une langue assez subtile pour exprimer les nuances du langage abstrait. Mathématiciens, ils connaissaient l'usage du zéro et celui de l'arithmétique vigésimale en tous points comparable à l'arithmétique décimale que le monde ne devait adopter qu'après la Révolution française de 1789.

Tout ensemble sculpteurs, philosophes, peintres, bijoutiers, calculateurs et, quelquefois, lettrés, ces tribus, ces peuplades, ou ces peuples, étaient constitués d'hommes aux types les plus divers : nez busqué ou épaté, yeux bridés ou non. Sont-ils venus d'Asie par le détroit de Behring ? C'est probable. Mais nul n'a pu, jusqu'à maintenant, en apporter la preuve.

Pas un seul sourire

A travers le continent américain, tout au long du voyage qui, de forêt en forêt, les a amenés à se fixer — après combien de milliers d'années ? — aux bords du golfe du Mexique, ils ont eu largement le temps de se différencier les uns des autres. Ils n'ont ni les mêmes tailles, ni les mêmes visages, ni les mêmes dieux.

Et pourtant, si l'on peut, aujourd'hui, parler d'art précolombien, c'est que l'ensemble de leurs œuvres, pendant deux mille ans, n'a cessé de présenter un caractère commun qui n'appartient à aucune autre civilisation.

Certes, tel masque évoque ceux d'Afrique — et plus spécialement ceux du Bénin — tel scribe accroupi fait penser à ceux de l'ancienne Egypte, tel bas-relief de danseurs aux détails d'un temple hindou.

Les comparaisons de ce genre peuvent être multipliées. Elles prouvent seulement qu'à certains degrés de l'évolution d'un peuple correspondent presque automatiquement des formes comparables d'expression dans un autre peuple, à un moment semblable de sa propre évolution. C'est ainsi que les « hautes époques » s'apparentent étrangement à travers les siècles, qu'il s'agisse du roman français, de style archaïque chinois, ou de l'art égyptien. Au mépris de toute concordance chronologique, rien ne ressemble plus à une poterie néolithique japonaise ou péruvienne qu'une poterie néolithique périgourdine.

Cet « air de famille » n'exclut pas cependant l'existence de différenciations fondamentales. Alors que les noirs africains se distinguent par un extraordinaire pouvoir de stylisation, les Précolombiens, eux, sont des réalistes méticuleux. On peut les comparer aux Mésopotamiens, par exemple. Mais le réalisme mésopotamien est ornemental, alors que celui des Précolombiens est nettement « social ». C'est même un réalisme « à thèses », un réalisme obsessionnel.

Regardez ce beau profil d'un visage aplati en forme de figure de proue. Regardez maintenant ce même profil, mais de l'autre côté. Sa lèvre est ouverte. Observation clinique rigoureusement exacte d'un « bec de lièvre ». Et ce vieillard obèse. Et ce bossu. Et ce prêtre qui n'ouvre la bouche que pour montrer deux chicots misérables. Sur les quelque trois cents visages que compte l'exposition de la Galerie Charpentier, pas un seul sourire. En feuilletant des centaines de reproductions, l'un des rares qu'on puisse trouver est celui d'un prêtre, son couteau d'obsidienne en main, sur le point d'effectuer un sacrifice. Encore ce sourire fige-t-il un rictus qui constitue également une observation clinique, d'ordre psychiatrique, cette fois.

Têtes de mort en sucre

Partout et toujours, l'obsession de la maladie, de la souffrance, de la torture, des massacres, de la mort, lointains ancêtres dans le cristal de roche. C'est tout ce qui demeure, en Amérique, des croyances et des obsessions précolombiennes.

Mais, les Aztèques, les Mayas, les Zapotèques surtout — qui furent les plus fervents adorateurs de la mort — ont marqué pour des siècles le pays de leurs vainqueurs. En même temps qu'ils acceptaient, avec une surprenante rapidité, de se laisser enfin « néantiser » par les soldats et les missionnaires de Cortès, l'Espagne semblait reprendre à son compte ce culte de la grandeur, de la souffrance et de la mort qu'elle avait détruit de l'autre côté de l'Atlantique.

« *Chez nous, pour changer de régime, il suffit d'enlever de sa tombe un cadavre officiel et d'en mettre un autre à sa place* », disait un des premiers adhérents de la Phalange. C'est un « mot » de Précolombien.

Précolombienne aussi, cette gigantesque nécropole récemment inaugurée par le général Franco, à quelques kilomètres de l'Escorial, dans la sauvage « Vallée des Héros » où reposent maintenant côte à côte des milliers de corps, victimes d'une autre espèce de sacrifice rituel collectif : la guerre civile.

(Charpentier.)

UN BOSSU

La perpétuelle appréhension de l'anéantissement futur.

Tout se passe comme si ces peuples, malgré leurs cultes pour le Dieu-Soleil, le Dieu-Serpent à plumes et d'autres, n'avaient vécu que dans la perpétuelle appréhension de leur anéantissement futur.

Leurs temples que la jungle a sauvés du zèle espagnol montent encore en pyramides massives vers le ciel, comme montait — sans espoir — le chant du poète aztèque :

« *Moi, le poète, maître du chant,*
Moi, le chanteur, je fais réson-
[ner mon tambour,
Puisse mon appel réveiller
Les âmes de mes compagnons
[morts ! » (5).

Les enfants mexicains jouent, aujourd'hui, avec des poupées en forme de squelette. Avec des figurines d'enterrement aussi, comme les enfants des autres pays jouent avec des soldats de plomb. Les jours de foire, ils croquent joyeusement des têtes de mort en sucre, qui sont la réplique exacte des crânes taillés par leurs lointains ancêtres dans le cristal de roche.

Avec le recul du temps, on sera peut-être amené à constater que les Aztèques vaincus ont conquis l'Espagne. U.. peu comme les Grecs ont, finalement, conquis Rome.

JEAN-FRANÇOIS CHABRUN.

(5) Cité par Jacques Soustelle, op. cit., p. 269.

CRAZY HORSE SALOON
La Cie Georges LAFAYE
présente
INTERMEZZO
TEMPO
JOHN and MARSHA
à minuit précise

VU, LU, SU

● Louis Malle va réaliser un film tiré d'un roman de Phillis Hastings « Rapture in ıy rags », dont le titre français sera « L'Epouvantail ». Il a engagé comme scénariste Ennio Flaiano (« La nuit porte conseil », « Les Vitelloni », « La Strada », « Les nuits de Cabiria », « La Douce Vie », que Fellini est en train de tourner à Rome). Flaiano est aussi l'auteur d'un roman qui a été traduit en français sous le titre de « Chemins de traverse ».

● Une chaîne de télévision commerciale américaine vient de présenter à ses téléspectateurs « Le procès de Nuremberg », qui a été projeté à l'Unesco cette semaine. Claude Rains, qui interprète le rôle d'un juge américain, s'adresse violemment à l'un des accusés nazis : « *Pourrez-vous jamais me faire comprendre le massacre d'hommes, de femmes et d'enfants innocents dans...* » Mais alors que l'acteur finissait sa phrase, le son s'interrompit. C'étaient les mots « gas ovens » (fours crématoires) qui avaient été coupés. La firme offrant cette transmission n'étant autre que la Société Américaine du Gaz, qui fournit plus de 95 % des besoins ménagrs aux U.S.A. (*Time.*)

● Pour la première fois dans l'histoire, l'énorme appareil du corps de *ballet du théâtre Bolchoï de Moscou* est venu danser à New York. Parmi les 110 danseurs étoiles on a remarqué la présence de Maya Plisetskaya, rivale n° 1 de Ulanova, qui n'avait jamais franchi le rideau de fer pour des raisons politiques, dit-on. (*Time.*)

● *Le Théâtre des Nations* qui a ouvert ses portes le 20 mars dernier pour sa troisième saison parisienne a déjà en 24 repré:entations reçu 25.000 spectateurs. C'e:' l'*Opéra de Berlin* qui a obtenu le plus grand succès pour ses deux représentations avec une recette de 1.375.000 francs par représentation.

Cabarets Dancings

LA BOULE BLANCHE
3 SPECTACLES · DAN 78-98
MONTPARNASSE
Le cabaret le plus drôle de Paris
LA VILLA

A LA ROMANCE 11, r. Monsieur-le-Prince
TRIO MEXICO

CLUB CH. ÉLYSÉES Orch. O. CALLE et BOB MARTIN
Thé t. les jours. Soir. mercr., jeudi, vendr., sam., dim

JOCKEY pas comme les autres
127 Bd MONTPARNASSE on s'y amuse !..

MIMI PINSON Jeudi 7 mai à 21 heures
Grand BAL DE NUIT

ROYAL LIEU DANCING
2, r. des Italiens

S. SOLIDOR-H. BRY
CABARET, 4, rue de Balzac - BAL. 21-95
Tous les soirs. Dîners 1.000 francs et à la carte.

VENUS encore plus nues
124 Bd MONTPARNASSE

Restaurants

LIDO
21 h. DINER DANSANT
23 h. LA REVUE
"PRESTIGE"
de P.L. GUÉRIN et R. FRADAY
LES BERNARDS
ÉLY. 11-61

ROYAL St GERMAIN
Pl. St-Ger.-des-Prés LIT. 42-63
MENU GASTRONOMIQUE 1.500 frs 3 MAGNUMS A DISCRETION
MENU TOURISTIQUE 1200 Frs VIN COMPRIS

NEVERS SOUS L'OCCUPATION

L'amour impossible avec un Allemand

La rencontre

La mort

Le châtiment

« HIRO

HIROSHIMA APRES LA BOMBE :

« HIROSHIMA, mon amour », le film d'Alain Resnais et Marguerite Duras ne sera peut-être pas présenté au Festival de Cannes, bien que de l'avis de tous, M. Malraux le premier, ce film soit particulièrement remarquable.

Ce n'est donc pas le ministère des Affaires culturelles qui s'est opposé à la présentation du film « hors festival » mais le Quai d'Orsay qui le tient pour « anti-américain », parce qu'il débute par un quart d'heure de documents authentiques sur Hiroshima, entrecoupés de plans où l'on voit l'étreinte de deux amants nus.

Lorsque la caméra prend du recul, on découvre qu'il s'agit d'une Française et d'un Japonais.

Elle est venue à Hiroshima en qualité de comédienne en 1959. A la veille de son retour en Europe, elle a rencontré un Japonais avec lequel elle passe une nuit.

L'exaltation provoquée à la fois par cette nuit d'amour et par le haut lieu de guerre où elle se déroule — et que les premières images ont évoqué — entraîne la jeune femme à une sorte de confession où surgit, par fragments, son lointain passé.

A dix-huit ans, fille d'un pharmacien de Nevers, elle est devenue la maîtresse très éprise d'un soldat allemand tué par les Résistants. A la Libération, elle a été tondue et séquestrée. Puis, elle a quitté Nevers, elle s'est mariée, elle se trouve incidemment au Japon.

Elle repartira après cette brève et intense rencontre, rencontre à travers une femme et un homme, de Nevers et d'Hiroshima.

Il avait été question de passer outre le Quai d'Orsay et de présenter le film, tourné en coproduction franco-japonaise, sous pavillon nippon.

Alain Resnais s'oppose à ce subterfuge.

Et le Japon aurait également redouté de faire preuve d'anti-américanisme en présentant « Hiroshima, mon amour ».

Cependant, Marguerite Duras écrit en son nom et en celui de Resnais :

« Nous n'avons eu, en faisant ce film, aucun objectif patriotique ou antipatriotique. Nous avons voulu faire un film sur l'amour.

« Nous avons voulu peindre les pires conditions de l'amour, les conditions les plus communément blâmées, les plus répréhensibles, les plus inadmissibles.

« Ceux qui ont lancé la bombe sur Hiroshima, ceux de Hiroshima eux-mêmes, ceux qui ont tondu la fille du pharmacien de Nevers, la fille du pharmacien elle-même, sont également privés de liberté, du fait de la guerre.

« Un même aveuglement règne du fait de la guerre sur Nevers et sur Hiroshima.

« Seule, une qualification momentanée et circonstanciée de cet aveuglement sépare les uns des autres les héros du moment, les victimes du moment et les ennemis du moment.

« Ceux qui lancent la bombe sur Hiroshima, ceux qui sont tondus, et ceux qui tondent la fille du pharmacien de Nevers, sont des victimes de cet aveuglement en question : la guerre.

« Si la guerre tue l'imagination des hommes, nous n'y sommes pour rien... »

A voir des intentions là où il en existe d'autres, et à vouloir ménager les susceptibilités du monde entier, le Festival de Cannes risque encore, au lieu d'être une vraie compétition entre les génies et les idées de tous les pays, de tourner à la distribution de prix dans une salle de patronage bien ensoleillée.

Il est d'ailleurs grand dommage que les Américains eux-mêmes n'aient pas été consultés. Ils ont donné au cinéma mondial assez de leçons d'autocritique et assez de manifestations de leur compréhension en matière cinématographique.

Curieuse destinée que celle d'Alain Resnais. L'un de ses premiers courts métrages, « Les Statues meurent aussi », a été définitivement interdit par la censure.

« Van Gogh » a reçu le Prix du Meilleur Documentaire de Caractère Artistique aux Etats-Unis en 1950. « Guernica », le Grand Prix du Court Métrage au Festival de Punta del Este en 1952.

Quant à « Nuit et Brouillard », bouleversant témoignage sur les camps de concentration hitlériens, le film ne put participer officiellement au Festival de Cannes 1956, parce qu'on craignit, en le projetant, d'offenser... les Allemands.

« Hiroshima, mon amour » est le premier long métrage de ce metteur en scène de trente-sept ans qui n'a pas fini de faire parler de lui.

SHIMA, MON AMOUR »

L'amour impossible avec un Japonais

EIJI OKADO, EMMANUELLE RIVA ET UN SURVIVANT D'HIROSHIMA, DANS LE FILM D'ALAIN RESNAIS

« Si la guerre tue l'imagination des hommes... »

RADIO

Défense de chanter

● *On peut toujours écouter « Europe n° 1 ».*

A la porte de la discothèque de la Radiodiffusion Nationale sont affichées depuis le 3 décembre 1958 les chansons interdites dont la liste s'allonge chaque semaine avec des indications plus ou moins restrictives selon les cas : usage nocturne, avec coupures du début ou de la fin, etc.

Ces chansons peuvent être évidemment entendues sur les antennes voisines de Radio-Luxembourg ou d'Europe n° 1.

Voici quelques-unes des 350 chansons interdites depuis le 3 décembre :

« Le pornographe » (Brassens), « La femme des uns sous le corps des autres », « Jambe de bois » (Gainsbourg), « L'amour à la papa » (Gréco), « Les ratés de la bagatelle » (Patachou), les chansons de Jean Yann, de Caroline Cler, plusieurs de Colette Chevrot, Jacques Harden, Pierre Perret, « Chandernagor » (Béart), « La Marine » (Paul Fort-Brassens), « Le chat de ma voisine » (Montand), etc.

Pour celles-ci les interdictions sont nuancées :

« Allumons la bacchante » (R. Pierre et J.-M. Thibaul) : usage nocturne; « Les moines de Saint-Bernardin »: usage nocturne; « C'est à boire... » : usage restreint; « Viens » (M. Amont) : en coupant début et fin; « Le cocu » (Brassens): usage nocturne; « Il vous faudrait une femme » (Bambi) : usage nocturne restreint; « L'alcool » (Gainsbourg) : usage nocturne; « Ronsard 58 » (Gainsbourg) : usage nocturne; « Dans la rue Quincampoix » (M. Arnaud): usage nocturne; « La guerre en dentelles » : interdit, sauf par les Compagnons de la Chanson ; « Je pars » (Roberta) : usage restreint, médiocre; « Tango, tango » : usage restreint, médiocre; « La ronde des jurons » (Brassens) : usage nocturne, etc.

3e MOIS
DRÔLE DE DRAME
AGRICULTEURS
8, rue d'Athènes 9e
de Marcel CARNÉ

Le Ranelagh
5, rue des Vignes - AUT. 64-44
LE SEPTIÈME SCEAU
d'Ingmar BERGMAN 1957
en v. o.

LE POINT

par FRANÇOIS MAURIAC

de l'Académie Française

CE n'est pas la grippe qui interrompt aujourd'hui le « Bloc-Notes ». C'est un malaise, certes, mais non physique. Le dernier numéro de « L'Express », par certains de ses textes et de ses caricatures, m'offense, non dans ma prédilection pour l'homme qui, en quelques mois, a restauré la patrie. Je me garderai ici de tout ce qui serait effusion. Mon sens de la justice est offensé, voilà le vrai, et mon attachement à la vérité historique. Rien d'autre à faire que de donner mes raisons, que de les porter en pleine lumière, si je veux demeurer à cette place, au sein d'une équipe qui m'est chère.

Dans un journal comme le nôtre, je ne suis point ennemi des dissonances. Elles témoignent que la liberté de l'esprit y demeure la loi. Cette nouvelle république inquiète de vieux républicains : comment ne l'admettrais-je pas ? Que le destin de tout un peuple soit suspendu à la vie d'un seul homme, quel démocrate n'en ressentirait de l'angoisse ? Les critiques suscitées par la nouvelle Constitution ou par les mesures qui visent à restaurer les finances, si je ne les approuve pas, l'expression m'en paraît légitime chez les autres.

Pour ce qui touche à l'armée et à ce malheur, le pire dont puisse être frappée une démocratie — que, par certains de ses éléments, elle soit devenue un parti, qu'ils aient surgi dans la vie politique de la nation, la mitraillette au poing, j'ai là-dessus manifesté plusieurs fois l'horreur que j'en ressens. Il faudrait pouvoir aborder et traiter à part ce sujet cruel, pour marquer à la fois mon accord sur le fond, avec J.-J. Servan-Schreiber, mon désaccord sur la faute que c'est (selon moi) de s'en prendre à l'armée dans son ensemble, désaccord aussi sur le moment choisi. L'armée nouvelle, une armée régénérée et « dépolitisée » pourrait devenir, il me semble, la grande pensée d'une nouvelle gauche. C'est autour de cette idée-force que la gauche devra se reconstituer. La fin de l'ère coloniale, la naissance de l'Europe unie postulent un type d'armée auprès de laquelle la nôtre fera un jour figure de plésiosaure, je le crois (bien que les commandos de type para aient été constitués, il faut en convenir, dans tous les grands Etats). N'importe : ce n'est pas au cours d'une guerre que ce débat doit s'ouvrir. Il faut avoir la passion de l'échec pour s'y entêter et pour s'y épuiser, tant que la bataille d'Algérie durera.

VOILA donc le vaste champ d'une opposition légitime. Ce n'est pas à elle que j'en ai, mais aux moqueries, pour ne pas dire aux outrages, mais à une sorte de rancune personnelle que la gauche, dont nous sommes, manifeste à l'homme qui, depuis dix mois, s'efforce d'accomplir ce que nous avons été impuissants à amorcer nous-mêmes, que nous fussions dans l'opposition ou que nous occupions le pouvoir. Vous traitez comme un adversaire celui qui est au moment de réussir ce que vous avez manqué, qui soulève la colère et la haine de ceux dont vous êtes haïs (voir le reportage de Jean Cau dans le dernier « Express »).

Comme il a fallu que votre esprit fût prévenu pour nous avoir décrit depuis le commencement, contre la vérité historique la plus évidente, un de Gaulle dominé par les ultras ! Dès le premier jour, il leur imposa dans son gouvernement tous les chevaux de retour de la IVe République, et ce Pflimlin qu'ils détestaient au point que son investiture avait déclenché le coup de force. Puis les comités de salut public furent disloqués. Nous n'y pensons même plus aujourd'hui. Mais je me rappelle un certain soir, à « L'Express », au moment où de Gaulle s'installait à Matignon : le comité de salut public d'Alger venait de manifester une violente hostilité au nouveau ministère. Nous fûmes tous atterrés ; que vous auriez été soulagés, ce jour-là, si vous aviez pu prévoir qu'en quelques semaines ces comités seraient privés du soutien de l'armée et rendus inoffensifs ! Ce qui est advenu en effet. Vous n'en avez su aucun gré à de Gaulle, pas plus que de l'éloignement du général Salan. Je me souviens que certains d'entre vous lui reprochaient d'avoir attendu, pour agir, que Salan ait été en désaccord avec les ultras. Car vous êtes d'étranges politiques : vous méprisez la tactique, le choix de l'heure et des moyens. L'habileté n'est pas interdite aux enfants de lumière. Françoise Giroud croit que le nom de Machiavel est une injure. Ce patriote passionné connaissait les hommes, à la fois par la pratique qu'il en avait et par la réflexion et par la méditation. C'est ici que Charles de Gaulle rejoint le grand Florentin.

Sa politique n'est pas celle d'un partisan. Elle n'attaque aucune des familles françaises. Il n'existe pas d'ultras à ses yeux. Quant à l'armée, il lui appartient âme et corps. Comment serait-il son adversaire ? Mais il est venu pour restaurer l'Etat.

« Il n'y a plus d'Etat ». Le peuple qui en est réduit à cette évidence est le plus malheureux de tous les peuples, et la plus grande charité à son égard est de rétablir l'Etat dans sa justice et dans sa force. C'est ce que fait de Gaulle. Telle est sa mission historique.

Je ne puis m'arrêter à la création de la Communauté africaine, à la tentative de paix en Algérie qui est en cours, vous le savez bien, aux élections dont on ne saurait parler comme d'un échec, aux mesures de grâce que n'interrompent même pas les crimes de l'adversaire. De Gaulle assume l'impopularité qu'elles lui valent parce qu'il tient toujours en main sa carte maîtresse : ce que son nom représente pour les musulmans, et même pour les hommes du Caire avec lesquels (mais non pas avec eux seuls), un jour prochain ou lointain, il finira bien par fonder une juste paix.

Cette première année de son consulat devrait vous ouvrir les yeux : l'homme contre lequel vous vous êtes déchaînés au référendum, était précisément votre homme — qui, lui tout seul, allait remédier à votre carence. Car nous le voyons mieux aujourd'hui : la signification historique du 13 mai tient moins à l'entrée brutale des parachutistes dans la vie politique du pays qu'à cette découverte stupéfiante : il n'existait plus de gauche organisée en France. Vous-mêmes avez mis l'accent sur le bluff des conjurés ; mais ce bluff fait mieux ressortir l'incroyable vide dans lequel, à gauche, nous nous mouvions, et nous écrivions, et nous parlions intarissablement. De Gaulle s'est dressé entre les militaires et nous — non pour accomplir la volonté des militaires, ni d'ailleurs pour les brimer ou pour les humilier, car il est l'un d'eux et il les aime, mais pour inscrire dans les faits, au nom de l'Etat restauré, cette politique à la fois humaine et chrétienne que nous avions, nous, dans l'esprit et dans le cœur, et que nous avons été impuissants à incarner.

AH ! vous pouvez ridiculiser les gaullistes de gauche par une caricature que je saurais illustrer d'une légende bien tassée, je vous le jure, si vous n'étiez pas mes amis ! Vous n'avez pas compris que les gaullistes de gauche, c'était vous, qu'au lieu de faire absurdement cadeau à la droite de l'immense prestige et du génie politique de ce de Gaulle dont vous avez été les fils et les soldats, vous pouviez au lendemain du 13 mai, vous presser autour de lui et l'aider à réussir ce qu'il finira bien, si Dieu lui en laisse le temps, par accomplir sans vous et malgré vous. Après quoi, comme il est toujours arrivé dans l'Histoire au lendemain des grands règnes réparateurs, les Français redémoliront tout au nom des principes et « la triste et sauvage histoire des hommes », comme dit Michelet, reprendra son cours.

La nation sera tout de même sortie sans catastrophe nouvelle de l'ère coloniale. Nous aurons restauré notre monnaie et, grâce au Sahara, retrouvé notre crédit dans le monde. Ce répit qui nous est donné, tous les Français en auront le bénéfice, sauf vous. Qu'avez-vous créé ou amorcé, depuis dix mois ? Vous n'avez su discerner, dans cet effort de redressement, que des sujets de dérision. La chance que vous apportait Charles de Gaulle, deux fois restaurateur de la République, vous l'aurez sacrifiée, à quoi ? Vous l'aurez échangée contre quoi ? Vous aurez lâché la proie inespérée, pour l'ombre d'une ombre, pour moins que rien, puisqu'en fait, durant ces dix mois, vous êtes demeurés impuissants et divisés par ce spectre qui attire quelques-uns d'entre vous, qui terrifie les autres : le Front populaire, — également incapables de vous y rallier et de le conjurer.

Charles de Gaulle se moque de vos moqueries. Il a besoin de vous. Il ne vous demande que d'exister. S'il venait un jour vous rendre visite, il ne vous dirait peut-être pas « la terre est ronde », mais il serait bien capable de vous crier : « debout les morts ! ». Car il sait, lui, que vous n'êtes pas de vrais morts, que la gauche française est vivante. Et ce qui l'attriste surtout en vous, ce n'est pas votre injustice, c'est cette immense force perdue.

F. M.

(Copyright « L'Express » ; Mondial Press)

Le prix
de gros,
pour le **GAZ**,

croyez-moi,
cela réduit sérieusement
un budget.

Il ne s'agit d'ailleurs pas exactement "d'un prix de gros"
mais d'un tarif aussi avantageux qu'un prix de gros.
C'est le TARIF BINÔME qui intéresse tous les abonnés domestiques
dont la consommation annuelle
atteint ou dépasse un certain niveau.

Demandez à votre Centre Local GAZ DE FRANCE
ou à votre Installateur d'examiner
si vous faites partie de cette catégorie privilégiée.
Il vous dira franchement
si vous avez intérêt à demander pour vous le
TARIF BINÔME GAZ DE FRANCE
Cela peut entraîner une économie
de plusieurs milliers de francs par an,
pour une famille de 3 personnes.

ça compte !

GAZ

Renseignez-vous auprès des Services du GAZ DE FRANCE et des Vendeurs ou Installateurs

Visitez la Tchécoslovaquie :

- ses monuments historiques intéressants témoins de son passé,
- ses constructions modernes,
- sa population hospitalière,
- son riche folklore.

Vos vacances en Tchécoslovaquie seront inoubliables.

TOUS RENSEIGNEMENTS à :

- votre bureau de voyages,
- directement à CEDOK, 32, avenue Kléber Paris (16e) - PAS. 54-16
- ou à : ČEDOK, Na příkopě 18 - Prague 3